



Kosovo : la paix passe par Moscou

- Jacques Chirac s'est entretenu avec Boris Eltsine ● La Russie aurait obtenu des concessions de Slobodan Milosevic ● Le président yougoslave accepterait le déploiement d'une force militaire internationale ● La médiation russe se déroule sur fond de crise politique au Kremlin



JACQUES MUNIÈRE/LUTERUS

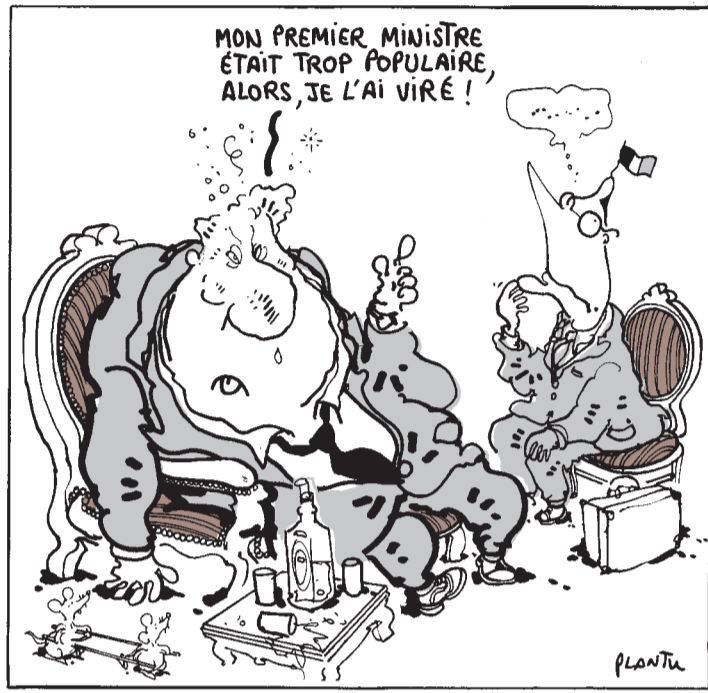
Cannes, première séance

AVEC *Le Barbier de Sibérie* du cinéaste russe Nikita Mikhalkov, présenté hors compétition, la soirée d'ouverture du 52^e Festival international du cinéma s'est déroulée à Cannes, le mercredi 12 mai, en présence de Catherine Trautmann, ministre de la culture et de la communication. Présidé par le réalisateur canadien David Cronenberg, le jury a assisté, jeudi, à la projection de *Pola X*, de Leos Carax, le film français qui ouvre

une compétition riche en films d'auteur. Accueilli dans la sélection de la Quinzaine des réalisateurs, Romain Goupil évoque la génération d'après Mai 68, sous le titre *A mort, la mort*. Dans la double page que *Le Monde* consacre chaque jour, jusqu'au 24 mai, au Festival, lire aussi l'enquête sur les difficultés de l'industrie cinématographique en Russie.

Lire pages 22 et 23

TOUJOURS confiant dans la médiation russe au Kosovo, en dépit du chaos politique à Moscou, Jacques Chirac devait s'entretenir de la crise des Balkans, jeudi matin 13 mai au Kremlin, avec le président Boris Eltsine. Selon des sources russes citées par les Occidentaux à Moscou, Slobodan Milosevic pourrait accepter le déploiement d'une force militaire internationale au Kosovo aux conditions suivantes : qu'elle soit sous le mandat de l'ONU ; que soit respectée l'intégrité territoriale de la Yougoslavie ; que son pouvoir à Belgrade ne soit pas contesté et qu'il bénéficie d'une manière d'immunité judiciaire internationale. Si elle était confirmée, cette position serait un tournant radical dans l'attitude de Belgrade qui, jusque-là, n'acceptait que le déploiement d'une force « civile » au Kosovo. Elle serait le résultat de la médiation de l'envoyé spécial du Kremlin, Viktor Tchernomyrdine qui a eu des entretiens à Belgrade



puis avec les Occidentaux. Cette évolution entre dans la dynamique souhaitée par la France, qui entend obtenir l'appui de la Russie pour que soient inscrites dans une résolution du Conseil de sécurité de l'ONU les conditions mises par les alliés à un arrêt des bombardements. Les conversations russo-occidentales sur ce projet sont très avancées, dit-on à Moscou. Elles ont lieu sur fond de crise politique intérieure, au lendemain du renvoi par M. Eltsine du premier ministre Evgueni Primakov, et alors que la Chambre basse du Parlement ouvrirait, jeudi, le débat sur une éventuelle destitution du président russe.

Les alliés ont poursuivi les bombardements. Ils ont notamment frappé, jeudi, des installations de la télévision serbe, à Novi Sad, à quelque 70 kilomètres de Belgrade.

Lire pages 2 à 4 et notre éditorial page 14

La communauté juive et Israël

La majorité des juifs de France est peu mobilisée par les élections législatives israéliennes. p. 8

L'échec de l'OM

Après sa lourde défaite, mercredi, face à Parme en finale de la coupe de l'UEFA (3-0), il ne reste à l'OM que le championnat de France pour espérer gagner un titre cette saison. p. 19

Le procès des œuvres d'art

Au cœur de l'audience de mercredi, le rôle, encore mal cerné, de Georges Wildenstein, sans doute l'un des plus grands marchands d'art de la place de Paris pendant l'Occupation. p. 10

Téléphone par satellite

Les financiers hésitent à apporter leur soutien à de nouveaux projets après l'échec commercial de l'opérateur Iridium. p. 15

L'avenir de l'Europe spatiale

Les ministres de l'espace ont décidé de développer un concurrent du GPS américain, mais se sont affrontés sur la question des lanceurs. p. 20

Alain Genestar à « Paris-Match »

Le 1^{er} juillet, Alain Genestar sera le directeur général de la rédaction de *Paris-Match*. Son adjoint, Jean-Claude Maurice, lui succède à la tête du *Journal du dimanche*. p. 26

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 9 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 \$ CAN ; Côte-d'Ivoire, 850 F CFA ; Danemark, 15 KR ; Espagne, 225 PTA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 500 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 2900 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KR ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal, 250 PTE ; Réunion, 9 F ; Sénégal, 850 F CFA ; Suède, 16 KRS ; Suisse, 2,10 FS ; Tunisie, 1,2 Din ; USA (NY), 2 \$; USA (others), 2,50 \$.



Boucliers humains ou expulsés : les déboires des journalistes russes à Belgrade

MOSCOU correspondance

« A Belgrade, on n'aime pas les journalistes » : c'est ainsi que le présentateur de la chaîne de télévision privée russe NTV a annoncé l'expulsion, par les autorités serbes, de leur correspondant sur place, Viatcheslav Grounski. « Je m'étonne seulement que cela ne soit pas arrivé avant », confie le journaliste russe, de retour à Moscou. En poste depuis 1995, Viatcheslav Grounski avait pourtant la réputation d'être devenu « plus serbe qu'un Serbe ». Pour NTV, il avait couvert la guerre en Croatie, puis en Bosnie, essentiellement côté serbe.

Jeudi 6 mai, vers 22 heures, trois hommes en civil font irruption dans sa chambre d'hôtel, au Hyatt. « Sans explication, ils m'ont annoncé que mes accréditations, ainsi que celles de mon caméraman, avaient été annulées et que nous avions jusqu'à minuit pour quitter le pays. Nous avons sauté dans un taxi en direction de la frontière hongroise. Même mon chauffeur belgradois a dû partir. Il se cache à Moscou. »

Ces intimidations ne sont pas réservées aux seuls collaborateurs de NTV qui, comme Viatcheslav Grounski, se sont permis de critiquer Slobodan Milosevic. Alexandre Malinov, corres-

pondant d'ORT, une chaîne publique qui affiche ses sympathies pro-serbes, craint à son tour d'être expulsé. La semaine dernière, il a dû subir un interrogatoire de deux heures, à son hôtel. Les journalistes russes peuvent aussi, à l'occasion, servir de « boucliers humains ». Marina Lillevali, l'envoyée spéciale de la chaîne publique RTR, se souvient ainsi de la nuit du 20 avril. « Vers 23 h 30, le téléphone a sonné au restaurant de l'hôtel : Il y a des Russes ici ? ». Le centre de presse de l'armée yougoslave nous convoquait de toute urgence. Nous y sommes allés. » Il est minuit quand Gora Matic, ex-ministre de l'information, fait son apparition dans la salle de presse. Pendant vingt minutes, il remercie les journalistes pour leur « travail formidable », puis entre dans le vif du sujet : « L'OTAN menace de bombarder le bâtiment de la télévision. Je vous demande d'éteindre vos caméras, de prendre vos stylos et de marcher vers la télévision en signe de protestation. » « Nous avons alors compris qu'il s'agissait d'un ordre », raconte Viatcheslav Grounski. Mais, en raison de la pluie battante, l'idée d'une « marche » est finalement abandonnée. Les journalistes sont emmenés en voiture. « On nous attendait à l'intérieur du bâtiment de la télévision. Un buffet

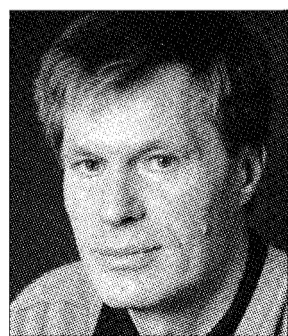
était dressé. Puis l'alerte aérienne a retenti. Pendant presque deux heures, nous avons ainsi joué les boucliers humains. » Le 23 avril, les bombes de l'OTAN s'abattent finalement sur le bâtiment, faisant une dizaine de morts. Cette nuit-là, les « Russes » n'avaient pas été convoqués. « Nos collègues serbes avaient reçu l'ordre de ne pas quitter leur poste de travail », confie, éccourcé, le correspondant expulsé.

Farouchement proserbe, Marina Lillevali, la reporter de RTR, dit s'être pliée sans broncher aux « bizarreries » des autorités serbes. « L'équipe de RTR qui m'avait précédée avait filmé un pont à Belgrade. C'est un objectif stratégique. Douze heures après, leurs visas étaient supprimés. C'est normal. » Elle ne s'émeut pas davantage du sort des réfugiés kosovars : « C'est beaucoup trop dangereux d'aller voir ce qui se passe là-bas. » Tous les journalistes russes ont encore en mémoire l'odyssée tragique d'une équipe de la chaîne NTV qui, au début de la guerre, s'était aventurée de Belgrade au Kosovo. A 20 kilomètres de Pristina, leur chauffeur, un Serbe, avait été abattu par un tireur embusqué.

Agathe Duparc

BOUILLON DE CULTURE invité unique de Bernard Pivot LE 14 MAI

J. M. G. LE CLÉZIO



Hasard suivi de Angoli Mala romans

GALLIMARD

POINT DE VUE

Adieu, Régis Debray

par Bernard-Henri Lévy

RÉGIS DEBRAY a eu, autrefois, du courage et du talent. Le sens du geste et celui de la phrase. Il a été, au temps de son compagnonnage avec le Che, l'un de nos derniers vrais aventuriers : l'un des derniers, en tout cas, à tenter de relever le défi de la « grande vie » - celle qui se joue sur le double registre d'une œuvre exigeante et de l'action. Des erreurs, sans doute. Sa part, comme chacun, d'incertitude, d'égarement. Mais du panache. De la noblesse. Ces années de prison, à Camiri, qui étaient le signe, quoi qu'on en dise, d'un engagement payé au prix fort. Un assez beau spécimen, au total, de grand intellectuel - à l'ancienne pensée, littérature et politique mêlées.

Depuis quelques années, déjà, les choses s'étaient compliquées. Des poussées récurrentes de fièvre chevènementiste. Des appels, un peu ridicules, au retour des blouses grises dans les écoles et les coups de menton nationalistes qui ne lui ressemblaient pas. Un texte navrant contre Venise. Des anathèmes de curé boudeur contre Mai 68 et son héritage. Bref, un côté *serial writer* tirant sur tout ce

qui bouge dans les parages de l'esprit moderne et devenant, au fil des textes, le héraut d'une mouvance « national-républicaine » qui n'en finissait pas d'affirmer ses régressions.

Et, maintenant (page Débats dans *Le Monde* du 13 mai), le défenseur de la cause serbe, que l'on voit, avec stupeur et tristesse, faire à son tour le voyage de Belgrade et rejoindre ainsi la petite troupe des Besson, Handke, Marie-France Garaud - j'en oublie, et des bien pires, par charité.

Je passe sur la platitude du style (justice immanente de la littérature ?). Je passe sur l'étrange façon de qualifier d'« évacuation à l'israélienne » la déportation, sur fond de massacre, d'un million de Kosovars. Je passe même sur le classique renversement des rôles de la victime et du bourreau qui permet d'évoquer les « snipers » de l'UCK.

Lire la suite et le point de vue d'Alain Joxe page 13

Bernard-Henri Lévy est écrivain et directeur de « La Règle du jeu ».

Robert Hue durcit le ton

SOUCIEUX de relancer une campagne assourdie par la guerre du Kosovo et la crise corse, Robert Hue entend resouder sa liste Bouge l'Europe ! autour du thème « antilibéral » et accentuer ses critiques sur la politique sociale du gouvernement. Le PCF, qui rendait public, mercredi 12 mai, la composition du comité de soutien à sa liste « ouverte », va tenter ainsi de réduire les dissensions internes entre communistes et non-communistes, favorables aux frappes aériennes de l'OTAN, et se prémunir contre une désaffection de ses militants tentés soit par l'abstention, soit par la liste trotskiste d'Arlette Laguiller et d'Alain Krivine. La « gauche de la gauche » est bousculée, aussi, par un partenaire très présent : l'association Attac.

Lire page 6

The economist



LAWRENCE SUMMERS

REMANIEMENT ministériel à Washington : en juillet, l'économiste Lawrence Summers, quarante-quatre ans, remplacera le banquier d'affaires Robert Rubin, soixante ans, comme secrétaire au Trésor. C'est un changement dans la continuité : M. Summers était l'adjoint de M. Rubin, qui a présenté sa démission pour des raisons personnelles. Avec Alan Greenspan, patron de la Réserve fédérale, ils ont joué un rôle essentiel dans la prospérité américaine et face aux crises financières internationales.

Lire page 12

International	2	Tableau de bord	16
France	6	Aujourd'hui	19
Société	8	Météorologie	21
Carnet	10	Jeux	21
Abonnements	10	Culture	22
Horizons	12	Guide culturel	24
Entreprises	15	Radio-Télévision	25



Sergueï Stepachine : la revanche de l'« économie de l'ombre »

MOSCOU
correspondance

« Le limogeage de Primakov marque l'échec d'une revanche du communisme et du KGB ». Ainsi a réagi Boris Berezovski, toujours sous le coup d'une inculpation pour blanchiment d'argent, au renvoi de M. Primakov. De sa luxueuse villa du cap d'Agde, l'ancien secrétaire exécutif de la CEI, considéré comme l'un des « financiers » de la famille Eltsine, s'est aussi félicité de la désignation de Sergueï Stepachine.

La satisfaction affichée par Boris Berezovski relance les spéculations sur les « dessous » du limogeage d'Evgueni Primakov, qui aura laissé le parquet général russe ouvrir des enquêtes criminelles au sommet de l'Etat. Dans un entretien au *Monde* (29 avril), Iouri Skouratov, le procureur général de Russie, aujourd'hui écarté de ses fonctions, confirmait le rôle crucial joué par M. Primakov. Avec son arrivée, « les organes de sécurité, et pas seulement le parquet, ont reçu un sérieux soutien » affirmait-il.

Dès septembre 1998, Iouri Skouratov et plusieurs de ses adjoints du parquet se penchent sur le rôle de Fimaco, obscure société offshore sise à Jersey, à qui la Banque centrale de Russie a confié la gestion de l'essentiel des réserves du pays. Puis ils s'en prennent à Boris Berezovski, soupçonné d'avoir mis en place, via la société suisse Andava, un « siphonnage » des bénéfices de la compagnie Aeroflot. Enfin, M. Skouratov ouvre, en octobre, une enquête visant la sacro-sainte Direction des affaires du président - l'empire financier du

Kremlin. Ses dirigeants sont soupçonnés d'avoir reçu d'importants pots-de-vin en échange de marchés de construction accordés à la société suisse Mabetex. L'« affaire Mabetex » provoque, le 2 février, une première mise à l'écart de Iouri Skouratov. Evgueni Primakov reste étrangement discret quand, les 17 et 21 avril, le Conseil de la fédération refuse d'entériner la démission du procureur général, exigée par Boris Eltsine. Les relations Primakov-Eltsine en pâtissent sérieusement. Dès la mi-avril, d'insistantes rumeurs présentent déjà Sergueï Stepachine, ministre de l'intérieur, comme possible successeur d'Evgueni Primakov.

Ce fidèle serviteur du clan Eltsine est, dans un premier temps, appelé à la rescousse pour éteindre le feu des « affaires » du Kremlin. Il fait ainsi ouvrir une enquête contre Iouri Skouratov pour « abus de pouvoir ». Puis il assure que le procureur général de Suisse n'a trouvé aucune trace des « comptes en banques suisses de personnalités russes » dont parle M. Skouratov. Propos immédiatement démentis à Berne... Désormais premier ministre par intérim, Sergueï Stepachine, a repris la main. Le mandat d'arrêt lancé contre Boris Berezovski a été annulé. Au parquet, le procureur Mikhaïl Katychev, adjoint de M. Skouratov, s'est vu retirer la direction des enquêtes. « La démission de Primakov est une revanche de l'économie de l'ombre » estime ainsi le député communiste Viktor Ilioukhine, connu pour ses amitiés au parquet.

Agathe Duparc

l'économie restent bien fragiles

depuis le mois d'octobre 1998. Quant au rouble, il demeure, depuis le mois de janvier, à un taux de 24-25 pour 1 dollar. La banque centrale de Russie a introduit plusieurs mesures s'apparentant à un contrôle des changes, tout en soutenant la monnaie malgré de faibles réserves monétaires, celles-ci étant stabilisées depuis cinq mois à environ 11 milliards de dollars. Dans le même temps, la Bourse de Moscou s'était ces dernières semaines nettement redressée, franchissant la semaine dernière la barre des 100 points et attirant à nouveau les investisseurs étrangers.

● **Production.** Après une chute de 5 % du PNB en 1998, la récession paraît de moindre ampleur que les 7 % prévus en 1999 par le FMI. Certaines branches, comme l'agro-alimentaire, ont profité du renchérissement des importations (libellées en dollars). Le gouvernement a même annoncé en mars une hausse de 1,7 % de la production industrielle, un chiffre contesté. Enfin, la hausse des prix du pétrole améliore les recettes fiscales de l'Etat et pourrait aider une industrie pétrolière en pleine crise.

● **Crise financière.** C'est sur ce point que s'est focalisée l'action du gouvernement Primakov, la Russie devant faire face à 128 milliards de dollars de dette extérieure, dont 17,5 milliards sont à rembourser cette année. Moscou n'a inscrit au budget qu'un remboursement partiel, de 9,5 milliards de dollars, demandant aux crédetiers étrangers une restructuration de la dette héritée de l'Union soviétique. La Russie a déjà fait défaut sur le remboursement de plusieurs

échéances. Mikhaïl Zadornov, ministre des finances sortant, a répété, le 30 avril, que la Russie pourrait faire défaut sur les paiements de la dette soviétique programmés en mai et juin.

Le 28 avril, un accord de principe a été trouvé avec le Fonds monétaire international, permettant le déblocage de 4,5 milliards de dollars sur les dix-huit mois à venir. Cette somme servira à rembourser les crédits du FMI. Mais ce nouveau prêt est conditionné à l'adoption rapide par la Douma (chambre basse du Parlement) de plusieurs mesures fiscales (hausse des taxes sur l'essence, l'alcool et le tabac, réforme bancaire).

Les députés avaient, au début du mois, protesté contre ces nouveaux « *diktats* du FMI ». Cet accord pourrait être remis en cause par la crise politique déclenchée par le renvoi de M. Primakov. Or il conditionne le déblocage de 3 milliards de dollars de prêts de la Banque mondiale et du Japon et les négociations avec le Club de Paris et le Club de Londres sur la restructuration de la dette.

● **Crise bancaire.** Alors que plus de la moitié des 1 500 banques commerciales russes sont considérées comme virtuellement en faillite, le système bancaire demeure partiellement paralysé en l'absence de législation sur la mise en faillite d'établissements financiers. Boris Eltsine a, à l'automne 1998, mis son veto sur une loi garantissant les dépôts des particuliers. Aucune réforme n'a été engagée pour restructurer ce secteur.

F. Bt

Les députés russes entament l'examen de la procédure de destitution de Boris Eltsine

Des législatives anticipées pourraient avoir lieu à l'automne

MOSCOU

de notre correspondant
Jacques Chirac a pu découvrir, en se rendant à Moscou jeudi 13 mai, l'ampleur de la crise politique ouverte avec la décision, prise la veille par Boris Eltsine, de limoger son premier ministre Evgueni Primakov. Le président français, qui a rencontré, jeudi matin, son homologue russe, s'est évidemment refusé à tout commentaire sur la situation interne russe. Mais à Moscou, la guerre du Kosovo et la place prise par la Russie dans le processus diplomatique sont éclipsées par la tourmente politique. Des chancelleries occidentales considèrent avec une inquiétude les paramètres d'une crise qui pourrait durer.

Mercredi, Boris Eltsine est apparu affaibli à la télévision pour justifier sa décision. Rendant hommage à Evgueni Primakov, qui, nommé « à une période très difficile, a réussi à stopper la crise économique et politique », le président s'est ensuite livré à une critique en règle de sa politique économique. « Nous avons fait du surplace », a-t-il constaté. Mais au-delà du renvoi de M. Prima-

kov, qui avait bénéficié depuis septembre 1998 du soutien du Parlement, M. Eltsine semble déterminé à bouleverser le jeu politique.

La plupart des responsables politiques ont ainsi analysé, mercredi, le choix du président. A l'exception de l'homme d'affaires Boris Berezovski, du libéral, Anatoli Tchoubaï, qui a reconnu avoir joué un certain rôle dans cette décision, les principaux responsables ont condamné le renvoi de M. Primakov. Mercredi, les députés ont adopté une motion appelant le président « qui a une fois de plus plongé le pays dans une crise aux conséquences imprévisibles » à donner sa démission. Jeudi matin, ils ont entamé l'examen de la procédure de destitution initiée par les communistes contre M. Eltsine, le vote devant intervenir samedi.

A l'instar de la plupart des hommes politiques, Boris Nemtsov, libéral et un temps favori de Boris Eltsine, a estimé que le renvoi de M. Primakov « allait compliquer plus encore les relations avec le Parlement » et ouvrirait la voie à l'adoption de la procédure de destitution. Mais

cette procédure n'est qu'un élément d'un scénario retenu par la quasi-totalité de la classe politique et qui amènerait Boris Eltsine à dissoudre la Douma puis à provoquer des élections législatives anticipées, gouvernant entre-temps par oukases.

Il est improbable que Sergueï Stepachine, nommé par M. Eltsine en remplacement de M. Primakov, obtienne de la Douma le vote d'investiture nécessaire. Selon la Constitution, M. Eltsine peut présenter trois fois son candidat. En cas de refus répétés de la Douma, celle-ci est automatiquement dissoute et des élections sont organisées dans les quatre mois. « Les députés n'accepteront aucune candidature venue de la main du président », a estimé Boris Nemtsov. Cela signifie, a-t-il ajouté « que la Douma peut être dissoute et des élections se tenir dès l'automne ».

AVERTISSEMENT

Tel serait le véritable objectif de Boris Eltsine. Ces derniers mois, le président est, de nombreuses reprises, intervenu pour dénoncer le blocage systématique de la majorité nationalo-communiste élue

en décembre 1995. « Les élections ne doivent pas être un instrument de revanche », avait-il déclaré le 30 mars, dans son adresse au Parlement. A cette occasion, il s'était dit « convaincu que dans la nouvelle Douma arriveront des hommes nouveaux et non compromis, pas des patriotes professionnels mais des élus professionnels de tempérament patriotes ».

M. Eltsine a pris soin ces derniers mois de choyer les gouverneurs de région, élus au suffrage universel depuis 1996, et dont le poids sera déterminant. Le chef de l'administration présidentielle, Alexandre Volochine a démenti, mercredi, une dissolution de la Douma. Mais dans le même temps, il a expliqué que « le gouvernement, la présidence et les gouverneurs devaient travailler en équipe pour donner le maximum d'aide aux forces démocratiques » durant la campagne électorale.

Et là resurgit la procédure de destitution. L'article 93 de la Constitution prévoit qu'en cas d'adoption par les députés d'un chef d'accusation contre le président, la Douma ne peut être dissoute tant que la procédure n'est pas menée à son terme. Des juristes du Kremlin assurent pourtant que le président peut conserver son pouvoir de dissolution.

Cette polémique constitutionnelle alimentera la bataille des jours à venir. Mais dès hier, le maire de Moscou, Iouri Loujkov a adressé un avertissement au Kremlin. Jugeant le limogeage de M. Primakov « déplaisant, incorrect et biaisé », M. Loujkov a prévenu que « si des décisions vont à l'encontre de la Constitution, les autorités de Moscou répondront à leur façon et n'autoriseront aucune agence ou représentant du pouvoir exécutif à agir contre la loi ».

F. Bt

TROIS QUESTIONS À...

VLADIMIR PRIBYLOVSKI

1 Vous êtes directeur du centre d'études politiques russes Panorama. Selon vous, Boris Eltsine peut-il aller jusqu'à dissoudre la Douma (la chambre basse du Parlement)?

Je pense que c'est le scénario le plus probable. Le renvoi du premier ministre Evgueni Primakov est une décision irrationnelle, complètement émotionnelle, ce qui correspond aux habitudes de Boris Eltsine. Il tente de reprendre la main en déclenchant une confrontation ouverte avec la majorité de la Douma qui soutenait M. Primakov. Je crois par ailleurs que cette décision a été directement dictée par le groupe de Boris Berezovski, Tatiana Diatchenko [fille du président, NDLR] et Valentin Ioumachev [ancien chef de l'administration présidentielle, NDLR]. Sergueï Stepachine [premier ministre par intérim, NDLR] et Nikolaï Axionenko ne font qu'être au service de ce groupe.

2 Peut-on envisager une situation comparable à celle de 1993, lorsque le président dissout et fait bombarder le Parlement ?

Oui, sans aucun doute. M. Eltsine paraît prêt à dissoudre la Douma quitte à violer la Constitution et à recourir à la force. Toutefois si en 1993, le président avait pu trouver quatre chars pour tirer sur le Parlement, aujourd'hui l'armée ne se pliera pas à des décisions anticonstitutionnelles. De plus, les forces armées, à Moscou, c'est la police, et celle-ci n'obéira qu'aux ordres du maire, Iouri Loujkov. En 1993, M. Loujkov soutenait M. Eltsine. Aujourd'hui, s'il déclare qu'une dissolution de la Douma est anticonstitutionnelle, la police de Moscou, qui compte 100 000 hommes, n'exécutera pas les ordres du gouvernement.

3 Quel profit M. Loujkov peut-il tirer de cette crise ?

Je pense que M. Loujkov va attendre que le pouvoir lui tombe dans les mains. Evgueni Primakov est certes plus populaire, tous les sondages le montrent, mais en cas de confrontation ouverte entre le Kremlin et la Douma, je crois que tout sera décidé, de fait, par M. Loujkov. Les communistes, comme Boris Eltsine, sont très impopulaires à Moscou. M. Loujkov, avec l'influence dont il dispose au conseil de la Fédération (chambre haute du Parlement), et le poids du gouvernement de la capitale aura le dernier mot. Boris Eltsine n'a plus de ressources politiques, il ne reste autour de lui qu'un groupe très étroit, sa famille et Boris Berezovski, obsédé par son avenir et ses intérêts. Ils veulent à tout prix réduire le champ politique à une alternative que n'accepte plus l'opinion : Eltsine ou la revanche communiste.

Propos recueillis par François Bonnet

Hubert Védrine rend hommage à M. Primakov

Le ministre des affaires étrangères, Hubert Védrine, s'est déclaré, mercredi 12 mai, « convaincu » que la Russie allait continuer à participer à la recherche d'un règlement politique au Kosovo, après le limogeage du premier ministre russe Evgueni Primakov. Interrogé à l'issue d'un conseil restreint sur la situation au Kosovo, M. Védrine a réaffirmé l'objectif que constitue le vote d'une résolution par le Conseil de sécurité des Nations unies.

Hubert Védrine a rendu un hommage appuyé à M. Primakov. « J'ai eu l'occasion de beaucoup travailler avec lui et j'ai pu vérifier à cette occasion ses éminentes qualités. J'ai vu ensuite toute l'énergie qu'il a déployée pour remplir sa mission comme premier ministre pour contribuer au redressement de son pays », a-t-il dit. « Je crois qu'il l'a fait parce que Boris Eltsine le lui avait demandé, et qu'il n'avait pas d'autre ambition que d'être utile à la Russie dans ces circonstances », a-t-il souligné.

Peau titanium.

Modèle Réf. F8865/4 et 8866/4

FESTINA

33, avenue de la République - 75011 PARIS Tél. 01 40 21 17 00

L'OTAN a mené sa 50^e nuit de frappes aériennes sur la Yougoslavie

Alors que se multiplient les initiatives et les contacts diplomatiques, Belgrade et Novi Sad ont fait l'objet de nouvelles attaques.

La télévision serbe a encore une fois été prise pour cible par les appareils de l'Alliance

Des explosions ont secoué, jeudi 13 mai au matin, les environs de la capitale yougoslave, Belgrade, et de Novi Sad, dans le nord de la Serbie, au cours de la 50^e nuit de bombardements alliés. Des journalistes de

Reuters et les médias serbes ont fait état de fortes déflagrations en provenance de la banlieue belgradoise. Des appareils ont survolé la capitale, et des tirs de DCA ont été entendus. Selon des habitants, les attaques

de l'OTAN se seraient concentrées sur deux villes de la périphérie de Belgrade : Pancevo, où se trouvent de nombreuses usines à but militaire, et Batajnica, qui abrite un aéroport. Au même moment, l'agence offi-

cielle yougoslave Tanjug et plusieurs observateurs faisaient état de six explosions à Novi Sad, seconde plus grosse agglomération du pays, à une centaine de kilomètres au nord de Belgrade. Selon la radio locale,

Radio Novosti, le siège de la télévision nationale a été touché et la DCA a riposté. De violentes explosions ont également secoué Pozarevac, ville natale de Šlobodan Milosevic, à 60 kilomètres à l'est de Belgrade.

ALORS QUE les Etats-Unis et leurs alliés ont multiplié, mercredi 12 et jeudi 13 mai, les initiatives diplomatiques pour tenter de trouver un règlement politique à la crise du Kosovo, l'OTAN a poursuivi ses bombardements sur la Yougolavie. A Bruxelles, les 19 membres de l'Alliance ont réaffirmé leur détermination à poursuivre les frappes aériennes contre le régime de Slobodan Milosevic.

● **Le secrétaire général de l'OTAN, Javier Solana**, a souligné, mercredi à Skopje, que l'Alliance devait continuer ses efforts pour faire plier le président yougoslave Slobodan Milosevic. *« Je suis de plus en plus convaincu que nous devons continuer notre bataille »*, a déclaré Javier Solana, après avoir visité des camps de réfugiés en Albanie et en Macédoine.

● **L'aviation de l'OTAN a de nouveau touché** jeudi matin le siège de la télévision serbe (RTS) à Novi Sad (70 kilomètres au nord de Belgrade) et bombardé la capitale yougoslave après lui avoir accordé un répit de quatre jours. Six

projectiles de l'OTAN ont touché le siège de la RTS à Novi Sad, chef-lieu de la province de Voïvodine, jeudi matin, rapporté l'agence Tanjug. Le siège de la RTS à Novi Sad avait déjà été touché et gravement endommagé le 3 mai par l'OTAN.

Cinq explosions ont été entendues, jeudi matin, à Belgrade, selon l'AFP. Selon Tanjug, l'OTAN a bombardé Batajnica, un faubourg situé à 15 kilomètres au nord-ouest de Belgrade, où se trouve un aéroport militaire qui est régulièrement pris pour cible par l'aviation de l'Alliance. Deux explosions ont été entendues jeudi matin à l'est de Pancevo, à 15 kilomètres au nord-est de Belgrade, selon Tanjug.

Au Kosovo, au moins cinq explosions ont été entendues jeudi matin à Pristina, chef-lieu de la province, a constaté l'AFP. Aucune activité de l'OTAN dans le reste de la Serbie, dans la nuit de mercredi à jeudi, n'a été rapportée par les sources serbes. L'OTAN a annoncé, mercredi, avoir détruit au sol

cinq chasseurs MIG 21 serbes, et attaqué des aérodromes, notamment à Nis (sud-est) et Pristina, des émetteurs de radio militaires, des ponts routiers et ferroviaires, des stocks de carburant, des casernes et des sites industriels. Selon un porte-parole militaire de l'Alliance, les raids aériens ont été *« les plus efficaces »* depuis le début de la campagne.

Accrochages à la frontière albano-kosovare

Plusieurs accrochages ont été signalés, depuis mardi 11 mai, à la frontière entre l'Albanie et le Kosovo, tandis que l'OTAN bombardait des positions serbes voisines. L'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE) à Tirana, qui centralise les informations en provenance de la frontière, a annoncé que 30 combattants de l'Armée de libération du Kosovo (UCK) avaient été blessés, mardi, durant une attaque serbe. Selon l'OSCE, des témoins à Tropoja (nord de l'Albanie) ont affirmé qu'un Mig serbe avait attaqué une position de l'UCK dans la région, information qui n'a pas été confirmée de sources indépendantes. Par ailleurs, le bureau de Kukës (nord de l'Albanie) de l'OSCE signalait mercredi, sur la base d'un rapport de son antenne à Kruma, que le village frontalier de Letaj avait été la cible, dans la nuit, de tirs serbes à l'arme lourde. Ce village avait déjà été évacué de sa population et les tirs n'ont pas fait de blessés, a-t-on indiqué de même source. — (AFP)

Les Verts allemands demandent une pause dans les bombardements

BONN

de notre correspondant

Les Verts allemands se sont réunis, jeudi 13 mai, en congrès à Bielefeld pour délibérer de la guerre au Kosovo. Sur le papier, la survie de la coalition rouge-verte à Bonn est en jeu, les sept cent cinquante délégués pouvant retirer leur soutien au gouvernement Schröder.

Dans la pratique, le congrès devait permettre aux Verts, et en particulier au ministre des affaires étrangères, Joschka Fischer, de rester au gouvernement. La direction du parti a préparé une motion de compromis qui critique la politique de l'OTAN, demande une pause dans les bombardements pour permettre à Slobodan Milosevic de retirer ses troupes du Kosovo et d'interrompre massacres et déportations, mais soutient les tentatives de paix entreprises depuis des semaines par M. Fischer. Le but est de tenir le discours le plus pacifiste possible sans forcer le ministre des affaires étrangères à démissionner... voire à passer au Parti social-démocrate (SPD).

Les bombardements ont été vécus

comme un traumatisme par les membres du parti. Devant choisir entre « plus jamais la guerre » et « plus jamais Auschwitz », les députés Verts s'étaient en partie résignés en octobre à approuver une intervention de l'OTAN au Kosovo pour éviter une catastrophe humanitaire. Tous ont été profondément déçus au début du conflit, découvrant qu'il y avait la guerre mais aussi les massacres au Kosovo. Le malaise a été accentué par la propension, sans doute un peu rapide, des dirigeants allemands à utiliser un vocabulaire d'habitude réservé à l'évocation des horreurs nazies pour qualifier les exactions serbes. Depuis quelques semaines, les multiples initiatives diplomatiques de M. Fischer pour réintégrer les Russes et les Nations unies dans la crise yougoslave ont permis de calmer les esprits et de montrer que des accents « Verts » existaient dans la politique étrangère allemande.

Dans sa motion, la direction du parti critique les erreurs de l'OTAN, qui aurait sous-estimé la durée du conflit et accéléré la catastrophe humanitaire au Kosovo. Elle dénonce, après le bombardement de l'am-

bassade de Chine à Belgrade et la multiplication des « bavures » de l'Alliance, *« l'illusion d'une guerre aérienne précise et chirurgicale »*. Le parti condamne aussi les bombardements au Monténégro et l'attaque d'objectifs civils serbes. Principale exigence, la motion demande à l'OTAN d'annoncer l'interruption provisoire unilatérale de ses bombardements. *« La partie yougoslave doit alors arrêter les déportations et commencer à retirer ses troupes armées »*, poursuit la direction du parti, qui espère que s'enclenchera alors un processus de paix.

APPRENTISSAGE DU POUVOIR

Cette exigence n'est pas celle du plan de paix proposé par Joschka Fischer, qui préconise un cessez-le-feu dès qu'un signe tangible de Slobodan Milosevic sera donné, mais son adoption ne constituerait pas un désaveu pour le ministre. Certaines motions, comme celle du député pacifiste Christian Ströbele, exigent au contraire un arrêt définitif des bombardements, ce qui n'est pas acceptable pour M. Fischer. Selon le quotidien *Die Welt*, le ministre Vert se

menacé de démissionner si l'arrêt définitif des bombardements était exigé.

Mais la direction du parti espère recueillir environ 60 % des suffrages sur sa proposition, soutenue par une proportion importante de l'aile gauche du parti. Les craintes d'éclatement des Verts étaient dissipées à la veille du congrès, même si la démission de quelques adhérents, voire le départ de quelques députés, n'était pas exclue. La journée du 13 mai devait confirmer l'apprentissage du pouvoir par les Verts, qui ont déjà dû renoncer à une sortie rapide du nucléaire et ont été contraints de voter une réforme du code de la nationalité fortement amendée. Reste qu'un coup de théâtre ne pouvait être exclu à 100 % dans ce parti structurellement indiscipliné. Le chancelier Gerhard Schröder s'est déclaré serein, mercredi, faisant confiance à la *« sagesse collective »* du congrès : *« Le ministre des affaires étrangères ne va pas démissionner. Il n'y a pas non plus de crise gouvernementale en Allemagne »*, a dit le chancelier.

Arnaud Leparmentier

Pékin entend obtenir des « compensations » politiques après l'erreur de l'OTAN

LES RELATIONS sino-américaines ne devraient pas pâtir durablement du bombardement de l'ambassade de Chine à Belgrade, a estimé en substance l'ambassadeur américain à Pékin, James Sasser, mercredi 12 mai, au sortir de son séjour forcé de quatre jours dans les murs de sa mission assiégée par la foule chinoise en colère. Ce pourrait être l'un des plus grand vœu pieux émis depuis longtemps par un diplomate.

Dès à présent, s'esquisse la liste des demandes que Pékin va présenter pour obtenir des « compensations » — implicites ou explicites — à la poursuite de relations sinon cordiales, du moins urbaines avec les Etats-Unis. Parmi ces revendications, exprimées par divers responsables chinois au cours des derniers jours, figurent, outre l'évidente question de l'entrée de la Chine dans l'Organisation mondiale du commerce (OMC), l'exigence que Taïwan soit laissé en dehors du projet de défense antimissiles élaboré par les Etats-Unis en Extrême-Orient, et que les enquêtes en cours sur l'espionnage chinois dans les laboratoires américains soient étouffées ou envoyées sur des voies de garage. La ficelle peut paraître un peu grosse mais n'est pas fondamentalement incompatible avec les tactiques de négociation de Pékin, qui n'a pas pour habitude de partir d'une position basse face à un interlocuteur.

Afin que nul de doute de sa détermination à utiliser au mieux la tragique carte que lui a offerte l'OTAN, le gouvernement chinois a commencé à identifier des domaines où il pourrait traîner les pieds en matière de bonne coopération avec l'Amérique et les Occidentaux en général : par exemple,

la ratification du Traité d'interdiction totale des essais nucléaires (CTBT), qu'un de ses représentants à Genève a jugée sinon compromise, du moins rendue difficile par les opérations de l'OTAN en Yougoslavie.

Il semble par ailleurs que Jiang Zemin, le chef de l'Etat et de l'armée, ait renâclé, pour l'heure, à prendre l'appel téléphonique que le président Clinton a tenté de lui passer avec insistance après le bombardement de l'ambassade chinoise à Belgrade : un signe qui montre clairement les limites du *« partenariat stratégique »* que la Maison Blanche

VU A LA TÉLÉVISION SERBE

Un hommage à la police et au ministère de l'intérieur

BELGRADE a tenu à célébrer tout particulièrement, mercredi 12 mai, le « Jour de la sécurité », fête nationale en République fédérale de Yougoslavie (RFY, Serbie et Monténégro). Le journal télévisé a donc tout d'abord annoncé que Slobodan Milosevic, président de la RFY et commandant suprême, a décoré plusieurs membres des forces du ministère de l'intérieur. La télévision a montré les images de la réception par le président serbe, Milan Milutinovic, et les principaux responsables du régime, d'une délégation du ministère de l'intérieur.

Selon le communiqué du cabinet militaire du commandant suprême, *« dans l'action visant à démanteler le mouvement séparatiste et éliminer ses bandes terroristes agissant au Kosovo, et disposant du soutien de puissances étrangères qui ont commis une agression criminelle contre notre pays, vous avez enregistré un remarquable succès. Dans cette lutte ont courageusement trouvé la mort de nombreux membres des organes des forces de l'intérieur dont les sacrifices sont de brillants exemples d'héroïsme et de fidélité à son peuple et à sa patrie. (...) Grâce à votre remarquable*

conscience patriotique, votre fidélité et votre formation professionnelle, vous avez empêché l'action des forces ennemies et empêché qu'elles sapent les forces de notre défense ».

De son côté, Milan Milutinovic a ajouté que la police *« a assuré la paix et la protection des citoyens sur l'ensemble du territoire. (...) Par leur action et leur engagement légal, les membres du ministère de l'intérieur ont mérité la reconnaissance et renforcé le respect dont ils jouissent de la part de tous nos citoyens »*.

Les forces du ministère de l'intérieur n'ont pas seulement été engagées au Kosovo, a souligné Milan Milutinovic en expliquant que *« le ministère de l'intérieur a également rempli avec succès les tâches relevant de ses prérogatives définies par la loi, tout particulièrement dans la lutte contre la criminalité, la lutte contre toutes les formes illégales de spéculation, l'amélioration de la protection de la circulation et la protection des frontières nationales »*.

Après avoir brièvement salué *« le grand courage des membres des équipes de lutte contre l'incendie »*, Milan Milutinovic a

américaines et certains distributeurs chinois de cinéma ont retiré de l'affiche des productions américaines récentes, telles *Il faut sauver le soldat Ryan* et *Titanic...* pour les remplacer par des films héroïques yougoslaves ou chinois montrant, par exemple, les combattants de Pékin pendant la guerre de Corée.

Ces *« représailles »* sont, certes, pour le moment, plutôt symboliques, et de nature peut-être provisoire. Elles font suite à un échauffement populaire qui, s'il a été téléguidé et manipulé, n'en a pas moins paru sincère de la part de certains — au moins — des activistes engagés dans le bref « siège » de l'ambassade américaine.

Mais il est d'autres signes plus préoccupants. Une certaine nervosité semble refaire surface dans le détroit de Formose, si l'on en croit les affirmations de responsables taïwanais. Elle fait suite au constat selon lequel la guerre en Serbie a provoqué, sur le continent, une réflexion sur les insuffisances et le caractère anachronique de l'essence de l'outil militaire chinois, en dépit des efforts récents de modernisation.

Francis Deron

Arnaud Leparmentier

Francis Deron

conclu qu'il est *« persuadé que tous les membres du ministère de l'intérieur continueraient d'effectuer professionnellement, efficacement et légalement les tâches relevant de la protection de l'ordre constitutionnel et du renforcement de la sécurité de la République de Serbie »*.

Le chef d'état-major, le général Dragoljub Ojdanic, a lui aussi reçu une délégation des service de sécurité et de renseignement rattachés à l'état-major de l'armée. A cette occasion, il a souligné *« l'importante contribution à la défense du pays des services de renseignement et de la police militaire »*. Un télégramme du ministre fédéral de la défense, Predrag Bulatovic, adressé aux ministres de l'intérieur, fédéral et serbe, s'est aussi félicité de cette collaboration en notant que *« les citoyens de Yougoslavie et les membres de l'armée yougoslave attendent de vous tous que vous apportiez, dans la période à venir, votre pleine contribution à la protection du pays et de l'armée yougoslave face à toutes les formes menaçant sa sécurité »*.

Hector Forest

entretien publiée mercredi par le journal espagnol *El Periodico* que l'indépendance de la province demeurerait l'objectif, après la période d'autonomie transitoire de trois ans prévue par l'accord de Rambouillet.

Le commandement suprême de l'armée yougoslave, dirigé par le président Slobodan Milosevic, avait annoncé lundi qu'il avait commencé dimanche à retirer du Kosovo *« une partie des unités de l'armée et de la police »*.

● **Le chancelier allemand Gerhard Schröder**, qui était mercredi à Pékin, n'a pas réussi à convaincre les dirigeants chinois de soutenir un règlement politique de la crise du Kosovo. Le chancelier allemand a reconnu que *« des différences d'évaluation »* subsistaient avec la Chine sur une solution politique au Kosovo. Les dirigeants chinois exigent la fin des frappes de l'OTAN avant tout règlement international. M. Schröder a cependant indiqué que Bonn comme Pékin jugeaient *« important »* que la question du Kosovo *« retourne dans le cadre de l'ONU »*.

● **Le dirigeant modéré des Albanais du Kosovo, Ibrahim Rugova**, a affirmé mercredi, dans un communiqué, que le Kosovo était un pays démocratique et qu'il avait accepté de partir vers le centre du pays, a annoncé le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR). 1500 autres avaient franchi, mercredi en fin d'après-midi, la frontière albanaise à Morina.

Le HCR a estimé, mercredi, à plus de 905 000 le nombre total de réfugiés du Kosovo depuis le début du conflit en mars 1998. Quelque 735 000 personnes, selon une estimation, auraient fui le Kosovo depuis le début des frappes de l'OTAN, le 24 mars.

Un « appel à la paix » des représentants religieux français

LES REPRÉSENTANTS français des grandes religions ont rendu publique, mercredi 12 mai, une déclaration commune appelant à *« la reprise du dialogue pour que les armes se taisent »* au Kosovo. Cet *« appel à la paix et à la justice »* réunit en particulier les signatures de responsables orthodoxes et musulmans, M^{gr} Jérémie, métropolitte de France et Hamlaoui Mekachera, président du Conseil représentatif des musulmans de France. Les autres signataires sont le grand rabbin de France, Joseph Sitruk, et Jean Kahn, président du Consistoire central, le pasteur Jean Tartier, président de la Fédération protestante de France et Mgr Louis-Marie Billé, président de la Conférence des évêques de France.

Cette déclaration dénonce fermement la purification ethnique : *« Quelles que soient les racines des idéologies nationalistes dont la purification ethnique est issue, celle-ci constitue un crime. Des hommes, des femmes, des enfants sans défense sont livrés à toutes les formes d'une violence aveugle et arrachés à leur terre. Contre cette barbarie, les personnes déplacées et déportées ont droit au respect et à la protection de la communauté internationale. »*

Le texte condamne le régime de Belgrade, en prenant soin de ne pas l'identifier au peuple serbe : *« On ne saurait confondre des dirigeants qui ne reculent devant rien pour qu'aboutissent leurs objectifs et l'ensemble d'un peuple, le peuple serbe, que nous savons capable de regarder vers un avenir nouveau. »* Les signataires apportent leur confiance *« à tous les responsables religieux de cette région »* pour contribuer *« à la construction d'une paix durable dans des pays réconciliés »*.

Prudemment, le texte ne prend pas position sur les bombardements de l'OTAN, qui ne sont pas même mentionnés. Mais cette déclaration commune, qui veut être un *« cri »* qui *« déchire les silences »*, est déjà un événement en soi en réunissant des responsables dont les coreligionnaires sont parties prenantes dans le conflit. Même si le choix de M. Mekachera pour représenter les musulmans de France peut surprendre : celui-ci, président du Conseil national des Français musulmans (harkis), avait provoqué, fin 1998, une scission au sein du Conseil supérieur des musulmans de France, créé par la Mosquée de Paris, en formant son propre conseil. Sa représentativité est donc contestée dans la communauté musulmane.

Xavier Ternisien

Lawrence Summers, nouveau secrétaire au Trésor, est chargé du maintien de la prospérité américaine

Continuité assurée après le départ annoncé, pour raisons personnelles, de Robert Rubin

La démission du secrétaire au Trésor Robert Rubin est officielle depuis le mercredi 12 mai. Elle ne signifie pas un changement de cap à Was-

hington. Le nouveau titulaire du poste, Lawrence Summers, devient le principal conseiller de Bill Clinton pour les affaires économiques.

Il devra œuvrer, de concert avec le président de la Réserve fédérale, Alan Greenspan, au maintien d'une forte croissance. *(Lire aussi page 12.)*

viendra à échéance, en juin 2000.

L'équipe de M. Rubin a obtenu des résultats impressionnants que même l'opposition républicaine reconnaît. Travaillant de concert avec le président de la Réserve fédérale (la Fed), le républicain Alan Greenspan, elle a à son crédit « *l'économie la plus forte que nous ayons peut-être jamais connue* », comme le soulignait Bill Clinton dans son discours d'adieu à M. Rubin. Il s'agit du seul succès incontestable de sa présidence : les déficits budgétaires ont été supprimés, le chômage est passé de 6,9 % à 4,3 % de la population active, l'indice Dow Jones des valeurs vedettes de Wall Street est passé de 4 000 à 11 000 points, tandis que le taux de croissance du produit inté-

rieur brut frôle les 4 %, loin en tête de tous les pays de l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques).

D'où le concert de louanges qui a salué le départ de M. Rubin. « *C'est le meilleur économiste de ma génération* », a dit le chef de la minorité démocrate à la Chambre, Dick Gephardt, tout en jugeant que ce financier n'avait pas été suffisamment « social ». « *De tous les officiels de l'administration Clinton, c'est celui qui a eu le plus de crédibilité à mes yeux et à ceux du Congrès* », a ajouté le sénateur républicain Phil Gramm. « *C'est l'un de nos meilleurs secrétaires au Trésor* », a déclaré Alan Greenspan, pour qui, par ailleurs, Larry Summers « *est une personne*

Le dollar et Wall Street résistent

La Bourse de New York a terminé la séance du mercredi 12 mai en légère baisse (-0,23 %). L'indice Dow Jones avait perdu jusqu'à 213 points (1,93 %) après l'annonce de la démission du secrétaire d'Etat au Trésor, Robert Rubin. Mais il s'est vite redressé après la désignation de Lawrence Summers, très apprécié sur les marchés, pour le remplacer. « *Je serais beaucoup plus inquiet si Bill Gates annonçait sa démission* », a commenté Hugh Johnson, analyste de l'établissement financier First Albany.

Sur le marché des changes, le billet vert, qui avait fléchi après la nouvelle du départ de M. Rubin, s'est stabilisé à 1,066 dollar pour un euro. Les économistes ne croient pas que la politique de « *dollar fort* » défendue par le secrétaire au Trésor démissionnaire sera remise en cause.

L'élection de Carlo Azeglio Ciampi à la présidence de l'Italie

L'ancien ministre du Trésor bénéficiait, jeudi matin, d'une quasi-unanimité

ROME

de notre correspondant

Carlo Azeglio Ciampi, ministre du Trésor, devait être élu facilement jeudi 13 mai, président de la République par plus de mille grands électeurs représentants notamment les deux chambres du Parlement. L'ancien gouverneur de la Banque d'Italie devient ainsi le dixième chef de l'Etat de l'après-guerre. Il succédera, à partir du 23 mai, à Oscar Luigi Scalfaro, qui a accompli un mandat de sept ans. Agé de soixante-dix-huit ans, cet économiste unanimement respecté a remercié tout le monde en souhaitant « *être à la hauteur* » de la tâche qui lui a été confiée.

Finalement, il aura fallu une seule journée, celle de mercredi, pour dénouer le jeu des intrigues et faire émerger le nom d'un homme qui est immanquablement associé à l'assainissement des finances publiques et à l'entrée de l'Italie dans la monnaie unique. Alors que les grandes manœuvres politico-politiciennes battaient leur plein pour désigner un candidat de consensus au Quirinal, une unanimité pratiquement complète s'est finalement faite sur la personne de Carlo Azeglio

Ciampi à la suite d'une série de rencontres au sein des différentes composantes de la majorité, puis de l'opposition, et des « sommets » de l'une et de l'autre. Au bout du compte, il est revenu à Massimo D'Alema de forger un accord afin d'éviter des tractations sans fin et des jeux d'alliance au gré des différents tours de scrutin.

UN TOURNANT

A la suite d'une rencontre avec Silvio Berlusconi, chef de l'opposition, la convergence s'est faite sur le nom de Carlo Azeglio Ciampi. Il ne restait plus qu'à convaincre Franco Marini, leader du Parti populaire, la deuxième formation de la majorité, d'adhérer à cette candidature. Ce ne fut pas sans peine.

En fin de soirée, cet héritier de la démocratie chrétienne qui espérait bien conquérir encore une fois la plus haute fonction de l'Etat a dû se ranger à la majorité et donner son accord à la candidature unique de Carlo Azeglio Ciampi. Seuls, les communistes de Fausto Bertinotti et les sécessionnistes d'Umberto Bossi ne se sont pas ralliés à ce choix.

L'élection d'un technicien laïque à la présidence de la République représente un indéniable tournant dans la vie politique italienne. Elle représente un succès pour Massimo D'Alema, artisan d'un accord jugé impossible, qui a salué dans le « oui » de Silvio Berlusconi, « *un signal positif, un sens commun de responsabilité* ». L'accession de Carlo Azeglio Ciampi au Quirinal signifie enfin la victoire de la compétence et l'assurance de la raison sur les combinaisons fragiles.

Tenace et tranquille, ce diplômé de philologie a fait toute sa carrière à la Banque d'Italie, gravissant les échelons avant de devenir gouverneur pendant quatorze ans. Président du Conseil pendant un an, d'avril 1993 à avril 1994, il fut après la victoire du centre-gauche aux élections du 21 avril 1996, le fidèle bras droit de Romano Prodi lors de la difficile entreprise de remise dans le droit chemin de l'économie et de la monnaie italiennes. Giuliano Amato, ministre des réformes institutionnelles, passe pour être le mieux placé pour assurer sa succession.

Michel Bôle-Richard

Un dossier spécial « Palestine » du mensuel « GEO »

EN UNE CENTAINE de pages, avec des textes aussi clairs que concis, une excellente cartographie, des photos magnifiques et une multitude de « clefs » de lecture, le magazine *GEO* publie dans sa dernière

édition (n° 243, mai), un dossier spécial : « Palestine, voyage au cœur d'un peuple ». Dossier d'autant plus actuel

qu'en vertu des accords israélo-palestiniens dits d'Oslo, les négociations sur le statut définitif des territoires palestiniens auraient dû avoir pris fin le 4 mai, et que l'avenir de ces territoires est l'un des enjeux des élections anticipées prévues en Israël le 17 mai.

Le dossier publié par *GEO* éclaire la réalité d'un peuple qui a droit à un Etat. Partant, comme l'écrit le rédacteur en chef, Jean-Luc Marty, de l'observation de nouveaux « tracés » sur la carte d'Israël, de « *l'apparition* [au cours des dernières années] *d'une géographie morcelée* », correspondant aux territoires autonomes palestiniens de Gaza et de Cisjordanie, *GEO* a cherché à comprendre « *quand la géographie a commencé à bouger* ». Pour constater qu'*« en remontant le temps, et l'évolution du statut de la terre liée à ces grands bouleverse-*

ments historiques, c'est à la mise en place d'une dépossession que nous assistons ».

GEO a « *voyagé au cœur* » des structures d'un peuple à travers les années et, pour ce faire, a sollicité la contribution d'historiens et de spécialistes de la région (Nadine Picaudou, Elias Sanbar, Salim Tamari, Bassma Kodmani-Darwiche, Camille Mansour et Aude Signolles). Mais les photographies puisées dans des albums de familles palestiniennes, ou celles toutes récentes prises en Cisjordanie et à Gaza et dans les camps de réfugiés, sont autant sinon plus éloquentes que la relation des faits.Un texte inédit du grand poète palestinien Mahmoud Darwich, dont le voyage « *se prolonge sur de nombreuses routes, si souvent portées sur les épaules* » illustre, s'il le fallait encore cette « *identité interdite, rebelle à toute réduction aux seuls exil et retour* ».

Les Palestiniens, ce sont bien sûr les habitants de territoires autonomes en Cisjordanie et à Gaza, poussières de terre non reliées entre elles et « *caricature de Palestine* », comme l'écrit Alain Frilet. Mais ce sont aussi ces « *Israéliens arabes, Arabes israéliens ou Palestiniens d'Israël ?* », dont Slimane Zeghidour raconte « *l'étrange destin* » à travers l'histoire d'un village, Aïn Haoud.

Mouna Naïm

Internet diffuse les noms

de 115 agents secrets britanniques

LONDRES. Des détails ultrasecrets sur un grand nombre d'agents – pas moins de 115 noms – des services spéciaux britanniques, le M 16, ont été diffusés, mercredi 12 mai, sur un site Internet américain, au grand dam des autorités britanniques, qui ont tenté en vain d'en empêcher la publication. Un responsable, le vice-amiral David Pulvertaft, a indiqué que la publication de ces détails « *pouvait mettre des vies en danger* ». Ces agents travaillent à Londres et à l'étranger. L'officier a ajouté que les services de la défense, dont dépend le M 16 (l'équivalent de la Direction générale de la sécurité extérieure française), « *étudient comment minimiser les dommages de cette divulgation* ».

Auparavant, Le gouvernement britannique avait obtenu la fermeture d'un site Web mis au point par un ancien agent du M 16, Richard Tomlinson, qui avait menacé de publier des informations confidentielles. Agé de trente-cinq ans, M. Tomlinson, chassé du M 16 en 1996 après avoir œuvré à Moscou et aux Balkans, avait été interpellé à Paris en août 1998. Il s'est réfugié en Nouvelle-Zélande, puis en Suisse. – *(AFP)*

La République tchèque achèvera la centrale nucléaire de Temelin

PRAGUE. Le gouvernement tchèque a décidé, mercredi 12 mai, d'achever la centrale nucléaire de Temelin (à 100 kilomètres au sud de Prague) malgré l'opposition du Parlement européen, qui doute de sa sécurité, et de l'Autriche voisine, adversaire de l'atome. Le président Vaclav Havel s'était prononcé auparavant pour l'arrêt de la construction et la transformation du site en zone industrielle, projet que Vienne était prêt à soutenir financièrement.

La centrale, deux blocs de 1000 Watts de conception soviétique modernisés par l'américain Westinghouse, est en construction depuis douze ans. Le cabinet tchèque, qui s'est décidé par 11 voix contre 8 au terme de cinq heures de débats, s'est engagé à lancer le premier réacteur en septembre 2001. Le coût total de la construction ne devrait pas dépasser environ 20 milliards de francs (3,04 milliards d'euros). – *(Corresp.)*

DÉPÊCHES

■ **SWAZILAND : au moins 70 % des enseignants sont porteurs du virus du sida**, selon l'inspecteur des écoles du pays, Bethwell Ndlovu, cité par l'agence de presse sud-africaine Sapa. Le premier ministre, Sibusiso Dlamini, a indiqué que d'autres professions étaient également touchées par l'épidémie, mais que l'absentéisme des enseignants dû à la maladie se faisait sentir de manière plus évidente. Selon un rapport de l'unité de recherche internationale de l'hebdomadaire britannique *The Economist*, le Swaziland a le troisième taux mondial de séropositivité. – *(AFP)*

■ **TERRITOIRES PALESTINIENS : les dirigeants s'apprêtent à annoncer des élections présidentielle et législatives**, après les élections israéliennes prévues le 17 mai, a déclaré, mercredi 12 mai à Washington, Hanane Achraoui, membre du Conseil législatif palestinien. D'après elle, « *le président* (de l'Autorité palestinienne) *Yasser Arafat sera le principal candidat* » à la présidentielle. – *(AFP)*

■ **TURQUIE : les autorités ont fourni un radio et des journaux à Abdullah "Ocalan**, le chef rebelle kurde incarcéré dans l'île-prison d'Imrali, remplissant ainsi une condition posée par ses avocats à la poursuite de leur défense, a indiqué mardi 11 mai l'agence pro-kurde DEM, basée en Allemagne. Les défenseurs demandent aussi à pouvoir s'entretenir en privé avec leur client, l'arrêt des fouilles, une meilleure protection contre les attaques dont ils sont l'objet et la fin des fuites du parquet à la presse. – *(AFP)*

■ **IRAN / TURQUIE : Téhéran a protesté auprès d'Ankara**, mercredi 12 mai, pour le refus des gardes-frontières turcs de coopérer avec leurs collègues iraniens dans l'enquête sur les circonstances de la mort, le 7 mai, de sept Iraniens habitants de la zone frontalière. Cet incident est survenu alors qu'une vive contestation populaire et parlementaire a été soulevée en Iran par les ennuis causés en Turquie à une jeune islamiste, élue député, et à laquelle les autorités d'Ankara veulent interdire le port du voile. – *(AFP)*

■ **IRAK : douze Irakiens, dont deux enfants, ont été tués** et plusieurs autres ont été blessés lors de bombardements américains contre la province de Ninive, au nord de l'Irak, a affirmé mercredi 12 mai un porte-parole militaire à Bagdad. L'armée américaine stationnée à la base d'Incirlik (sud de la Turquie) avait annoncé peu auparavant que des chasseurs américains avaient bombardé mercredi des sites de défense antiaérienne dans la zone d'exclusion aérienne du nord de l'Irak, agissant en « *auto-défense* ». – *(AFP)*

■ **SOUDAN : un comité soudanais des droits de l'homme a demandé**, mercredi 12 mai, aux autorités soudanaises, l'autorisation pour des avocats et des médecins de rencontrer un journaliste détenu depuis le 14 avril dans un endroit tenu secret. Le comité, dirigé par l'avocat et président de l'Alliance nationale pour la restauration de la démocratie, Ghazi Souleiman, a déploré « *le comportement des autorités qui restent toujours silencieuses sur le lieu de détention de Mohamed Abdel Sid* », correspondant à Khartoum du quotidien saoudien *El Chark el Aousat*, basé à Londres. – *(AFP)*

■ **GRANDE-BRETAGNE : les membres des nouveaux Parlements semi-autonomes d'Ecosse et de Galles** ont prêté un serment historique, mercredi 12 mai, à Edimbourg et Cardiff. En Ecosse, le Parti travailliste a annoncé la conclusion d'un accord avec le petit Parti libéral-démocrate (centriste) pour former un gouvernement de coalition issu du premier Parlement écossais élu depuis trois cents ans. Alex Salmond, dirigeant du Scottish National Party (SNP), a fait précéder sa prestation de serment d'une « *mise au point* ». « *La loyauté du SNP est avant tout envers le peuple d'Ecosse* », a-t-il souligné.

■ **Chris Patten a accepté de devenir commissaire européen**. Selon *The Times* de Londres, le premier ministre britannique, Tony Blair, a fait cette proposition à l'ancien gouverneur britannique de Hongkong, qui l'a accepté. M. Patten devrait remplacer Sir Leon Brittan et être, avec Neil Kinnock, l'un des deux commissaires européens britanniques. M. Patten, qui était aussi le candidat préféré de Romano Prodi, le nouveau président de la Commission européenne, est un euphile convaincu.

L'UE accorde une aide aux Etats d'Amérique centrale victimes de Mitch

SAN JOSÉ. L'Union européenne va octroyer une aide supplémentaire de 270 millions de dollars (255 millions d'euros) aux pays centro-américains ravagés, il y a six mois, par le cyclone Mitch, a annoncé, mercredi 12 mai à San José, capitale du Costa Rica, l'ambassadeur de l'UE pour l'Amérique centrale, l'Allemand Dieter Konig. Cette aide sera officiellement annoncée durant la réunion du groupe consultatif (pays donateurs et organismes financiers) qui se tiendra du 25 au 28 mai à Stockholm. Elle s'ajoutera aux 215 millions de dollars déjà octroyés par l'UE. Les deux pays les plus touchés, le Nicaragua et le Honduras, recevront chacun 30 % de la somme, le reste ira au Guatemala et au Salvador. Le Costa Rica est exclu de cette aide, car il a peu souffert du passage du cyclone, a souligné l'ambassadeur. – *(AFP)*

RELIGION Les élections en Israël, dont le premier tour a lieu lundi 17 mai, ne suscitent guère de mobilisation dans la communauté juive de France. Si les enjeux politiques de-

meurent, le contexte semble dédramatisé par rapport à la campagne de 1996. ● LA COMMUNAUTÉ a une relation « normalisée », plus raisonnée, avec Israël, envers lequel le soutien

SOCIÉTÉ

LE MONDE / VENDREDI 14 MAI 1999

Les élections israéliennes ne passionnent plus la communauté juive de France

Les enjeux politiques demeurent, mais le contexte est nettement dédramatisé par rapport à la campagne de 1996. La relation avec Israël s'est « normalisée » selon des observateurs : elle ne se réduit plus à un soutien inconditionnel, comme par le passé.

A LA VEILLE des élections israéliennes, décisives pour le processus de paix dans la région, le rapport de la communauté juive de France à Israël semble dépassionné. Si le récent voyage d'une délégation du CRIF (Conseil représentatif des institutions juives de France) au Proche-Orient a contrarié les instances communautaires (*Le Monde* du 16 avril), la majorité des juifs de France a manifesté à son égard au mieux un certain intérêt, sinon de l'indifférence.

« La relation avec Israël est différente, estime un responsable de la communauté. Elle n'est plus émotionnelle, elle est réfléchie. » Le temps est loin où, dans la fièvre de la guerre de six jours, en 1967, ou de celle du Kippour, en 1973, la communauté juive faisait bloc derrière Israël. « Les premières fissures sont apparues en 1982, avec la campagne du Liban, se souvient le rabbin libéral Daniel Farhi. Elles n'ont fait que s'élargir avec l'arrivée de la droite au pouvoir, l'installation de colonies dans les territoires et la politique de Nétanyahou. »

Moïse Cohen, président du

Consistoire de Paris, évêque lui aussi une relation « normalisée » avec Israël, qui n'est plus « exacerbée » : « Il est significatif que le thème de la "double allégeance", à la France et à Israël, n'a plus cours dans certains milieux politiques. »

La collecte des fonds organisée chaque année auprès de la communauté par l'Appel juif unifié est un bon indicateur de cette tendance. Traditionnellement, une moitié de cette somme va à Israël, et sert principalement à l'accueil et l'insertion des nouveaux migrants. L'autre moitié revient au Fonds social juif unifié, qui finance en France de nombreuses associations œuvrant dans le domaine social. La collecte stagne depuis quelques années autour de 75 millions de francs par an – elle avait atteint 180 millions en 1991-1992, lorsqu'Israël était sous la menace des Scud irakiens et accueillait des immigrés venus en masse d'ex-URSS. Désormais, l'Etat hébreu n'est plus perçu comme menacé. Au contraire, la communauté estime avoir davantage besoin de ces fonds qu'Israël, dont le PIB par habitant (plus de

17 000 dollars en 1996) avoisine celui du Royaume-Uni. Elle tente donc de renégocier à la hausse avec l'Agence juive sa quote-part dans la collecte de l'Appel unifié.

Depuis une vingtaine d'années, les besoins de la communauté ont augmenté, sous la poussée d'un

« La relation avec Israël n'est plus émotionnelle, elle est réfléchie »

dynamisme identitaire qui profite à toutes les tendances du judaïsme français, des synagogues libérales jusqu'aux orthodoxes Loubavitch. « Au début des années 60, il n'y avait que trois restaurants cachers à Paris et dans sa région. Il y en a 150 aujourd'hui », rappelle M. Cohen. Les points de vente d'alimentation cachere sont au nombre de 500 en Ile-

niens et les autres pays arabes est vraiment engagé et ils pensent que cela va avancer un peu plus vite si un gouvernement de gauche sort des urnes. » Pour M. Guland, la controverse née du voyage du CRIF au Proche Orient (*lire ci-contre*) est beaucoup plus le reflet de querelles de personnes que la cristallisation d'opinions politiques opposées. « Tout le monde fait cela, les institutions juives internationales, les juifs américains vont même à Damas pour rencontrer Hafez El Assad », s'exclame-t-il. « L'ambassadeur d'Israël en France, Eliahou ben Elissar, avait même donné son feu vert, malgré ses réticences. » Au sein du Likoud, M. Ben Elissar n'a jamais été compté, c'est le moins que l'on puisse dire, parmi les modérés.

Gilles Paris

TROIS QUESTIONS À...

HENRI HAJDENBERG

1 En tant que président du CRIF, vous avez dirigé une délégation qui s'est rendue en mars en Israël et dans des capitales arabes. Vous avez notamment rencontré Yasser Arafat. Quel bilan tirez-vous de ce voyage, qui était une première ?

Il faut multiplier les contacts avec le monde arabe : ses dirigeants, ses leaders d'opinion, et au-delà. Le monde juif est mal connu de la société arabe, et l'inverse est vrai aussi. Sans se substituer aux dirigeants de l'Etat d'Israël, il est important de faire connaître la sensibilité des Israéliens et des juifs de la diaspora, mais aussi d'écouter les analyses des dirigeants arabes. Notre voyage a été une modeste contribution au dialogue et au rappro-

chement entre les mondes juif et arabe.

2 Que pensez-vous des critiques qui ont accueilli votre initiative, notamment celles du Consistoire central de France, qui a décidé de quitter provisoirement le CRIF à la suite de votre voyage ? Le président israélien Ezer Weizman vous aurait également « sermonnés »...

Les dirigeants du Consistoire central estiment ne pas avoir été tous consultés. Leur président, Jean Kahn, mon prédécesseur à la tête du CRIF, est connu pour sa modération et son adhésion au processus de paix. Nous souhaitons que cette question de forme n'ait pas plus de répercussions. Notre démarche a entraîné une large adhésion de la communauté juive. Quant aux réactions du président Ezer Weizman, cela fait partie du style du

phones portables et le disque dur de M^e Turcon, ce n'est pas « l'intérêt d'un avocat et de son client mais les intérêts de l'ensemble des avocats et de leurs clients » qui sont en jeu. Sans secret professionnel, « le cabinet de l'avocat devient un piège », et la confiance s'effondre, et avec elle tout espoir d'une justice indépendante.

De quoi constituer, selon M^e Leclerc, un « intérêt à agir » évident pour l'ordre des avocats. Certes, la procédure est « inhabituelle », admet-il. Généralement, il appartient au justiciable lésé d'emprunter cette voie procédurale. Mais comment la profession fera-t-elle alors valoir ses droits ? « L'ordre des avocats devra-t-il s'adresser directement

de-France, sans compter les rayons spécialisés dans les grandes surfaces. Les écoles juives scolarisent près de 30 000 élèves, dont 20 % hors contrat. « Il est possible désormais de vivre à Paris son identité juive de A jusque Z », constate un journaliste de l'hebdomadaire *Tribune juive*.

Cette poussée communautaire et identitaire s'accompagne-t-elle d'une « droitisation » de l'opinion ? Elle est liée pour une large part à un retour à la pratique religieuse dans la communauté séfarade, émigrée d'Afrique du Nord à partir des années 50, et qui, comme le souligne M. Cohen, « en traversant la mer, a eu peur de perdre son âme ». Aujourd'hui, les fidèles qui fréquentent les synagogues sont majoritairement d'origine séfarade. Certains milieux orthodoxes et ultra-orthodoxes peuvent être tentés par ce que l'ancien premier ministre, Yitzhak Rabin, appelait une « lecture cadastrale » de la Bible appliquée à Israël et aux territoires.

Il convient cependant de relativiser le poids des tendances identi-

A Sarcelles, la communauté a éteint « les feux extrémistes »

LA VILLE de Sarcelles, dans le Val-d'Oise, abrite sans doute la plus grande communauté juive de France avec 28 000 membres, soit près d'un tiers de sa population.

REPORTAGE

« Toutes les tendances de la vie politique israélienne sont représentées »

Une grande majorité de séfarades est venue par vagues successives d'Egypte, d'Algérie, du Maroc et de Tunisie à partir des années 50. Quelques familles juives résidaient déjà à Sarcelles à cette époque. Mais c'est l'ouverture d'un magasin d'alimentation cachere, en 1962, par Zaki Cohen Sabban, qui a constitué l'acte fondateur de la

communauté. Les familles juives, débarquant en France en situation précaire dans une société qui leur était étrangère, se sont rassemblées autour de ce premier pôle. La synagogue a ouvert en 1965, puis des écoles et des centres culturels.

Les barres d'immeubles témoignent encore de ces temps héroïques, même si la population s'est renouvelée. Les familles ayant connu une ascension sociale ont émigré vers les zones pavillonnaires de Sarcelles-Saint-Brice, Enghien ou Montmorency. Sarcelles est aujourd'hui une cité-dortoir où des populations d'origines diverses semblent vivre en bonne entente. Mais la ville conserve son pouvoir d'attraction pour la communauté juive. Ses artères commerçantes proposent dans leurs restaurants, magasins

personnage, connu pour son franc-parler. Mais il a bien compris le sens de notre mission, tout comme les dirigeants israéliens de tous bords. Nous envisageons d'autres initiatives, après les élections israéliennes : une mission en Israël pour rencontrer le nouveau gouvernement dès sa formation, ainsi que son opposition, puis de nouvelles visites dans des pays arabes.

3 Qu'attendez-vous des élections israéliennes ?

Une relance du processus de paix que l'immense majorité des Israéliens approuvent, selon tous les sondages. Nous attendons aussi de ces élections un gouvernement solide, qui permettra à Israël de faire face à une négociation difficile sur la phase finale des accords d'Oslo.

Propos recueillis par Xavier Ternisien

Yasser Arafat, qui avait suscité une polémique avec le Consistoire central de France. ● A SARCELLES, les sympathies pro-Likoud semblent plus élevées qu'ailleurs.

raël ». L'attachement des juifs de France à Israël, qui s'est manifesté surtout à partir de 1967, est aujourd'hui à la fois sentimental et raisonné. Sentimental parce qu'Israël conserve une forte attraction, pour des raisons mystiques et religieuses, plus que politiques. En 1997, 2 357 juifs de France ont fait leur *alah* (littéralement leur « montée »), c'est-à-dire ont émigré et obtenu la citoyenneté israélienne. Ce chiffre reste le plus élevé dans la diaspora occidentale. Mais cet attachement est aussi raisonné : beaucoup de membres de la communauté connaissent bien la réalité israélienne, pour passer leurs vacances dans le pays ou y avoir de la famille.

Pour Jo Tolédano, directeur de l'Institut de formation André Néher, les juifs français sont en train de vivre une déculpabilisation dans leur relation à Israël : « Il fut une époque où tout juif éprouvait le besoin de se justifier de ne pas vivre en Israël. Aujourd'hui, cette interrogation n'est plus de mise. »

Xavier Ternisien

d'alimentation et grandes surfaces tous les types de cachereout existant. La communauté gère 16 lieux d'animation culturelle, et la synagogue attire environ 20 % de pratiquants.

Depuis 1988, la ville de Sarcelles est jumelée avec la station balnéaire de Nétanya en Israël. Beaucoup de Sarcellois y ont de la famille et y passent leurs vacances. Ici, on présente volontiers Nétanya comme une « ville française » où l'on parle le français davantage que l'hébreu.

Les élections en Israël sont un sujet de conversation parmi d'autres. « Toutes les tendances de la vie politique israélienne sont représentées, constate Marc Djéballi, vice-président de la communauté consistoriale. Il y a les pro-Bibi, les anti-Bibi, les pro-Shass [parti ultra-orthodoxe séfarade], les anti-Shass, et même quelques anti-sionistes... » Cependant, les sympathies pour le Likoud semblent plus élevées qu'ailleurs. « L'argument de la sécurité d'Israël est celui qui revient le plus souvent. Les problèmes de la société israélienne n'entrent presque pas en ligne de compte. Toute une génération de personnes âgées manifeste une défiance à l'égard de la politique arabe. Mais l'image de Bibi Nétanyahou s'est beaucoup dégradée. »

Malgré l'enjeu pour Israël, la période électorale est suivie dans le calme. Cela tient à une certaine perplexité de la communauté juive, mais aussi aux efforts de ses responsables visant à « éteindre les feux extrémistes ». Des représentants de partis israéliens qui souhaitent tenir conférence à Sarcelles ont ainsi été poliment éconduits.

X. T.

Le barreau de Paris attaque l'Etat dans l'affaire de la perquisition chez l'avocat Eric Turcon

LA POLÉMIQUE provoquée par la perquisition, le 26 janvier, des juges Eva Joly et Laurence Vichniesky au cabinet parisien de l'avocat Eric Turcon, dans le cadre de l'affaire Elf, a connu, mercredi 12 mai, son premier épisode judiciaire. Devant la 1^{re} chambre civile du tribunal de Paris, l'ordre des avocats de Paris assignait l'Etat pour « dommage causé par le fonctionnement défectueux de la justice » et réclamait à l'agent judiciaire du Trésor 1 euro de réparation. Entouré des représentants de la profession au grand complet, M^e Henri Leclerc a tenté de démontrer que les deux magistrates avaient commis une « faute lourde » ayant « gravement porté atteinte au secret

professionnel ». Me Leclerc s'est attaché à restituer le cadre « de ces deux perquisitions ». Le 26 janvier, en effet, deux juges, Françoise Néher et Armand Ribérolles, perquisitionnent en même temps que M^{mes} Joly et Vichniesky chez M^e Turcon, dans le cadre du dossier de la Mutuelle nationale des étudiants de France (MNEF). « Dans cette seconde affaire, la justice a estimé, à tort ou à raison, qu'il existait des charges contre M^e Turcon », explique Henri Leclerc. L'ordre des avocats n'a rien trouvé à redire. Mais les deux magistrates qui instruisent l'affaire Elf sont, elles, déjà intervenues, un an auparavant, chez M^e Turcon. Ce 26 janvier, c'est donc « dans le seul objectif de trouver

l'adresse d'Alfred Sirven », l'homme-clé du dossier Elf, conseillé par M^e Turcon, que les juges Joly et Vichniesky agissent, assure M^e Leclerc.

« À L'AVEUGLE »

Pour l'avocat, cette perquisition « à l'aveugle » viole non seulement les usages mais les principes. En 1672, déjà, le Parlement de Toulouse avait annulé des saisies faites au cabinet d'un avocat. En 1893, la Cour de cassation avait qualifié la perquisition au cabinet d'un avocat de « mesure attentatoire et blessante ».

Les temps ont changé, mais les principes demeurent. En fouillant les agendas, les mémoires des télé-

à l'« usager du service public », et non au « collaborateur du service public » qu'est l'avocat, encore moins à une association censée représenter la profession. Autant dire que l'action de l'ordre lui semble irrecevable. Quant au débat sur la régularité de la perquisition, c'est devant la chambre d'accusation de la cour d'appel qu'il devra avoir lieu, conclut-il.

Un point de vue repris par le procureur Pierre Dillange, pour qui, « sur le fond, ce débat n'a pas lieu d'être ». Quant aux grands principes, il devront être débattus « devant d'autres tribunes ». Jugement le 26 mai.

Nathaniel Herzberg

Contre le « crétinisme international »

par **Alain Joxe**

RÉGIS DEBRAY déraillé et c'est pitié. Naguère défenseur de causes justes, il a choisi le camp de ceux qui critiquent les frappes de l'OTAN, non pour leur inefficacité, mais pour mieux souligner les souffrances des civils serbes. Il se sent alors obligé de défendre les agresseurs devenus agressés en niant les crimes commis contre les Kosovars. Les forces serbes continuent au Kosovo leur opération de nettoyage ethnique. *« J'ai lieu de craindre, Monsieur le président, que ces mots soient une duperie »*, a-t-il le culot d'écrire à Chirac.

Interrogés sur son point de vue scandaleux publié par *Le Monde* du 13 mai, les réfugiés ricanent, les membres des ONG s'indignent. Tout le monde se demande ce qui lui a pris. Milosevic est un pervers, nous rappelaît utilement (*Le Monde* du 2 avril) Véronique Nahoum Grappe. *« Il lui faudra beaucoup d'art pour travestir ce qu'il fait au Kosovo. Ce sera moins facile que lors du siège de Sarajevo. »* Eh bien, il a quand même su entraîner de bons esprits dans sa campagne révisionniste ! Notre malheureux auteur a voulu se faire voir et cru se faire bien voir en répétant des phrases concoctées dans les officines serbes de propagande et que nous connaissons par cœur.

S'il ne s'en est pas rendu compte, c'est parce qu'il ne suit pas l'histoire récente du régime serbe. La question ne le passionne pas, elle ne l'indigne pas. Il s'est réveillé au moment des frappes OTAN, alors que son indignation aurait dû commencer bien avant. L'indignation est une clé de l'intelligence, elle ouvre les yeux, elle ne les ferme pas. Dieu merci, il faut encore s'indigner des crimes, et beaucoup de gens en sont capables, mais peut-être pas Régis Debray. Le voilà livré à des hypothèses frustes ou cherchant à tout tirer de *« faits bruts »* dans un pays dont il ignore l'histoire et la géographie : il patauge, profère des lieux communs.

Il prétend avoir fait des recoupements. Il n'a pas pu : c'est un travail long, collectif et fastidieux. Il ne sait pas que des centaines de médecins, d'infirmières, des ONG, des soldats, des journalistes de ter-

Adieu, Régis Debray

Suite de la première page

Je passe encore sur le portrait de Milosevic en despote éclairé, *« élu à trois reprises »*, dont on nous assure, sans rire, qu'il *« respecte la Constitution »*, qu'il n'a ni *« prisonniers politiques »* ni *« parti unique »* et qu'*« on peut le critiquer sans se cacher, aux terrasses des cafés »* !

Ce qui est grave, et ne passe pas, c'est l'hallucinante naïveté de ce maître médiologue, expert en soupçon et en pensée critique, que l'on voit gober sous nos yeux les plus énormes bobards de la propagande serbe – avec, toutes proportions gardées, l'appétit de ceux de nos aînés qui faisaient, dans les années 30, le voyage de Berlin ou Moscou.

Passion de s'aveugler, de décevoir ? Suicide en direct d'un intellectuel

Car enfin, que fait Régis Debray dans cet étrange « reportage » – que prétend-il enseigner, puisque c'est de cela qu'il s'agit, à cet autre *« homme de terrain »* qu'est, à ses yeux, le président Chirac ? Il lui dit, en substance : vous avez, d'un côté, les témoignages de centaines et de centaines de médecins, humanitaires, diplomates, juristes, témoins divers, journalistes ; vous avez la presse du monde entier qui accumule, depuis dix ans, les preuves d'une répression préméditée, d'une déportation de masse planifiée de la population kosovare par l'armée et les paramilitaires de Belgrade. Eh bien ! tout

rain fiables (non pas *« un seul »*, comme il dit), des enquêteurs de la Ligue des droits de l'homme ont recueilli et recoupé faits et témoignages pour nourrir les dossiers du Tribunal pénal international, afin de chercher la vérité sur les massacres et les procédés de l'expulsion violente et organisée. Il ignore qu'il manque en moyenne 15 % d'hommes dans la masse des familles de réfugiés. On ne sait pas où ils sont. Il a fait rire les gens des camps, qui ont tout perdu, avec ses descriptions idylliques des villes ternues par les Serbes, pillées et vidées de la moitié au moins de leur population.

C'est fini. Il a perdu la partie et se retrouve dans la situation grotesque d'un mauvais reporter qui s'est fait manipuler par le système du mensonge serbe avec, en plus, une tentative avortée pour nous faire croire qu'il est naïf et honnête et cherche péniblement la vérité en allant sur place. C'est, me semble-t-il, de la pure tartuferie. Régis Debray n'est pas si ignorant, ni si naïf.

Il faisait naguère partie de l'histoire des engagements de la gauche, même s'il a subi progressivement une séduction trouble pour le nationalisme. Mais déjà, à l'époque du martyre de la Bosnie, servant Mitterrand, il critiquait les intellectuels français qui avaient pris parti contre le régime serbe, principal responsable des viols, massacres et destructions de la purification ethnique.

Depuis, la volonté du gouvernement français est plus claire et repousse toute compromission avec les purificateurs ethniques. Mais Régis Debray a choisi son camp : le camp de Milosevic, décrété *« démocrate »* depuis qu'il n'est plus communiste. La preuve : il a été élu deux fois... En voilà une manière de traiter le problème de la dictature ! Un étudiant de première année de Sciences-Po serait plus prudent.

Oui, il y a une opposition à Milosevic, mais ce sont tous des nationalistes frénétiques. C'est Détat contre la Cagoule avec, en prime, Maurras et Barrès et naturellement un ou deux militaires patriotes. Il y a, au gouvernement, Seselj et son Parti *« radical »*, mais ce fut longtemps son principal adversaire. Seselj, un véritable criminel fasciste,

ce beau monde vous bourre le mou ; ces montagnes de documents, ces enquêtes, ces témoignages patiemment recueillis et recoupés sont à jeter au panier ; j'ai, moi, petit Régis, parlé à deux observateurs qui ne sont *« pas des bleus »* ; j'ai vu une poignée de soldats serbes *« monter la garde devant une boulangerie albanaise »* ; j'ai rencontré des *« officiers serbes »* qui, un jour qu'on me prenait *« sévèrement à partie »*, m'ont heureusement *« sauvé la mise »* ; et voici ma conclusion : pas *« trace »*, au Kosovo, de *« crime contre l'humanité »*. Si 900 000 Albanais sont partis, c'est *« sur injonction de l'UCK »*, ou *« par peur des bombardements »*, ou parce qu'ils rêvaient *« d'émigrer en Suisse, en Allemagne ou ailleurs »*. La terreur comme mythe... La purification ethnique comme volonté et représentation des Kosovars eux-mêmes... Le grotesque le dispute à l'ignoble.

Comme tous ceux que passionnent la littérature et son histoire, je me suis souvent interrogé sur l'énigme des écrivains qui, à un moment ou à un autre de leur vie, sont tentés de choisir le pire. Je me suis demandé, par exemple, ce qui avait bien pu se passer dans la tête d'un Drieu la Rochelle au moment de franchir cette frontière : comment un anglomane peut décider de passer chez les anglophobes, l'ami de Berl et de Malraux estimer que leur compagnie ne vaut pas celle de Doriot – comment, au terme de quelle série de ruptures ou, au contraire, d'imperceptibles glissements, un écrivain peut prendre, en un mot, le parti de ses ennemis et, donc, de la barbarie.

Debray n'est pas Drieu. Ni Belgrade, Berlin. Mais enfin... D'une certaine façon, nous y sommes. Ce que nous devinions dans les livres, il nous est apparemment donné de le vivre dans la vie. Haine des *« démocrates »* et de l'Europe ? Haine de soi ? Passion de s'aveugler, de décevoir ? Suicide, en direct, d'un intellectuel. Dommage. Adieu, Régis.

Bernard-Henri Lévy

ami de Le Pen et chef de groupes de type SS. Dans l'opposition aussi, on trouvait Vuk Draskovic, un nationaliste hystérique et littéraire, capable de dire une chose et son contraire, mais de toute façon chantre du Kosovo, éternelle Jérusalem des Serbes, un de ces cinglés qui mettent en forme de folie l'imaginaire des peuples en souffrance. Etc. C'est une dictature fasciste à plusieurs partis qui votent ou pas la confiance. Il fallait inventer cela : c'est fait. Les démocrates sont enfouis sous les cendres, ils attendent peut-être, comme des braises oubliées, qu'on arrête de considérer Milosevic comme un homme politique honorable.

Faute d'avoir choisi la démocratie contre le fascisme, Debray rallie le clan des intellectuels narcissiques dont il avait pourtant fait la critique féroce en tant que *« médiologue »*. Pour faire parler de lui, il gonfle le groupe des *« crétins internationaux »* très bien défini par Salman Rushdie (*Le Monde* du

Régis Debray se retrouve dans la situation grotesque d'un mauvais reporter manipulé par le système du mensonge serbe

Il mai) en utilisant consciemment quelques procédés qu'on peut expliquer aux citoyens afin de réduire l'effet néfaste et troublant de son intervention.

Le procédé de la lettre au président de la République le place dans le rôle du sujet dévoué qui se permet de dire au roi qu'on lui cache la vérité : la violence serbe au Kosovo ne serait qu'un mensonge médiatique ; on accuse injustement le gouvernement de Milosevic de nettoyage ethnique. Il ne s'agit que d'une petite opération de lutte antiterroriste de type algérien ou israélien. *« Vider l'eau du poisson »* de l'UCK, pour reprendre une expression de la guerre d'Algérie lors de l'institution des villages de regroupement.

L'UCK est présenté comme un mouvement terroriste dans une guerre civile féroce dont il n'explique même pas l'origine dans les dix années d'oppression antérieure et qui, de toute façon, opposait

Pas de compromis avec le dopage

par **Daniel Baal**

UNE nouvelle affaire de dopage, ou plutôt de criminalité, vient d'éclater. C'est très nocif pour l'image du cyclisme, et plus largement du sport de haut niveau.

Au cours des dernières semaines, j'avais à maintes reprises été amené à constater et à indiquer que le cyclisme international allait *« droit dans le mur »*. Beaucoup d'acteurs – pas seulement des coureurs – n'avaient pas su tirer les leçons des événements de juillet 1998. Ces événements, déjà, s'étaient produits parce que le milieu était resté sourd aux appels à la raison émanant des instances dirigeantes du cyclisme.

A court terme, certains ont intérêt à maintenir les pratiques du dopage. Sportifs et encadrement y trouvent des moyens pour obtenir gloire et argent. Ce raisonnement ne peut être fait qu'à court terme, mais entre *« un tiens et deux tu l'auras »*, le choix est parfois vite fait. Ce comportement de triche caractérisé, dans un contexte mafieux, peut, à terme, tuer le sport.

La culture du dopage est certainement une réalité dans un certain milieu du cyclisme. Ce milieu est séparé par un mur infranchissable des instances dirigeantes du cyclisme qui ont, elles, mis en place de longue date une véritable culture de l'antidopage.

On a parfois voulu considérer que les sportifs n'étaient que les victimes du dopage. Je crois que cela est simplificateur. Certains sportifs ont certainement bâti leurs succès et, par conséquent, leur richesse, sur des bases faussées. Ils peuvent aussi avoir un rôle majeur dans l'incitation au dopage. Minoritaires, on pourrait les appeler *« les moutons noirs »*. Mais ils risquent de devenir des références pour les autres.

une police armée jusqu'aux dents à une UCK pratiquement sans armes. Il n'a pas su reconnaître une guerre de libération contre un colonialisme fascisant au sein du *« Kosovo serbe »*.

Cette impudence révèle une complicité plus profonde. Le ralliement de Debray aux thèses révisionnistes va très loin et dans le détail. Il élimine des Albanais dans la statistique de la population du Kosovo (un peu plus d'un million au lieu de 1 800 000) – comme l'a fait la délégation serbe à Ramboillet – et récite que les non-Albanais sont 500 000, alors qu'ils sont 200 000. C'est pour pouvoir expliquer prochainement, lors du grand pardon, que les autres Albanais, ceux qui se présenteraient pour cause de droit au retour, sans papiers et sans plaques de voiture et sans trace de propriété au cadastre (car les papiers, les plaques et le cadastre ont été détruits), sont des faux Kosovars, des envahisseurs albanais.

Régis Debray se retrouve dans la situation grotesque d'un mauvais reporter manipulé par le système du mensonge serbe

Cela ne gêne pas Debray d'affirmer encore que les départs de masse sont dus surtout aux bombardements de l'OTAN, qui commencent fin mars 1999, alors qu'on sait pertinemment que le nettoyage ethnique de masse avait commencé au cours de l'année 1998, avec 300 000 personnes déplacées de force dès juin et 500 000 en septembre ; et que la reprise des expulsions programmées, en violation des accords d'octobre 1998, avait rapidement projeté des milliers de réfugiés nouveaux vers les frontières de la Macédoine, de l'Albanie et du Monténégro.

Grâce aux nombreux témoignages recueillis depuis le début de l'opération en 1998, on sait que les troupes de Milosevic pratiquent un nettoyage ethnique très organisé en répartissant clairement les rôles entre quatre types de bandes armées :

– Les soldats de l'armée régulière qui tirent au canon sur les villages

puis guident les colonnes de réfugiés sur les routes.

– Les policiers du Kosovo (Serbes qui sont chargés de la répression depuis dix ans, depuis le régime de privation des droits civiques et d'apartheid qui régit la *« province autonome »*). Ils font sortir les gens de chez eux sous menace de mort.

– Les bandes paramilitaires professionnelles des milices d'Arkan (qui sont des criminels endurcis), chargés des actions barbares les plus brutales, massacres de civils pour l'exemple, tortures, mutilations, qui se sont fait la main en Bosnie et servent de moteur à la déportation accélérée. Un petit massacre vaut mieux qu'un long discours.

– Les Serbes miliciens, civils ordinaires, qu'on dit parfois *« incontrôlés »*, qui se sont mobilisés souvent dans des exactions contre leurs anciens voisins (ce qui n'empêche pas que certains Serbes, au contraire, aient protégé leurs voisins albanais).

Cette enquête conclut en tout cas à une parfaite organisation, notamment du vidage de villes entières. Elle n'est suivie pas à pas que par ceux qui sont réellement convaincus qu'il n'est pas possible de laisser s'instaurer l'impunité pour les crimes contre l'humanité et les crimes de guerre en Europe. Régis Debray n'en est pas convaincu puisqu'il accepte de les nier. Il prétend être en droit de récuser le témoignage des victimes, implicitement perçus comme des Orientaux non fiables.

Debray pratique une manipulation des sentiments des lecteurs, tout d'abord par le choix des faits : en rapportant les destructions d'écoles (plutôt que des aérodromes militaires). Même si on peut critiquer l'inadéquation des frappes de l'OTAN, elles sont bien moins meurtrières que celles de la libération de la France. Ensuite, il manipule par le choix des mots : par exemple il nomme *« snipers »* les résistants de l'UCK qui font le coup de feu dans Pristina au début du massacre pour défendre la population albanaise agressée par les bandes paramilitaires parce qu'il sait que ce terme évoque les tchetsniks assassins d'enfants qui tiraient à vue sur les civils lors du siège de

Prévention et répression ont souvent été conjuguées dans les actions de lutte contre le dopage.

Elles sont une réalité à la Fédération française de cyclisme depuis de longues années. Plus récemment, elle a voulu réorienter son action plus spécifiquement dans le domaine de la protection de la santé. On notera, au passage, qu'ainsi une fédération sportive s'occupe largement de santé publique, domaine qui est expressément de la compétence de l'Etat.

La pierre angulaire de cette orientation a été la mise en place du suivi médical longitudinal contrôlé, préparé depuis 1997. Il est entré en vigueur pour 500 athlètes classés *« élite »* pendant l'intersaison 1998-1999. Ce suivi se veut une démarche différente, de médecine préventive et protectrice. Bon gré, mal gré, il a été accepté par les sportifs. Bien qu'ayant une vraie finalité médicale et sanitaire, il a davantage été perçu comme un passage obligé dans la lutte contre le dopage.

J'ai le sentiment profond que la santé n'est, de loin, pas la préoccupation essentielle d'une majorité de sportifs de haut niveau... Le suivi médical longitudinal, s'il est certainement très largement contribué à modifier les comportements, n'a certainement pas permis de sortir définitivement de la spirale infernale du dopage. Il a cependant un réel effet dissuasif, car les sportifs craignent, par rapport à leur activité et non par rapport à leur santé, qu'une déclaration d'inaptitude à leur rencontre puisse être prise par la commission d'expertise médicale de la Fédération.

La nouvelle affaire permettra-t-elle enfin à tous de prendre conscience des enjeux essentiels pour le sport de haut niveau, qui doit retrouver sa crédibilité en re-

fusant fermement le dopage ? On peut l'espérer. L'incarcération d'intermédiaires, les longues auditions des sportifs par la police sont de nature à avoir des conséquences psychologiques très fortes sur tout le milieu. En matière de délinquance, rien ne peut remplacer la peur de la police.

– Les policiers du Kosovo (Serbes qui sont chargés de la répression depuis dix ans, depuis le régime de privation des droits civiques et d'apartheid qui régit la « province autonome »). Ils font sortir les gens de chez eux sous menace de mort.

– Les bandes paramilitaires professionnelles des milices d'Arkan (qui sont des criminels endurcis), chargés des actions barbares les plus brutales, massacres de civils pour l'exemple, tortures, mutilations, qui se sont fait la main en Bosnie et servent de moteur à la déportation accélérée. Un petit massacre vaut mieux qu'un long discours.

– Les Serbes miliciens, civils ordinaires, qu'on dit parfois « incontrôlés », qui se sont mobilisés souvent dans des exactions contre leurs anciens voisins (ce qui n'empêche pas que certains Serbes, au contraire, aient protégé leurs voisins albanais).

Cette enquête conclut en tout cas à une parfaite organisation, notamment du vidage de villes entières. Elle n'est suivie pas à pas que par ceux qui sont réellement convaincus qu'il n'est pas possible de laisser s'instaurer l'impunité pour les crimes contre l'humanité et les crimes de guerre en Europe. Régis Debray n'en est pas convaincu puisqu'il accepte de les nier. Il prétend être en droit de récuser le témoignage des victimes, implicitement perçus comme des Orientaux non fiables.

Debray pratique une manipulation des sentiments des lecteurs, tout d'abord par le choix des faits : en rapportant les destructions d'écoles (plutôt que des aérodromes militaires). Même si on peut critiquer l'inadéquation des frappes de l'OTAN, elles sont bien moins meurtrières que celles de la libération de la France. Ensuite, il manipule par le choix des mots : par exemple il nomme « snipers » les résistants de l'UCK qui font le coup de feu dans Pristina au début du massacre pour défendre la population albanaise agressée par les bandes paramilitaires parce qu'il sait que ce terme évoque les tchetsniks assassins d'enfants qui tiraient à vue sur les civils lors du siège de

Dans la lutte contre le dopage, la vraie réponse serait de pouvoir enfin un jour déceler toutes les substances dans les contrôles antidopage. Une répression vraiment efficace serait meilleure que toutes les actions de prévention et que tous les beaux discours. Mais on peut avoir des doutes sur le sujet. On nous annonce la possibilité imminente de déceler l'EPO, mais voilà que de nouvelles substances dangereuses et interdites sont déjà utilisées...

Cela pourrait être un jeu des voleurs contre les gendarmes, mais les enjeux sont tels que l'on n'a pas l'impression de jouer. Et le problème sera-t-il toujours de déceler des substances ? Ne risque-t-on pas, à brève échéance, d'entrer dans le dopage génétique ?

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

– Les soldats de l'armée régulière qui tirent au canon sur les villages

puis guident les colonnes de réfugiés sur les routes.

– Les policiers du Kosovo (Serbes qui sont chargés de la répression depuis dix ans, depuis le régime de privation des droits civiques et d'apartheid qui régit la « province autonome »). Ils font sortir les gens de chez eux sous menace de mort.

– Les bandes paramilitaires professionnelles des milices d'Arkan (qui sont des criminels endurcis), chargés des actions barbares les plus brutales, massacres de civils pour l'exemple, tortures, mutilations, qui se sont fait la main en Bosnie et servent de moteur à la déportation accélérée. Un petit massacre vaut mieux qu'un long discours.

– Les Serbes miliciens, civils ordinaires, qu'on dit parfois « incontrôlés », qui se sont mobilisés souvent dans des exactions contre leurs anciens voisins (ce qui n'empêche pas que certains Serbes, au contraire, aient protégé leurs voisins albanais).

Cette enquête conclut en tout cas à une parfaite organisation, notamment du vidage de villes entières. Elle n'est suivie pas à pas que par ceux qui sont réellement convaincus qu'il n'est pas possible de laisser s'instaurer l'impunité pour les crimes contre l'humanité et les crimes de guerre en Europe. Régis Debray n'en est pas convaincu puisqu'il accepte de les nier. Il prétend être en droit de récuser le témoignage des victimes, implicitement perçus comme des Orientaux non fiables.

Debray pratique une manipulation des sentiments des lecteurs, tout d'abord par le choix des faits : en rapportant les destructions d'écoles (plutôt que des aérodromes militaires). Même si on peut critiquer l'inadéquation des frappes de l'OTAN, elles sont bien moins meurtrières que celles de la libération de la France. Ensuite, il manipule par le choix des mots : par exemple il nomme « snipers » les résistants de l'UCK qui font le coup de feu dans Pristina au début du massacre pour défendre la population albanaise agressée par les bandes paramilitaires parce qu'il sait que ce terme évoque les tchetsniks assassins d'enfants qui tiraient à vue sur les civils lors du siège de

Dans la lutte contre le dopage, la vraie réponse serait de pouvoir enfin un jour déceler toutes les substances dans les contrôles antidopage. Une répression vraiment efficace serait meilleure que toutes les actions de prévention et que tous les beaux discours. Mais on peut avoir des doutes sur le sujet. On nous annonce la possibilité imminente de déceler l'EPO, mais voilà que de nouvelles substances dangereuses et interdites sont déjà utilisées...

Cela pourrait être un jeu des voleurs contre les gendarmes, mais les enjeux sont tels que l'on n'a pas l'impression de jouer. Et le problème sera-t-il toujours de déceler des substances ? Ne risque-t-on pas, à brève échéance, d'entrer dans le dopage génétique ?

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme une autre. Si la triche est – hélas ! – quotidienne dans la société, le sport doit avoir comme volonté indéfectible de s'en défaire.

Quelles que soient les difficultés et les interrogations, les dirigeants sportifs se doivent de poursuivre leur combat. L'acceptation d'un engagement bénévole signifie aussi la volonté de faire triompher les règles de l'éthique et de promouvoir le sport comme facteur d'épanouissement et d'exemple pour la jeunesse. Il ne peut donc y avoir de compromis. Le sport n'est pas une activité comme

Le Monde

21 bis, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05
Tél. : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Téléc. : 206 806 F
Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90
Internet : <http://www.lemonde.fr>

ÉDITORIAL

Russie, indispensable et imprévisible

BEAUCOUP de bruit pour rien ? A Moscou, le président a congédié le gouvernement et nommé un nouveau premier ministre. Même dans les vieilles démocraties, c'est une pratique assez courante. Il pourrait être amené à dissoudre la Chambre des députés, ce qui n'est pas non plus sans précédent en Europe de l'Ouest.

Si la Russie avait derrière elle ne serait-ce que quelques décennies d'expérience démocratique, le limogeage brutal d'Evgueni Primakov par Boris Eltsine serait à mettre au compte des péripéties normales de la vie politique. Il n'en est rien parce que la décision annoncée mercredi 12 mai n'a pas grand-chose à voir avec le « fonctionnement normal des pouvoirs publics ». Elle apparaît plutôt comme la tentative pathétique d'un despote valétudinaire de sauver son pouvoir.

Les disputes du Kremlin ne portent pas sur la politique qui devrait être suivie pour mettre un terme à une crise économique commencée sous le régime communiste et aggravée depuis dix ans. Ni sur les moyens de lutter sérieusement contre la corruption qui enrichit les nouveaux *businessmen* et les responsables politiques ou contre le marché noir qui permet au plus grand nombre de survivre. Ni sur les rapports avec le monde extérieur, et en ce sens le départ d'Evgueni Primakov n'aura pas de conséquences durables sur l'orientation de la diplomatie russe. Les intrigues concernent uniquement

des positions de pouvoir, la possibilité pour Boris Eltsine de terminer son mandat et d'épargner à sa famille la vengeance des clans rivaux, éventuellement de peser sur le choix de son successeur afin d'éviter les règlements de comptes.

Ce faisant, Boris Eltsine a pris le risque d'une confrontation directe avec la Douma, où la majorité formée des communistes et des nationalistes s'accommodait fort bien d'un premier ministre rescapé du soviétisme ; il a plongé dans l'incertitude les créanciers de la Russie alors que le pays attend des prêts internationaux comme une bouffée d'oxygène ; il jette le doute sur sa cohérence politique au moment où les dirigeants occidentaux se comportent comme si l'issue de la guerre du Kosovo, et donc, dans une large mesure, l'avenir de l'Europe, dépendait de Moscou.

S'il est souhaitable de ne pas marginaliser la Russie, s'il est normal de lui reconnaître le rôle que lui valent son passé, sa géographie, son potentiel économique, nucléaire et humain, il est dangereux de la conforter dans une position « d'honnête courtier » de la vie internationale. Pour une raison de fond : parce que les Russes sont revenus à leur conception traditionnelle de la diplomatie fondée sur la rivalité avec les Occidentaux. Pour une raison plus immédiate : les sautes d'humeur de Boris Eltsine peuvent provoquer des crises inattendues. Le triste spectacle donné ces jours-ci par le Kremlin est un appel à la prudence.

<p>Le Monde est édité par la SA LE MONDE Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ; Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint</p> <p>Directeur de la rédaction : Edwy Plenel Directeurs adjoints de la rédaction : Thomas Ferenczy, Pierre Georges, Jean-Yves Lhomet Directeur artistique : Dominique Roynette Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment</p> <p>Rédacteurs en chef : Alain Frachon, Erik Izraelewicz (<i>Éditoriaux et analyses</i>) ; Laurent Greilsamer (<i>Suppléments et cahiers spéciaux</i>) ; Michel Kajman (<i>Débats</i>) ; Eric Le Boucher (<i>International</i>) ; Patrick Jarreau (<i>France</i>) ; Franck Nouchi (<i>Société</i>) ; Claire Blandin (<i>Entreprises</i>) ; Jacques Buob (<i>Aujourd'hui</i>) ; Josyane Savigneau (<i>Culture</i>) ; Christian Massol (<i>Secrétariat de rédaction</i>) Rédacteur en chef technique : Eric Azan</p> <p>Médiateur : Robert Solé</p> <p>Directeur exécutif : Eric Pialoux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet ; partenariats audiovisuels : Bertrand Le Gendre</p> <p>Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Michel Noblecourt, vice-président</p> <p>Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982), André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourme (1991-1994)</p> <p>Le Monde est édité par la SA Le Monde Durée de la société : cinquante ans à compter du 10 décembre 1994. Capital social : 985 000 F. Actionnaires : Société civile Les Rédacteurs du Monde, Fonds commun de placement des personnels du Monde, Association Hubert-Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du Monde, Le Monde Entreprises, Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Léna Presse, Le Monde Prévoyance, Claude Bernard Participations.</p>	
--	--

IL Y A 50 ANS, DANS Le Monde

Changhaï derrière sa muraille

CHANGHAÏ subit quotidiennement une bruyante propagande annonçant les « victoires » de ses défenseurs, et invitant les habitants à se préparer à la « résistance jusqu'au bout ». « Changhaï sera un second Stalingrad », proclame le maire de la ville. En attendant, le seul signe visible de préparatifs de défense reste jusqu'ici la fameuse « grande muraille de Changhaï » constituée par une barrière de piquets en bois ceinturant la cité sur une vingtaine de kilomètres.

Il ne semble pas non plus que l'enthousiasme guerrier des troupes dépasse beaucoup celui des civils. Ceux-ci ont accueilli avec une humeur détestable la réapparition de Tchiang Kai Chek dans leur ville, où, d'ailleurs, le lieu de sa résidence est resté un secret jalousement gardé. L'appel du généralissime à une suprême croisade anticommuniste n'a pas

éveillé le moindre écho dans la population résignée à une « libération » prochaine et désireuse avant tout d'éviter une bataille inutile.

Enfin, les communistes eux-mêmes ont persisté jusqu'ici à ne faire aucun effort sérieux pour pénétrer dans la cité. Ils ne pourraient évidemment pas y entrer sans effort du jour au lendemain, mais on pense qu'ils ne sont d'abord pas pressés d'assumer trop vite le lourd fardeau de l'administration d'une métropole de cinq millions d'habitants, et qu'ensuite, ils veulent probablement attendre que la ville ait reçu du dehors – par exemple des Américains – un ravitaillement suffisant en riz, coton, charbon et mazout, pour qu'elle soit de bonne prise.

Robert Guillain
(14 mai 1949.)

Le Monde SUR TOUS LES SUPPORTS

Télématique : 3615 code LEMONDE
Documentation sur Minitel : 3617 code LMDOC
ou 08-36-29-04-56

Le Monde sur CD-ROM : 01-44-08-78-30
Index et microfilms du Monde : 01-42-17-29-33

Le Monde sur CompuServe : GO LEMONDE
Adresse Internet : <http://www.lemonde.fr>

Films à Paris et en province : 08-36-68-03-78

Le peuple corse et son territoire

PEUT-IL exister un peuple régional ? Un tel peuple régional peut-il se satisfaire de n'exercer ses prérogatives et devoirs que sur une collectivité territoriale ? Faut-il avoir, au préalable, constitué effectivement une nation forgée dans l'histoire, les épreuves et les phases successives d'intégration pour prétendre avoir droit à un Etat, reconnu dans ses règles juridiques et respecté dans son intégrité ?

Ces questions sont à l'ordre du jour depuis que Lionel Jospin a officiellement, et à deux reprises, dit son « respect » pour le « peuple » corse, relevant même son « authenticité », dans une interview accordée lors du journal de 20 heures de TF 1, mardi 4 mai. Parler en ces circonstances de « peuple », alors que ce mot emblématique et lourd de sens pour tous les rédacteurs de Constitution et chefs d'Etat (installés ou à la conquête du pouvoir) avait peut-être un objectif sous-jacent : émettre un signal d'ouverture aux

nationalistes qui s'estiment seuls dépositaires légitimes de la volonté populaire et signifier que la solidarité nationale, en dépit des troubles et dérapages, n'était pas un vain mot.

MODUS VIVENDI

Du coup, resurgissent, dans le désordre des esprits échauffés et l'approximation verbale qui caractérise le langage de notre fin de siècle, des notions fondamentales (et pas seulement pour les juristes) qui sont autant de repères et de garde-fous qui'il serait dangereux de lancer à la cantonade. L'autonomie n'est pas l'indépendance, ni le séparatisme. L'Etat uni ou réunifié après la chute d'un « mur » n'est pas nécessairement jacobin, comme le montre l'exemple de l'Allemagne (avec ses Länder) ou, aujourd'hui, du Royaume-Uni, une monarchie qui met en place une assemblée autonome au pays de Galles et un Parlement en Ecosse et qui enverra donc

au Parlement de Strasbourg des députés « labellisés » écossais et gallois.

Une fédération se différencie d'une confédération par son degré d'intégration, mais, s'il existe bien un peuple serbe à Belgrade, il n'en est pas de même dans chacun des cantons de Suisse qui exercent cependant des pouvoirs considérables. Ici, au Pays basque du Nord et du Sud, la langue sera le ciment d'une communauté vivante et l'un des éléments constitutifs de la revendication identitaire et nationale ; ailleurs, chez les Kurdes par exemple, ce sera la volonté de reconstituer à l'intérieur d'un espace protégé un peuple écartelé entre plusieurs Etats et séparé par des frontières qui sera le premier mobile des actions.

La Belgique, l'Espagne, le Danemark (avec un Groenland autonome vis-à-vis de Copenhague comme de l'Union européenne), le Portugal (qui ne gère pas les Açores comme Porto) et bien d'autres Etats sont, chacun, à la recherche de *modus vivendi* adaptés qui permettent à la nation et aux peuples de vivre ensemble, à l'Etat et aux provinces, autonomies ou régions, de concilier droits régalien et aspirations à la liberté des communautés de base. L'Europe, sous l'empire des nécessités et du réalisme, a même réinventé récemment la notion, mi-juridique mi-physique, de subsidiarité.

Mais le débat reste et restera toujours vif entre les « souverainistes » – qui ne conçoivent pas un droit interne vidé de sa substance par un exécutif européen et qui redoutent aussi un démembrement de l'Etat par le bas, « de l'intérieur » – et les décentralisateurs, dont les plus ardents défenseurs vont jusqu'à parler de l'Europe des régions. Les gouvernements français successifs eux-mêmes ont contribué à jeter le trouble. La ministre de l'aménagement du territoire Dominique Voynet, après Charles Pasqua, met officiellement en selle les « pays » – on en recenserait quelque quatre cents en métropole, formés parfois de cinq ou six cantons seulement – alors que ce terme n'a évidemment pas la même signification au Conseil de sécurité de l'ONU qu'en Normandie ou dans les Alpes du Sud.

Les Corses avec leur culture, et la Corse elle-même, sont donc bien, pour le premier ministre, constitutifs d'un peuple. Qu'en pensent au demeurant les Bretons ? Et pourtant, il y a neuf ans, le législateur et le gouvernement étaient fort divisés sur cette question au point que le Conseil constitutionnel avait censuré à l'époque l'article 1 de la loi Joxe portant statut particulier de l'île qui parlait du « peuple » corse. Se pose donc la question de savoir quel devrait être le statut le plus

pertinent pour ce territoire – une île. En mai 1996, Lionel Jospin, alors premier secrétaire du PS, avait proposé de donner à la Corse « des pouvoirs autonomes dans la République ».

Mais il faut savoir que la Constitution précise bien, dans son article premier, que la France est une République indivisible et que, article 3, la souveraineté nationale appartient au peuple. Une question avivée par la signature, le 7 mai, par la France, de la Charte européenne des langues régionales et minoritaires. Paris a d'ailleurs pris un luxe de précautions, précisant bien, dans une déclaration liminaire, qu'il ne s'agit pas de « la reconnaissance ou de la protection de minorités (...), la Constitution assurant l'égalité de tous les citoyens devant la loi et ne connaissant que le peuple français ». D'autre régions sont vigilantes : le 29 mai à Ploemeur (Morbihan), l'Union démocratique bretonne, membre de la Fédération régions et peuples solidaires, présentera son projet de statut particulier pour la Bretagne.

LES ATOUTS DE L'EUROPE

Un rapiéçage des lois de décentralisation de 1982 ou même du statut Joxe qui a vieilli ne peuvent tenir lieu de solution, tant le climat politique a changé dans l'île et tant chemin en Europe les idées allant dans le sens d'un plus grand fédéralisme. De même, il serait vain de croire qu'un effort, même considérable, en termes d'aménagement du territoire puisse, à coup de milliards de francs et d'emplois autoritairement créés ou délocalisés, mettre un terme à l'engrenage qui, depuis plusieurs décennies, enfonce la Corse dans le sous-développement structurel.

C'est davantage en se tournant vers l'Europe que peuvent se dessiner des voies d'espoir à la fois parce que les tirelignes communautaires sont bien garnies et parce que sont systématiquement encouragées les initiatives de coopération interrégionales. En Méditerranée, personne ne peut nier que doivent être trouvées des solidarités nouvelles et imaginées des programmes communs entre la Sardaigne, la Corse et les Baléares par exemple. La Conférence des régions périphériques maritimes, dont le siège est à Rennes et que dirige Vannino Chiti, président de Toscane, a déjà beaucoup œuvré en ce sens et se dit prête à continuer. La Corse ne trouvera sans doute pas son salut politique en dehors de la République mais à coup sûr, elle a tout à gagner, pour enclencher un processus de renouveau économique et social, à jouer à fond les nouvelles cartes européennes.

François Grosrichard



Le chemin ardu de la démocratie

« LA DÉMOCRATIE se nomme débat, controverse, droit de résistance, droit d'avoir tort. La démocratie est faible mais le remède, c'est davantage de démocratie. » En concluant ainsi le forum « Démocratie sans rivages », qui s'est tenu les vendredi 7 et samedi 8 mai à Quimper (Finistère), le philosophe américain Benjamin Barber, professeur à l'université de Rutgers (New Jersey), avait sans doute conscience de ne pas innover, mais il résumait en fait combien le chemin de la démocratie supposait d'efforts. Ce fut d'ailleurs une des dimensions récurrentes de ce colloque ouvert par la ministre de la culture, Catherine Trautmann, un forum organisé par la Mission 2000 et l'association quimpéroise La liberté de l'esprit qui, depuis dix ans, organise des débats sur des grands sujets de société.

Le dissident chinois Wei Jingsheng a montré, en évoquant son pays, la difficulté du parcours : « La démocratie commence par écouter son peuple et savoir ce dont il a besoin. Il y a des pays totalitaires qui prétendent être des pays démocratiques. C'est le cas de la Chine. On n'y voit que des dirigeants mais pas le public. Quand le peuple est invisible, on ne peut s'empêcher de commettre des erreurs, voire des crimes. »

L'actualité du Kosovo est entrée, à maintes reprises, dans les débats. Le philosophe Claude Lefort a, en quelque sorte, justifié l'ingérence dans le conflit au nom des droits de l'homme : « Dans ce cas, nécessité fait loi. Mais il est vrai que cette loi n'a pas d'inscription juridique. » Pour lui, ces événements ont véri-

tablement remis les gouvernements démocratiques face à l'action politique, rompant avec une période un peu molle : « La fiction s'était répandue que la démocratie n'avait pas d'ennemi », remarque-t-il.

Lors de la table ronde intitulée « Machiavel ou l'ONU », Olivier Mongin, directeur de la revue *Esprit*, s'est demandé si Machiavel n'était pas de retour dans certains Etats qui assurent leur pouvoir par la déstabilisation tout en se restaurant ensuite par la négociation. « Slobodan Milosevic joue bien d'un certain terrorisme appliqué aux relations internationales », a-t-il estimé.

ENTRE ÉGOÏSME ET UNIVERSALITÉ

Un intervenant dans la salle a effectué, pour sa part, un parallèle entre un « Machiavel qui, lui, a la force, alors que l'ONU ne veut pas exercer la sienne ». Ce qui lui a fait conclure que des tyrans pouvaient donc faire appel à l'ONU sans risque qu'elle emploie cette force. Si Milan Milanovic, ancien diplomate bulgare, a déclaré n'avoir aucune sympathie pour M. Milosevic et être opposé à l'épuration ethnique, il a mis en garde contre une logique qui se distribuerait entre « bons et méchants ». Et il a posé cette question : « Pour quoi pas des bombes sur la Turquie à cause des Kurdes ? »

Le philosophe Pierre Hassner lui a, d'une certaine façon, répondu en évoquant la hiérarchie des solidarités qui oscille entre égoïsme et universalité, sans que cette hiérarchie soit justifiable. « On ne perd pas le sommeil pour le Timor-Orien-

tal. Qu'est-ce qui prime, le proche ou l'universel ? De même pour les responsabilités. Pourquoi le Kosovo et pas la Turquie ? Mais ce n'est pas une raison de ne pas le faire où on le peut. »

L'actualité n'a pas pour autant occulté les échanges sur la démocratie elle-même. Pierre Rosanvallon, maître de conférences à l'EHESS et à l'ENA, a souhaité qu'on cesse de la prendre comme une réponse, pour l'envisager comme un questionnement sur la difficulté de lier l'autonomie des hommes et la puissance de la collectivité. Il a mis le doigt aussi sur des démocraties qu'il qualifie d'« illibérales » car présentant les caractéristiques techniques des démocraties comme les élections notamment, sans que les libertés individuelles soient pour autant garanties. Et il a rangé d'ailleurs dans cette catégorie la Yougoslavie de M. Milosevic.

Il a été aussi question de la mondialisation, vue comme facteur de démocratisation ou, au contraire, de déstabilisation et de nouvelles exploitations. Elie Cohen, professeur à l'université Paris-Dauphine, a estimé que les économies mondialisées induisaient de nouvelles responsabilités à assumer par les Etats, notamment vis-à-vis des institutions financières, ce qui représente une évolution par rapport au modèle démocratique classique où seul le peuple d'un pays est pris en compte. Philippe Engelhard, économiste lui aussi, a jugé que la globalisation n'était pas pour tout de suite et en a appelé à l'éthique. « Sans un minimum de morale, le grand marché ne peut pas fonction-

ner », tout en estimant de façon plus générale : « Aussi longtemps que les pauvres ne seront pas capables d'utiliser les institutions de la politique, je crois que la démocratie ne sera qu'un embouteillage institutionnel. » C'est à travers l'internationalisation de la justice que Suzanna Villavicencio, professeur à Buenos Aires (Argentine), a fait entendre sa voix sur la mondialisation. « L'extradition de Pinochet est positive par rapport au développement de la justice dans notre pays », a-t-elle déclaré.

Le philosophe Paul Ricoeur, auquel il avait été demandé d'intervenir sur les paradoxes de l'autorité, a clos le colloque devant une assemblée de huit cents personnes. Il a conclu : « La démocratie doit accepter une marginalité supportable. Ce risque calculé fait partie de l'idée même de faire crédit ou non. Et il s'agit de l'acceptation du "ou non" dans l'espace public. »

Vincent Durrupt

PRÉCISION

ÉCLIPSE

Dans notre article intitulé « Des sponsors pour l'éclipse totale du Soleil » (*Le Monde* du 5 mai), nous avons omis de préciser que deux éclipses totales du Soleil ont été partiellement visibles depuis le sol français au XX^e siècle. L'ombre de la Lune a traversé, le 17 avril 1912, une bande étroite qui allait de La Rochelle à Saint-Germain-en-Laye et le 15 février 1961, une autre éclipse fut visible sur une ligne Bordeaux-Aurillac-Montélimar-Menton.

TABLEAU DE BORD

AFFAIRES

INDUSTRIE

● **MICROSOFT** : le groupe américain, numéroté mondial du logiciel, projette d'entrer dans le capital de l'allemand Deutsche Telekom, rapportent les journaux allemands *Die Zeit* et *Manager Magazin*. Microsoft aurait provisionné un milliard de dollars pour cette prise de participation. Les patrons, Bill Gates (Microsoft) et Ron Sommer (Deutsche Telekom), envisageraient une coopération stratégique qui n'exclut pas une participation croisée.

● **LABORATOIRES PIERRE FABRE** : le groupe pharmaceutique a signé un accord de partenariat avec l'Institut de recherches pour le développement (IRD) dans le domaine de l'utilisation à des fins thérapeutiques des substances naturelles issues des milieux terrestre et marin.

SERVICES

● **GRANDS MAGASINS** : le patronat s'engage à maintenir les principales garanties sociales de leurs 40 000 salariés, malgré la dénonciation de leur convention collective, qui sera effective à compter du 1^{er} juillet, a indiqué mardi l'UCV, l'organisation patronale.

■ **PRESSE** : Havas a confirmé, mercredi, l'achat du groupe américain MediMedia International, spécialisé dans l'information médicale, pour un montant de 1,6 milliard de francs (245 millions d'euros).

● **AXEL SPRINGER-AOL** : l'Allemagne a autorisé mardi AOL à racheter les 10 % du groupe de presse d'Axel Springer dans le serveur en ligne AOL Allemagne. Celui-ci sera de nouveau contrôlé à 50-50 par Bertelsmann et AOL. En échange, Springer a repris à Bertelsmann 50 % d'une chaîne sportive qu'ils exploitaient en commun, « Sport 1 ».

● **SWISSAIR-SABENA** : les compagnies aériennes suisse et belge réuniront leurs opérations dans les domaines de la vente, du marketing, de la gestion de produits et du réseau informatique, a indiqué mercredi un porte-parole de Swissair, confirmant une information parue dans la presse.

FINANCE

● **JAPON** : les autorités vont lancer une inspection de quelque 35 compagnies d'assurance vie en difficulté en mai, après avoir injecté en mars des milliards de dollars dans des banques, afin de « prévenir toute banqueroute avant qu'il ne soit trop tard ».

● **RÉASSURANCE** : les réassureurs français ont vu leur encaissement fléchir de 2,5 %, à 40,26 milliards de francs (6,14 milliards d'euros), en 1998. Leur rentabilité sur fonds propres a baissé, de 11 % à 9,4 %. « La baisse des tarifs s'est poursuivie sous l'effet de la très vive concurrence », a indiqué Denis Kessler, président de la Fédération française des sociétés d'assurances (FFSA).

● **BANQUES AFB** : la ministre de l'emploi, Martine Aubry, devra trancher sur l'extension de l'accord sur les 35 heures dans les banques AFB, les syndicats CGT, FO et CFTC ayant maintenu leur opposition à cet accord, signé en janvier par le seul SNB-CGC. Cette triple opposition s'est exprimée pour la seconde fois consécutive lors de l'examen de la demande d'extension, mardi, en sous-commission de la négociation collective.

● **Avais juifs** : confrontées à de nouvelles menaces du Congrès juif mondial (CJM), les banques françaises entendent toujours que l'indemnisation des héritiers des victimes de la Shoah, dont les comptes sont en déséquilibre, se fasse dans un cadre français. « La situation des banques françaises n'a rien à voir avec celle des banques suisses », a déclaré mercredi Michel Freyche, président de l'Association française des banques (AFB).

● **HSBC** : la Bourse suisse a ouvert une enquête mercredi à Zurich, soupçonnant un délit d'initié dans le cadre du rachat du groupe bancaire d'Edmond Safra, Safra Republic Holdings (SRH), par le britannique HSBC. Vendredi, lors de la dernière journée de cotation avant l'annonce du rachat, plus de 58 400 actions de Safra se sont échangées sur la place helvétique, soit dix fois plus que la veille. Le cours de ce titre avait ainsi grimpé à 76,55 FS (47,80 €), alors que jeudi il oscillait autour des 67 FS.

RÉSULTATS

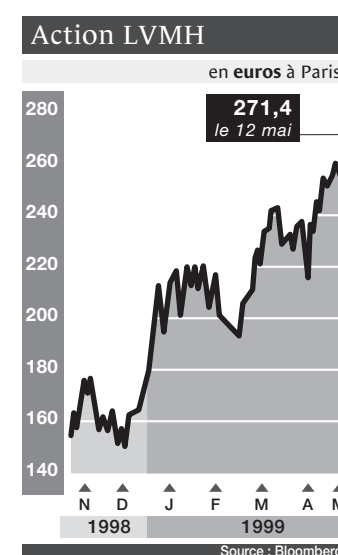
■ **SKIS ROSSIGNOL** : le groupe français a enregistré une baisse de 9,1 % de son chiffre d'affaires consolidé sur l'exercice 1998-1999, à 2,1 milliards de francs (321,3 millions d'euros). Le chiffre d'affaires des articles de sports d'hiver a reculé de 12,7 %.

VALEUR DU JOUR

LVMH distribue des actions gratuites

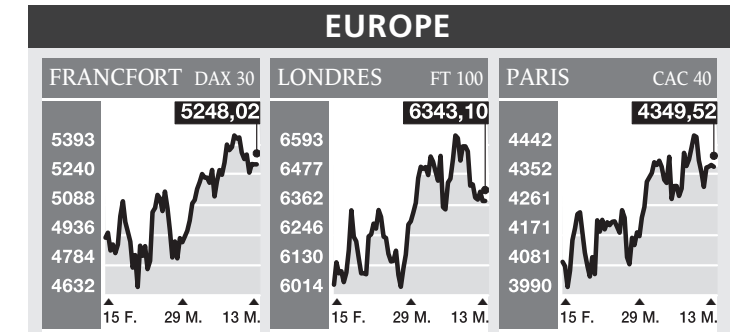
LES ACTIONS du groupe de luxe LVMH et de sa holding Christian Dior ont animé la séance du mercredi 12 mai, en terminant, à la clôture, en hausse respectivement de 4,8 %, à 271,4 €, et de 5,6 %, à 131 €. Bernard Arnault, le président des deux groupes, a annoncé lors de l'assemblée générale mixte du 12 mai quelques bonnes nouvelles aux actionnaires réunis à Paris. LVMH a, comme prévu, proposé de donner à chaque porteur une action pour dix actions détenues. C'est la première distribution gratuite de titres depuis 1994. Le groupe avait précisé, dans une note visée par la COB, qu'il n'envisageait pas de consacrer à des rachats d'actions une enveloppe supérieure à 800 millions d'euros (5,2 milliards de francs).

Deuxième bonne nouvelle pour les petits porteurs : M. Arnault renonce à entrer au tour de table du Crédit lyonnais, lors de la privatisation de la banque. Coïncidence ? François Pinault, à qui LVMH dispute le contrôle de Gucci, a lui aussi renoncé à investir dans le Lyonnais. Interrogé, justement, sur le rachat éventuel du maroquinier italien Gucci par LVMH, le PDG a affirmé qu'une telle acquisition entraînerait, en cas de succès, un impact de 8 à 9 milliards de francs (entre 1,2 et 1,4 milliard €) sur l'endettement du groupe, au cas où la participation de 42 % détenue par Pinault-Printemps-Redoute (PPR) serait invalidée par la cour d'appel d'Amsterdam, le 27 mai prochain. Ceci en tenant compte de la cession des actions du groupe de spiritueux

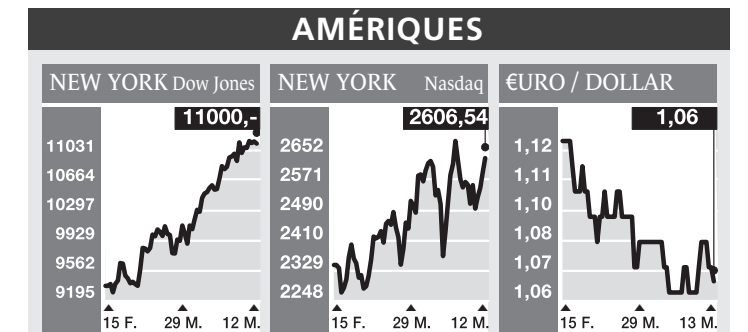


britannique Diageo encore détenues par LVMH. « Cela est tout à fait acceptable et nous pensons avoir les moyens d'assurer le succès de cette affaire dans notre groupe et de la faire passer au rang de star intemporelle dans le marché du luxe », a estimé M. Arnault. Enfin, le PDG de LVMH s'est félicité du retour de la croissance et des perspectives favorables qui s'ouvrent devant le groupe. Le chiffre d'affaires a crû de 13 % au premier trimestre et de 30 % en Asie (hors sa filiale de distribution Duty Free Shoppers). M. Arnault a confirmé qu'il espérait une croissance de 15 % du résultat opérationnel du groupe cette année, et un chiffre d'affaires de 10 milliards d'euros (65,6 milliards de francs) en 2001, pour un résultat de 2 milliards d'euros (plus de 13 milliards de francs) soit un bond de 45 % par rapport à 1998.

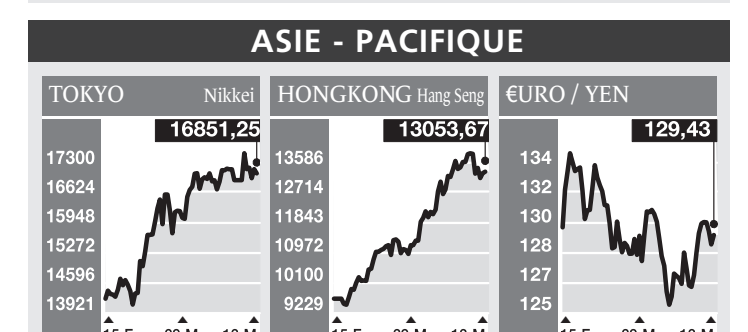
P. Ga.



Indice	Cours	Var. %	Var. %
Europe 10h15	Indice sélection	cours 13/05	Var. % 12/05
EUROPE	EURO STOXX 50	3678,74	-0,02
EUROPE	STOXX 50	0
EUROPE	EURO STOXX 324	317,73	-0,01
EUROPE	STOXX 653	305,91	0,05
PARIS	CAC 40	4349,52	-0,12
PARIS	MIDCAC	0,00
PARIS	SBF 120	2952,74	-0,07
PARIS	SBF 250	0,00
PARIS	SECOND MARCHÉ	0,00
AMSTERDAM	AEX	556,84	-0,52
BRUXELLES	BEL 20	3213,39	-0,79
FRANCFORT	DAX 30	5248,02	-0,02
LONDRES	FTSE 100	6343,10	-0,55
MADRID	STOCK EXCHANGE	0,00
MILAN	MIBTEL 30	35703,00	0,60
ZURICH	SPI	7161,50	-0,57



Indice	Cours	Var. %	Var. %
Amérique 10h15	Indice sélection	cours 12/05	Var. % veille
ÉTATS-UNIS	DOW JONES	11000,37	-0,23
ÉTATS-UNIS	S&P 500	1364,00	0,62
ÉTATS-UNIS	NASDAQ COMPOSITE	2606,54	1,55
TORONTO	TSE INDEX	7003,81	-0,10
SAO PAULO	BOVESPA	12148,00	-0,98
MEXICO	BOLSA	341,21	-1,49
BUENOS AIRES	MERVAL	538,05	-4,32
SANTIAGO	IPSA GENERAL	121,81	-0,24
CARACAS	CAPITAL GENERAL	6305,78	-1,24



Indice	Cours	Var. %	Var. %
Zone Asie 10h15	Indice sélection	cours 13/05	Var. % 12/05
TOKYO	NIKKEI 225	16851,25	-0,57
HONGKONG	HANG SENG	13053,67	0,31
SINGAPOUR	STRAITS TIMES	0,00
SÉOUL	COMPOSITE INDEX	85,11	-4,06
SYDNEY	ALL ORDINARIES	3029,60	0,48
BANGKOK	SET	36,12	-2,06
BOMBAY	SENSITIVE INDEX	3994,61	3,04
WELLINGTON	NZSE-40	2219,15	1,08

SUR LES MARCHÉS

PARIS

LA BOURSE de Paris a ouvert en baisse, jeudi 13 mai. Après quelques minutes de transactions, l'indice CAC 40 des principales valeurs perdait 0,17 %, à 4 347,41 points. La veille, le marché parisien avait connu une séance agitée, en raison de la crise politique en Russie et de la démission du secrétaire d'Etat américain au Trésor, Robert Rubin. En baisse de 0,43 % à l'ouverture, l'indice CAC 40 avait ensuite reculé de 1 % pour se redresser peu avant l'ouverture de Wall Street et gagner 0,50 %. Après l'annonce du départ de M. Rubin, le CAC 40 avait plongé de 1,50 % pour rebondir en fin de séance et terminer sur un gain de 0,11 % à 4 354,79 points.

MOSCOU

L'ANNONCE du limogeage du premier ministre russe Evgueni Primakov a provoqué, mercredi 12 mai, un plongeon de la Bourse de Moscou. L'indice RTS de référence a perdu 16,18 %, à 81,39 points. Les milieux financiers craignent notamment que l'éviction de M. Primakov ne bloque l'adoption des mesures nécessaires à une reprise de l'aide financière du Fonds monétaire international (FMI), gelée depuis août 1998.

TOKYO

LA BOURSE de Tokyo a fini en baisse de 0,57 %, jeudi 13 mai. L'indice Nikkei des principales valeurs japonaises a perdu 96,11 points à 16 851,25 points.

NEW YORK

L'ANNONCE de la démission du secrétaire d'Etat américain au Trésor, Robert Rubin, a pesé mercredi 12 mai sur l'indice Dow Jones de la Bourse de New York. Après avoir chuté de près de 200 points, l'indice Dow Jones s'est vite redressé, le marché ayant été rassuré sur l'avenir de la politique économique avec la nomination de l'actuel bras droit de M. Rubin, Lawrence Summers. Le Dow Jones a fini sur une perte de 25,78 points (-0,23 %), à 11 000,37 points. L'indice Standard and Poor's 500 a, de son côté, gagné 0,62 %, à 1 364 points.

TAUX

LES MARCHÉS OBLIGATAIRES européens se reprénaient légèrement jeudi 13 mai, au lendemain d'une séance de forte baisse due au limogeage du premier ministre russe et à la démission du secrétaire américain au Trésor. Les taux d'intérêt à 10 ans, qui varient à l'inverse des cours des obligations, avaient perdu en séance jusqu'à 0,05 %.

MONNAIES

L'EURO restait faible contre le dollar, jeudi 13 mai, lors des premiers échanges, à 1,0666 dollar. La veille, la devise européenne a été malmenée après le limogeage du premier ministre russe, atteignant 1,0643 dollar. Son repli avait toutefois été limité par l'impact négatif sur le dollar de la démission du secrétaire américain au Trésor, Robert Rubin.

ÉCONOMIE

Démission du secrétaire d'Etat américain au Trésor, Robert Rubin

LE PRÉSIDENT américain Bill Clinton a nommé, mercredi 12 mai, Lawrence Summers au poste de secrétaire au Trésor en remplacement de Robert Rubin, démissionnaire. M. Clinton, louant les services de M. Rubin depuis sa nomination en 1995, l'a qualifié « de véritable patriote et de véritable ami ainsi que de secrétaire au Trésor le plus efficace depuis Alexander Hamilton », le premier secrétaire au Trésor de l'histoire américaine. Alan Greenspan, président de la Réserve fédérale, s'est pour sa part déclaré « attristé » de la démission de Robert Rubin, qui a été selon lui un des secrétaires au Trésor les plus efficaces que les Etats-Unis aient jamais eus. « Il manquera », écrit M. Greenspan dans un communiqué. « Heureusement, le président a choisi Lawrence Summers pour lui succéder, ajoute-t-il, une personne avec un talent et un jugement extraordinaires. » (Lire aussi pages 5 et 12.)

■ **M. Rubin a indiqué mercredi que la crise financière mondiale** avait toujours « des effets substantiels sur bon nombre de pays ». « La crise financière est certainement moins aiguë dans certains pays, mais elle a toujours des effets substantiels dans d'autres », a-t-il déclaré après l'annonce officielle de son départ.

■ **Les experts des finances du Congrès américain** ont approuvé, mercredi, un vaste plan de financement de 11,5 milliards de dollars (10,7 milliards d'euros) pour les opérations liées à la crise au Kosovo.

■ **CHINE** : l'Allemagne va s'efforcer d'obtenir un compromis des Etats-Unis sur l'adhésion de la Chine à l'Organisation mondiale du commerce (OMC) d'ici à la fin de l'année, a indiqué mercredi, à Pékin, le chancelier allemand, Gerhard Schröder.

■ **MALAISIE** : la Malaisie a informé la Securities and Exchange Commission (SEC), gendarme des marchés boursiers américains, de son intention d'émettre pour 2 milliards de dollars (1,86 milliard d'euros) en bons sur le marché américain, a déclaré, mercredi, un responsable de la banque Salomon, Smith Barney.

■ **RUSSIE** : la Banque mondiale « n'a pas changé de position » vis-à-vis de la Russie et attend le résultat des discussions des nouvelles autorités russes avec le FMI, a indiqué un porte-parole, mercredi, en réac-

tion au limogeage du premier ministre russe, Evgueni Primakov.

■ **LITUANIE** : le déficit des échanges commerciaux de la Lituanie a atteint près de 1,4 milliard de litas (350 millions d'euros) à la fin des trois premiers mois de 1999, soit une hausse de 19 % comparé à la même période de 1998, a annoncé mercredi le Bureau national des statistiques.

■ **HONGRIE** : le déficit budgétaire hongrois à la fin du mois d'avril s'est élevé à 218,6 milliards de forints (857 millions d'euros), a annoncé mercredi le ministère des finances.

■ **VENEZUELA** : le Venezuela garantira aux investisseurs étrangers « le respect de leurs capitaux et la sécurité juridique », a affirmé, mercredi, le président Hugo Chavez, qui entend mener une « révolution démocratique » dans son pays.

■ **ROYAUME-UNI** : la Banque d'Angleterre a pris acte, mercredi, des signes de reprise de l'économie britannique et estimé que la croissance devrait retrouver son rythme normal plus rapidement qu'elle ne le prévoyait jusqu'à présent. Les chances de récession ont reculé, passant de une sur quatre à une sur dix actuellement, a expliqué à la presse le vice-gouverneur de la banque, Mervyn King.

■ **ALLEMAGNE** : la production industrielle en Allemagne s'est tassée de 0,5 % en mars comparé au mois précédent, après un recul de 3,3 % en février, selon un chiffre provisoire publié mercredi au ministère des finances.

■ **Le ministre allemand des finances, Hans Eichel**, a jugé que les nouvelles estimations sur les rentrées fiscales du pays d'ici à 2003, publiées mercredi, le confortaient dans la nécessité de faire des économies. « Le but du gouvernement est d'atteindre le plus vite possible un budget à l'équilibre, sans déficit », a-t-il dit.

■ **PAYS-BAS** : la production industrielle des Pays-Bas a diminué de 1,5 % au 1^{er} trimestre 1999 par rapport à la même période de l'année dernière, selon des chiffres provisoires publiés mercredi, à La Haye, par l'Office central néerlandais des statistiques (CBS).

■ **FRANCE** : la France a engrangé 3,4 milliards d'euros après 1,6 milliard d'euros en janvier, grâce essentiellement à un net redressement de sa balance des services, selon des chiffres provisoires publiés par le ministère des finances, mercredi.

Taux de change fixe zone Euro		Hors zone Euro	
Euro contre	Taux	contre franc	Taux
FRANC.....	6,55957	EURO.....	0,15245
DEUTSCHEMARK.....	1,95583	DEUTSCHEMARK.....	3,35385
LIRE ITALIENNE (1000).....	1,93627	LIRE ITAL (1000).....	3,38774
PESETA ESPAG. (100).....	1,66386	PESETA ESPAG. (100).....	3,94238
ESCUDO PORT. (100).....	2,00482	ESCUDO PORT. (100).....	3,27190
SCHILLING AUTR. (10).....	1,37603	SCHILLING AUTR. (10).....	4,78703
PUNT IRLANDAISE.....	0,78756	PUNT IRLANDAISE.....	8,32894
FLORIN NEERLANDAIS 2,20371		FLORIN NEERLANDAIS 2,97660	
FRANC BELGE (10).....	4,03999	FRANC BELGE (10).....	1,62807
MARKKA FINLAND.....	5,94573	MARKKA FINLAND.....	1,10324
		ZLOTY POLONAIS.....	4,1717

Cours de change croisés					
13/05 10h15	Cours DOLLAR	Cours YEN(100)	Cours EURO	Cours FRANC	Cours LIVRE
DOLLAR.....	0,82233	1,06435	0,16227	1,61845	0,66474
YEN.....	121,60500	129,43000	19,72000	196,76000	80,82500
EURO.....	0,93954	0,77262	0,15245	1,52035	0,62450
FRANC.....	6,16245	5,06850	6,55957	9,97245
LIVRE.....	0,61788	0,50825	0,65775	0,10030
FRANC SUISSE.....	1,50435	1,23725	1,60160	0,24410	2,43460

Taux d'intérêt (%)					Matif			
Taux 12/05	Taux j.j.	Taux 3 mois	Taux 10 ans	Taux 30 ans	Cours 10h15	Volume 13/05	dernier prix	premier prix
FRANCE.....	2,50	2,48	4,17	5,07	Notionnel 5,5	565	94,64	94,69
ALLEMAGNE..	2,50	2,59	4,06	5,03	Euribor 3 mois	1060	97,44	97,43
GDE-BRETAG.	5,35	5,09	4,71	4,66				
ITALIE.....	2,50	2,53	4,33	5,32				
JAPON.....	0,13	0,05	1,35				
ÉTATS-UNIS..	4,72	4,60	5,57	5,82				
SUISSE.....	0,75	0,90	2,56	3,82				
PAYS-BAS.....	2,44	2,53	4,21	5,10				

En dollars		
Cours 12/05	Var. %	veille
BRENT (LONDRES).....	15,60
WTI (NEW YORK).....	17,57
LIGHT SWEET CRUDE....	17,44	-1,13

Matières premières		
En dollars	Cours 12/05	Var. %
MÉTALUX (LONDRES)		\$/TONNE
CUIVRE 3 MOIS.....	1569	-0,13
ALUMINIUM 3 MOIS.....	1380	0,07
PLOMB 3 MOIS.....	549
ETAIN 3 MOIS.....	5668	-0,30
ZINC 3 MOIS.....	1087	-0,18
NICKEL 3 MOIS.....	5580	-0,36
MÉTALUX (NEW YORK)		\$/ONCE
ARGENT A TERME.....	5,38	-0,28
PLATINE A TERME.....	80213,47	1,32
GRAINES DENRÉES		\$/BOISSEAU
BLÉ (CHICAGO).....	249	-4,96
MAÏS (CHICAGO).....	221	0,23
SOJA TORTEAU (CHG.)..	128,5	-2,80
SOFTS		\$/TONNE
CACAO (NEW YORK).....	955	0,10
CAFÉ (LONDRES).....	1388
SUCRE BLANC (PARIS)...	180

Cotations, graphiques et indices en temps réel sur le site Web du « Monde ». www.lemonde.fr/bourse

FINANCES ET MARCHÉS

VALEURS EUROPÉENNES

Les actions des sociétés présentes en Russie ont chuté en Bourse, mercredi 12 mai, après l'annonce du limogeage du premier ministre russe, Evgueny Primakov. La valeur allemande Deutsche Bank s'est dépréciée de 2,86 % à 54,4 euros. De même le troisième fabricant de verre en Europe, le belge Glaverbel, qui détient une participation de 26 % dans la société russe Bor Glassworks, a perdu 0,48 % à 103,5 euros.

L'action AstraZeneca a gagné 2,54 % à 245,9 pence mercredi. Le premier groupe pharmaceutique mondial a vendu son activité chimie de spécialité pour 2,1 milliards de dollars (224 milliards d'euros). Le titre CGU a gagné mercredi 2,70 % à 913,5 pence, après que le second assureur britannique eut indiqué que son profit opérationnel s'est accru de 13 %, un chiffre supérieur aux attentes du marché. Pendant 1,81 % à 70,65 euros, la valeur Siemens a été perturbée mercredi après que le groupe eut annoncé que son activité transports ne parviendrait pas à atteindre l'équilibre avant l'année prochaine.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: 13/05 10h31 AUTOMOBILE. Includes entries like AUTOLIV SDR, BASE AG, BMW, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: BANQUES. Includes entries like ABBEY NATIONAL, ABN AMRO HOLDING, ALLIED IRISH BA, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: TÉLÉCOMMUNICATIONS. Includes entries like BRITISH TELECOM, CABLE & WIRELES, DEUTSCHE TELEKO, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: CONSTRUCTION. Includes entries like ACCIONA, ACESA REG, AKTOR SA, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: PRODUITS DE BASE. Includes entries like ALUMINIUM GREEC, ARJO WIGGINS AP, ASSIDOMAN AB, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: CONSUMMATION CYCLIQUE. Includes entries like ACCOR/RM, ADIDAS-SALOMON, ALITALIA, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: CHIMIE. Includes entries like ACA-A, AGA-B, AGA-L, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: PHARMACIE. Includes entries like ASTRA -A, ELAN CORP, GLAXO WELLCOME, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: BIENS D'ÉQUIPEMENT. Includes entries like ABB AB -A, ABB AB -B, GLAXO WELLCOME, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: ÉNERGIE. Includes entries like AGR MARITIME, BK, BP AMOCO, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: SERVICES FINANCIERS. Includes entries like 3I, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: ALIMENTATION ET BOISSON. Includes entries like ALLIED DOMECQ, ASSOCIATE BRIT, BASS, etc.

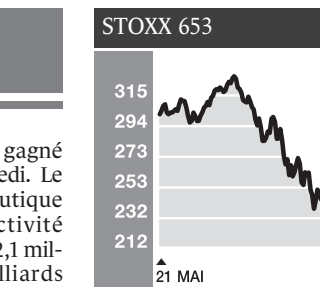


Table of stock prices for various companies under the STOXX 653 index. Includes entries like FINNAIR, G WIMPEY PLC, GRANADA GROUP, etc.

Table of stock prices for various companies under the PHARMACIE index. Includes entries like ASTRA -A, ELAN CORP, GLAXO WELLCOME, etc.

Table of stock prices for various companies under the BIENS D'ÉQUIPEMENT index. Includes entries like ABB AB -A, ABB AB -B, GLAXO WELLCOME, etc.

Table of stock prices for various companies under the ÉNERGIE index. Includes entries like AGR MARITIME, BK, BP AMOCO, etc.

Table of stock prices for various companies under the SERVICES FINANCIERS index. Includes entries like 3I, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table of stock prices for various companies under the ALIMENTATION ET BOISSON index. Includes entries like ALLIED DOMECQ, ASSOCIATE BRIT, BASS, etc.

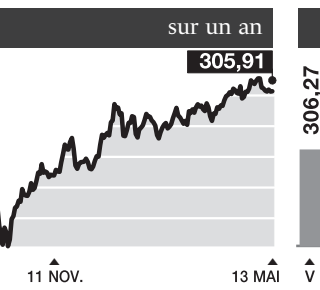


Table of stock prices for various companies under the ASSURANCES index. Includes entries like AGF/RM, ALLEANZA ASS, ALLIANZ AG, etc.

Table of stock prices for various companies under the BIENS D'ÉQUIPEMENT index. Includes entries like ABB AB -A, ABB AB -B, GLAXO WELLCOME, etc.

Table of stock prices for various companies under the ÉNERGIE index. Includes entries like AGR MARITIME, BK, BP AMOCO, etc.

Table of stock prices for various companies under the SERVICES FINANCIERS index. Includes entries like 3I, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table of stock prices for various companies under the ALIMENTATION ET BOISSON index. Includes entries like ALLIED DOMECQ, ASSOCIATE BRIT, BASS, etc.

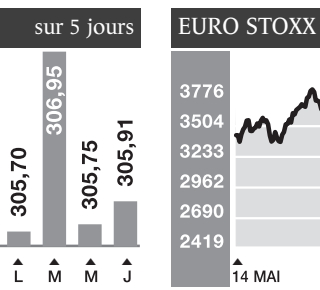


Table of stock prices for various companies under the ASSURANCES index. Includes entries like AGF/RM, ALLEANZA ASS, ALLIANZ AG, etc.

Table of stock prices for various companies under the BIENS D'ÉQUIPEMENT index. Includes entries like ABB AB -A, ABB AB -B, GLAXO WELLCOME, etc.

Table of stock prices for various companies under the ÉNERGIE index. Includes entries like AGR MARITIME, BK, BP AMOCO, etc.

Table of stock prices for various companies under the SERVICES FINANCIERS index. Includes entries like 3I, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table of stock prices for various companies under the ALIMENTATION ET BOISSON index. Includes entries like ALLIED DOMECQ, ASSOCIATE BRIT, BASS, etc.

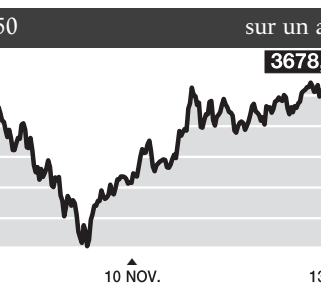


Table of stock prices for various companies under the ASSURANCES index. Includes entries like AGF/RM, ALLEANZA ASS, ALLIANZ AG, etc.

Table of stock prices for various companies under the BIENS D'ÉQUIPEMENT index. Includes entries like ABB AB -A, ABB AB -B, GLAXO WELLCOME, etc.

Table of stock prices for various companies under the ÉNERGIE index. Includes entries like AGR MARITIME, BK, BP AMOCO, etc.

Table of stock prices for various companies under the SERVICES FINANCIERS index. Includes entries like 3I, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table of stock prices for various companies under the ALIMENTATION ET BOISSON index. Includes entries like ALLIED DOMECQ, ASSOCIATE BRIT, BASS, etc.

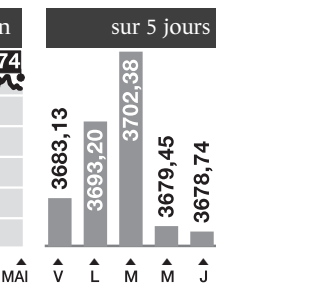


Table of stock prices for various companies under the ASSURANCES index. Includes entries like AGF/RM, ALLEANZA ASS, ALLIANZ AG, etc.

Table of stock prices for various companies under the BIENS D'ÉQUIPEMENT index. Includes entries like ABB AB -A, ABB AB -B, GLAXO WELLCOME, etc.

Table of stock prices for various companies under the ÉNERGIE index. Includes entries like AGR MARITIME, BK, BP AMOCO, etc.

Table of stock prices for various companies under the SERVICES FINANCIERS index. Includes entries like 3I, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table of stock prices for various companies under the ALIMENTATION ET BOISSON index. Includes entries like ALLIED DOMECQ, ASSOCIATE BRIT, BASS, etc.

Table of stock prices for various companies under the SERVICES FINANCIERS index. Includes entries like 3I, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table of stock prices for various companies under the ALIMENTATION ET BOISSON index. Includes entries like ALLIED DOMECQ, ASSOCIATE BRIT, BASS, etc.

Table of stock prices for various companies under the SERVICES FINANCIERS index. Includes entries like 3I, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table of stock prices for various companies under the ALIMENTATION ET BOISSON index. Includes entries like ALLIED DOMECQ, ASSOCIATE BRIT, BASS, etc.

http://www.lemonde.fr

La Bourse au quotidien : l'actualité des entreprises, les cotations en direct, les informations financières...

EURO NOUVEAU MARCHÉ

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: AMSTERDAM. Includes entries like AIRSPRAY NV, ANTONOV, C/TAC, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: BRUXELLES. Includes entries like ENVIPOCO HLD CT, FARDEM BELGIUM ABC, INTERCO HLD, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: FRANCFORT. Includes entries like 1 & 1 AG & CO/KGAA, AXTRON, AUGUSTA BETEILIGUN, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: HAUTE TECHNOLOGIE. Includes entries like ALCATEL/RM, ALTEC SA REG, BAAN COMPANY, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: CODES PAYS ZONE EURO. Includes entries like FR: France, DE: Allemagne, ES: Espagne, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: CODES PAYS HORS ZONE EURO. Includes entries like CH: Suisse, NO: Norvège, DK: Danemark, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. veille. Section: CODES PAYS HORS ZONE EURO. Includes entries like CH: Suisse, NO: Norvège, DK: Danemark, etc.

VALEURS FRANÇAISES

L'action BNP s'échangeait, jeudi 13 mai, en hausse de 0,25 % à 79,45 euros. Le titre SG perdait 0,28 % à 173,1 euros et Paribas cédait 0,77 % à 102,5 euros. A ces cours, les parités proposées par la BNP dans le cadre de sa double OPE valorisent l'action SG à 170,25 euros et l'action Paribas à 109,24 euros. L'OPE de SG sur Paribas valorise, elle, le titre Paribas à 108,18 euros.

La valeur Pernod Ricard s'affaiblissait de 0,15 % à 62,5 euros, lors des premières transactions jeudi. La veille, le ministère des finances a confirmé que le groupe américain Coca-Cola avait déposé une nouvelle offre de reprise du groupe français Orangina, actuellement en cours de journée sur le rapprochement du groupe pharmaceutique français et de l'allemand Hoechst, dont KPC est le premier actionnaire.

L'action Rhône-Poulenc gagnait 0,44 % à 44,85 euros à l'ouverture de la séance du jeudi 13 mai. La Kuwait Petroleum Corporation (KPC) devait se prononcer en cours de journée sur le rapprochement du groupe pharmaceutique français et de l'allemand Hoechst, dont KPC est le premier actionnaire.

La valeur Air liquide s'ajugeait 0,33 % à 152 euros en début de séance jeudi. Le groupe français, qui a tenu son assemblée générale la veille, en a profité pour indiquer qu'il entendait doubler la part de son chiffre d'affaires provenant des prestations à l'industrie et à la santé.

RÈGLEMENT MENSUEL

JEUDI 13 MAI Cours relevés à 10h15

Table of stock prices for French companies as of May 13, 1999, at 10:15 AM. Includes columns for company name, previous price, current price, and change.

Main table of stock prices for various companies, including international and French stocks. Columns include company name, price, and change.

Table of international stock prices, including companies like American Express, BARRICK GOLD, and CROWN CORK ORD.

Table of international stock prices, including companies like ITO YOKADA, MITSUBISHI CORP, and SONY CORP.

Table of international stock prices, including companies like CIDER SAINTE, COFIDUR, and DIGRAM.

NOUVEAU MARCHÉ

MERCREDI 12 MAI Une sélection. Cours relevés à 17h35

Table of stock prices for the 'New Market' section, including companies like ADL PARTNER, ALPHASOFT, and ALPHAMEDIA.

SECOND MARCHÉ

JEUDI 13 MAI Une sélection. Cours relevés à 10h15

Table of stock prices for the 'Second Market' section, including companies like CRAM TOUR, CROMETAL, and DAPTA-MALLIN.

ABRÉVIATIONS

Legend for abbreviations: B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES

Legend for symbols: 1 ou 2 = catégories de cotation; sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché; ◊ contrat d'animation; + = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; ◆ cours précédent.

DERNIÈRE COLONNE R(1) :

Lundi date mardi : % variation 31/12; Mardi date mercredi : montant du coupon en euros; Mercredi date jeudi : paiement dernier coupon; Jeudi date vendredi : compensation; Vendredi date samedi : nominal.

SICAV FCP

Une sélection. Cours de clôture le 12 mai

Table of SICAV and FCP fund prices, including FUNDISAV C, FONSIAC V, and CAISSE D'EPARGNE.

Fonds communs de placements

Table of common investment funds, including ACTILION DYNAMIQUE, ACTILION EQUILIBRE, and ACTILION EQUILIBRE D.

Crédit Mutuel

Table of Credit Mutuel bank products, including CM EURO PEA, CM FRANCE ACTIONS, and CM MID. ACT. FRANCE.

BANQUE POPULAIRE ASSET MANAGEMENT

MONEDEN 14906,68 97781,41 12/05 www.cdc-assetmanagement.com

Crédit Lyonnais

LIEN 2733,63 17931,44 12/05 LIEN 20000 C 2493,37 16355,44 12/05

LEGAL & GENERAL BANK

SAINT-HONORE CAPITAL 3407,78 1306,14 11/05 ST-HONORE MAR. EMER. 64,40 422,96 12/05

AUJOURD'HUI

LE MONDE / VENDREDI 14 MAI 1999

SPORTS L'Olympique de Marseille s'est lourdement incliné (0-3), mercredi 12 mai, à Moscou, devant les Italiens du Parme AC en finale de la Coupe de l'UEFA. ● UNE ERREUR

grossière de Laurent Blanc, exploitée par Hernan Crespo à la 26^e minute, a précipité la débâcle de l'équipe française, dominée physiquement et techniquement. ● DEUX AUTRES

BUTS signés Paolo Vanoli (35^e) et Enrico Chiesa (55^e) ont concrétisé la supériorité physique et technique des Parmesans, qui alignaient deux champions du monde, Alain Boghos-

sian et Lilian Thuram. ● L'OM, qui disputait la troisième finale de Coupe d'Europe de son histoire, était affaibli par les absences pour suspension de quatre titulaires: Chris-

tophe Dugarry, William Gallas, Peter Luccin et Fabrizio Ravanelli. ● LES MARSEILLAIS n'ont désormais plus que le championnat de France pour espérer gagner un titre cette saison.

Parme a cerné les limites physiques et techniques de l'OM

En finale de la Coupe de l'UEFA, les Italiens ont infligé à l'Olympique de Marseille une cruelle leçon de football (3-0). Il ne leur a même pas fallu une mi-temps pour faire la différence

MOSCOU

de notre envoyé spécial

Le constat est simple et froid comme une nuit moscovite. En finale de la coupe UEFA, mercredi 12 mai, sur la pelouse du stade Loujniki, Parme AC a marqué trois buts à l'Olympique de Marseille. En quart de finale retour, l'équipe transalpine en avait inscrit six aux Girondins de Bordeaux. Pour mémoire, Bordeaux et Marseille sont au coude à coude en tête d'un championnat de France que les deux formations dominent depuis le début de la saison.

Parme est, elle, troisième de son championnat et a perdu tout espoir d'enlever un titre national qui était pourtant son objectif. Cette coupe UEFA qui lui échoit fait figure de lot de consolation, comme elle l'avait été la saison dernière pour l'Inter Milan. Car la C3 est devenu l'arrière-cour du calcio. Sur les onze dernières éditions (1989-1999), les clubs italiens se seront imposés huit fois. Sur les onze précédentes (1978-1988), jamais.

Evgueni Primakov a assisté à la finale

Finalement, le public est venu. Soixante et un mille spectateurs, chiffre officiel qui incluait sans doute les nombreux kèpis de la milice, ont bravé le froid pour garnir les tribunes du stade Loujniki, dont la capacité avoisine 80 000 places. Un temps, les responsables de l'UEFA avaient craint des travées vides pour cette première finale dans un ancien pays de l'Est où les 3 500 supporters de Marseille et les 500 venus de Parme risquaient de ne pas occuper tous les sièges. Le prix des places ayant été abaissé à des niveaux compatibles avec le pouvoir d'achat local (entre 12 et 80 francs), les Moscovites se sont finalement déplacés. Les autorités russes n'avaient pas non plus ménagé leurs efforts pour modifier la structure du stade et mettre les installations aux normes européennes. Evgueni Primakov, premier ministre limogé le matin même par le président Boris Eltsine, était présent dans la tribune officielle, comme pour assurer la permanence de l'Etat.

Quant à la France, elle attendra encore avant d'inscrire enfin un de ses clubs au palmarès de l'ancienne Coupe des villes de foire. Des chiffres et des buts, en avalanche. Cette sèche comptabilité suffirait à elle seule à mesurer le gouffre qui sépare aujourd'hui nos deux pays dans le maniement du ballon rond.

L'observation de la finale disputée mercredi est encore plus cruelle. Rarement une formation française se sera fait piétiner par son vis-à-vis transalpin comme l'a été l'OM. La France et l'Italie sont désormais séparées par les Alpes et une montagne plus infranchissable encore: le football.

« DE L'ESPOIR AU CAUCHEMAR »

Pourtant, dans des temps pas si lacustres, Marseille avait su montrer, face à nos voisins, une capacité de résistance supérieure à la moyenne française. L'OM figurait même avec fierté le contre-exemple, l'exception à la règle. En demi-finale encore, l'équipe de Roland Courbis avait éliminé Bologna au bout d'un combat qui avait d'ailleurs duré au-delà du coup de sifflet final. On avait simplement oublié que cet Italien-là n'était qu'un honnête comparse dans le championnat le plus relevé du monde.

Une division séparait mercredi les deux finalistes. « Notre adversaire est largement favori, mais sur un match tout est possible », expliquait Roland Courbis, l'entraîneur olympien, la veille de la confrontation. L'OM entraînait sur le terrain avec, comme seule assurance, la glorieuse incertitude du sport. Après le match, pourtant, sourdait le sentiment diffus que Marseille pouvait jouer dix fois contre Parme et perdre les dix fois tant la supériorité des Transalpins paraissait inexorable.

A Moscou, la différence technique et tactique entre Parme et Marseille était flagrante. L'écart physique était, lui, accablant. Au fil des confrontations entre les deux pays, on s'est habitué à voir les formations françaises empêtrées dans l'impeccable organisation italienne. Cette fois, à l'impéritie collective s'est ajoutée l'impuissance individuelle. Chaque joueur de Parme courait plus vite et plus longtemps, sautait plus haut que son alter ego marseillais. Une équipe de seniors semblait oppo-



Hernan Crespo marque le premier but pour Parme à la 26^e minute

ser à une formation de juniors.

L'absence, côté marseillais, de Christophe Dugarry, de Fabrizio Ravanelli, de Peter Luccin et de William Gallas, quatre belles santés, déséquilibrait un peu plus les forces en présence. Mais leurs kilos de muscle n'auraient sans doute pas suffi à rétablir la balance, tant la présence physique de leurs adversaires a semblé monstrueuse. Pendant les cinquante-cinq minutes qui leur ont suffi pour marquer trois buts (Hernan Crespo, 26^e; Paolo Vanoli, 35^e; Enrico Chiesa, 55^e), les Parmesans ont agi comme un rouleau compresseur. Même lorsqu'ils étaient en pos-

session de la balle, les Marseillais n'ont fait que reculer sous cette contrainte permanente. C'est d'ailleurs sur une de ces passes en retrait que Laurent Blanc, d'une tête trop molle interceptée par Crespo, a précipité l'agonie de son camp. Le grand « Lolo » a été broyé comme ses coéquipiers, le plus surprénant étant d'ailleurs qu'une classe a semblé le séparer de Lilian Thuram et Alain Boghossian, les deux autres champions du monde qui évoluaient dans le parti opposé.

« Nous sommes passés de l'espoir au cauchemar », résumait Roland Courbis, à l'issue de cette soirée.

« Il aurait fallu onze joueurs qui jouent comme douze pour espérer faire quelque chose », estimait le responsable technique. Et encore. La formation parmesane disposait systématiquement de sept joueurs en position défensive. La balle récupérée, ils étaient aussitôt presque aussi nombreux en position offensive. Et pourtant, à compter et recompter, ils n'étaient que onze sur la pelouse.

« La règle, c'est qu'un homme attaque le possesseur du ballon et un autre reste en couverture », expliquait Lilian Thuram. Cet art apparemment simple du pressing nécessite pourtant une formidable

Quand la tristesse gagne le Vieux-Port

MARSEILLE

de notre correspondant régional

En fin d'après-midi, on est entré dans la fièvre: en réalité, elle était beaucoup moins intense que lors des autres finales européennes. Les bars se sont remplis, on s'est installés à la terrasse du Passeport, sur la grande esplanade du cours d'Estienne-d'Orves, près du Vieux-Port. Gais dans le soir d'été. La bouteille de pastis était à 400 francs, en bleu et blanc on était bien.

Le statut de challenger est doux: rien à perdre, la victoire serait un bonus. Au coup d'envoi, la tension est montée. Les Olympiens, là-bas sur l'écran, attaquaient. On a joué au Stade: « Hissez haut, hissez haut, tous unis sous les mêmes couleurs », « C'est nous les Marseillais ! Et nous allons gagner ! », les pastis coulaient et les bières aussi. « Cette fois, on y croit », a annoncé un optimiste. Mais à la 27^e minute Laurent Blanc a « fait une tête de bouffon », but, silence accablé. On a entendu pour la première fois les commentaires télévisés. Pendant dix minutes, on a mimé l'espoir jusqu'au silence de plomb du deuxième but: là, on a même entendu les bruissements du stade venus de Moscou.

On est alors entré dans la souffrance. « Y'a quoi, sur les autres chaînes ? » a lancé un dépité grinçant. La mi-temps est arrivée, pour oublier. Quand Ca-

mara est entré, on a crié « Titi ! Titi ! », manière de se reprendre quelque peu. On faisait encore semblant, mais la brise fraîche est arrivée. Quand une petite escouade de photographes a débarqué, on a recommencé à chanter pour ne pas perdre la face. A 21 h 12, trois-zéro, c'était foutu, sur s'en doutait.

Alors on est entré dans l'indifférence. De temps en temps, un remords d'enthousiasme nous reprenait, trop vite éteint. « Marquez un but, au moins ! » a grommelé un sérieux consommateur de pastis. Quelques tables se sont vidées dans la nuit tombée. On n'était même pas déçus, mais on n'a quand même pas regardé la remise de la coupe. De toute façon, ils avaient éteint la lumière et rentré le poste de télévision.

On est allé sur le Vieux-Port, c'est le rendez-vous. Il y avait des lascars, des policiers, on a regardé les cinq interpellations, vite oubliées. Pour éviter de fixer les bagarreurs et les badauds, les trois cents policiers mobilisés se sont éloignés. Les voitures ont repris la rue, puisque personne n'était descendu en ville. On est rentrés chez nous, dans le brouillard de mer. On s'est dit qu'il y a des soirs et des matches qu'on oublie vite.

Michel Samson

Le mea culpa de Laurent Blanc

HÉROS HIER, damné aujourd'hui. L'expérimenté Laurent Blanc avait-il vraiment besoin de se rappeler les vicissitudes du métier de footballeur ? Le 20 avril, au stade Renato Dall'Ara de Bologne, c'est bien lui, en effet, qui avait permis à l'Olympique de Marseille de se qualifier pour la troisième finale de Coupe d'Europe de son histoire. Ce soir-là, l'homme avait dû tirer à deux reprises un penalty décisif, à quatre minutes de la fin de la rencontre, un joueur marseillais ayant pénétré dans la surface de réparation avant la frappe de balle. Insolent de sang-froid, tout en nonchalance, le « président » – son surnom en équipe de France – n'avait pas tremblé dans ce double exercice. Quelques minutes plus tard, qualification acquise, son nom était scandé sur le Vieux-Port.

Mercredi 12 mai à Moscou,

Laurent Blanc fut à l'origine du premier but de l'équipe de Parme. D'un coup de tête comme il en réalisa des milliers tout au long de sa carrière, le libero voulut donner une passe en retrait au gardien de but Stéphane Porato. Pourquoi le ballon, au lieu d'être frappé sèchement, rebondit-il mollement sur le crâne du capitaine marseillais ? L'attaquant argentin Hernan Crespo ne se posait pas la question. Son lob s'avérait fatal. Avec un but de retard face à une équipe italienne connue pour la qualité de son organisation, la tâche de l'OM se compliquait sérieusement.

« Ce n'est pas possible de lui faire des reproches », indiquait Robert Pires après la rencontre. « Vous savez combien de fois il nous a sauvé ? », interrogeait Christophe Dugarry, faisant référence aux nombreux services rendus par le dé-

fenseur, meilleur buteur de son équipe en championnat la saison passée avec onze réalisations. Laurent Blanc, lui, faisait son mea culpa: « Sur le premier but, je suis désolé... Je ne pousse pas assez le ballon de la tête et l'attaquant s'introduit entre moi et Stéphane Porato. Après ce but, cela devenait mission impossible pour l'OM. »

Champion du monde n'ayant pas participé à la finale contre le Brésil en raison d'un carton rouge contre la Croatie, vainqueur de la Coupe des coupes avec Barcelone en 1997 mais sans avoir joué la finale (contre le PSG) à cause d'une blessure aux adducteurs, Laurent Blanc est passé à côté de sa première finale internationale. A trente-trois ans passés, les occasions d'en disputer d'autres ne seront pas si nombreuses.

F. P.

PARME-MARSEILLE

PARME
Entraîneur: Malesani
Buffon • Thuram; Sensini; Cannavaro • Fuser; D. Baggio; Boghossian; Vanoli • Veron (Fiore, 77^e) • Crespo (Asprilla, 84^e); Chiesa (Balbo, 72^e)

MARSEILLE
Entraîneur: Courbis
Porato • Blondeau; Issa; L. Blanc; Domoraud; Edson (Camara, 46^e) • Brandao; Gourvennec; Bravo • Pires; Maurice

BUTS Crespo (26^e, lob de l'intérieur du pied droit, de 17 m à droite, au centre du but); Vanoli (36^e, tête en extension, de 10 m dans l'axe, le long du poteau droit); Chiesa (55^e, reprise de demi-volée du pied droit, de 9 m dans l'axe, dans la lucarne droite).

AVERTISSEMENTS PARME: Asprilla (90^e, comportement anti-sportif). MARSEILLE: Blondeau (59^e, jeu dangereux).

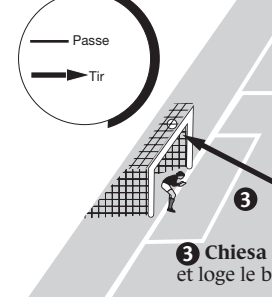
ARRÊTS DE JEU En faveur de PARME: 14 coups francs (7 + 7), dont aucun hors-jeu; 4 corners (3 + 1).

En faveur de MARSEILLE: 15 coups francs (6 + 9), dont 1 hors-jeu (0 + 1); 1 corner (1 + 0).

OCCASIONS PARME: 45 positions d'attaque dans les 30 m (20 + 25), dont 6 occasions (3 + 3); 12 tirs (7 + 5), 1 sur le montant (0 + 1) et 3 parés (2 + 1) par Porato. MARSEILLE: 45 positions d'attaque dans les 30 m (15 + 30), dont 3 occasions (0 + 3); 12 tirs (5 + 7), dont 5 contrés (2 + 3), et 5 parés (2 + 3) par Buffon.

L'ACTION

LE TROISIÈME BUT DE PARME À LA 55^e MINUTE



Infographie "Le Monde" avec Pierre Lepidi

débauche d'énergie. Mais Parme avait des kilowatts disponibles. L'ubiquité de cette équipe était illustrée par l'Argentin Sebastian Veron, increvable poumon.

A Marseille, Roland Courbis et son préparateur physique, Jacques Vankersschaver, avaient pourtant axé la saison sur la préservation des énergies en vue de ce mois de mai décisif. Dans cette optique, il avait été instauré une rotation systématique de l'effectif. Or, ce dernier semble aujourd'hui globalement à bout de fatigue, à l'image d'un Robert Pires qui a perdu toute capacité d'accélération.

Après la déconvenue de Moscou, le football français, champion du monde largement grâce à son contingent italien, va devoir s'interroger sur les raisons de ses carences physiques. Sauf à ce que soit prouvé que l'exceptionnel tonus des Parmesans, mercredi, cachait quelque inavouable secret. Avant la rencontre, Roland Courbis s'était interrogé avec humour sur le « Tonimalt » qui pouvait transformer certains joueurs en « Goldorak ».

L'équipe de Parme a été soupçonnée de dopage en début de saison, après que des documents saisis chez un médecin eurent laissé apparaître, chez plusieurs joueurs, des hématocrites (taux de globules rouges dans le sang) très élevés, laissant supposer une prise d'EPO. Mais le dossier a été refermé provisoirement par la justice italienne. Aller plus loin ne serait qu'insinuation de mauvais perdant. Les transfuges du calcio préfèrent invoquer un travail foncier de meilleure qualité comme explication à cette surpémie. Les clubs français ne feront peut-être pas l'économie d'une réflexion sur eux-mêmes.

Benoît Hopquin

Richard Virenque sanctionné par son employeur

L'ÉQUIPE italienne Polti a infligé une amende de 100 000 francs (15 240 euros) à Richard Virenque, mercredi 12 mai, pour « manquement au règlement interne de la société », et l'a mis en garde pour que, « dans le futur, il ne traite qu'avec les médecins de l'équipe ». Franco Polti, le PDG de la société, et Gianluigi Stanga, le directeur sportif de l'équipe, ont demandé des explications au Français après que celui-ci eut reconnu, dans les bureaux de la brigade des stupéfiants à Paris, s'être approvisionné en produits au près du faux docteur Bernard Sainz (Le Monde du 13 mai). Polti a cependant confirmé que Richard Virenque serait bien au départ du Tour d'Italie, samedi 15 mai, à Agrigente, en Sicile. « Je vais aller au Giro, c'est sûr », avait déclaré, mercredi, le coureur au journal de 13 heures de TF 1 après avoir indiqué qu'il n'avait pas dit aux enquêteurs s'être dopé.

■ LOTO: résultats des tirages n°38 effectués mercredi 12 mai.

Premier tirage: 4, 19, 34, 35, 46, 47, numéro complémentaire: 18. Rapports pour 6 numéros: 6 478 390F, 987 624€; pour 5 numéros et le complémentaire: 165 775F, 25 272€; 5 numéros: 12 100F, 1 844,63€; 4 numéros et le complémentaire: 440F, 67€; 4 numéros: 220F, 33,53€; 3 numéros et le complémentaire: 38F, 5,79€; 3 numéros: 19F, 2,89€.

Second tirage: 4, 11, 17, 20, 26, 45, numéro complémentaire: 22. Rapports pour 6 numéros: 3 517 895F, 536 299€; pour 5 numéros et le complémentaire: 48 660F, 7 418€; 5 numéros: 4 835F, 737€; 4 numéros et le complémentaire: 232F, 35,36€; 4 numéros: 116F, 17,68€; 3 numéros et le complémentaire: 26F, 3,96€; 3 numéros: 13F, 1,98€.

CULTURE

LE MONDE / VENDREDI 14 MAI 1999

CANNES 99 Un nouveau générique : c'est la surprise réservée par Gilles Jacob aux habitués du Festival pour cette 52^e édition. Chaque projection officielle était ouverte par un pré-générique « maison » : montée des marches des fonds méditerranéens au firmament étoilé où rayonne une Palme d'or, au son du *Carnaval des animaux* de Saint-Saëns. C'était métaphorique en diable avec une touche de culture et une once d'auto-ironie, bref parfait... mais, à la longue, lassant. La bande-son n'a pas changé, le visuel si. Plus de sortie des flots, George Lucas a remplacé Aphrodite comme source d'inspiration : une étoile-diamant qui escalade les fameux degrés, semant derrière elle une poussière brillante. Pas sûr que ce soit mieux, mais ça change. Autre générique : ne croyez pas que Nikita Mikhalov a fait l'ouverture du Festival ; mais, subrepticement, Youssef Chahine. Car *Le Barbier de Sibérie* est distribué par la société Pyramide, dont le logo d'ouverture est un plan tourné par l'auteur de *L'Autre* (film qui fait, lui, l'ouverture d'un certain regard). On reverra en clôture de la sélection officielle, avec un autre film : Chéops, Chéphren et Mykerinos filmés par le cher Jo. Un triomphe pharaonique.

À MA DROITE, Cannes, son palais, ses marches tendues d'un éternel drap rouge, ses gardes républicains, son cortège de petites gloires et de stars immenses, bien décidées à prendre d'assaut, sous les caméras et les flashes de dizaines de photographes en tenue de soirée, une légende : le plus prestigieux des festivals de cinéma. A ma gauche, Cannes, ses milliers de professionnels rassemblés dans les grands hôtels pour acheter, vendre, échanger des bobines de films et, pour ce qui est des producteurs et distributeurs français, ouvrir grand leurs oreilles sur l'avenir du financement des films par les télévisions.

Côté strass, le cinquante-deuxième Festival international du film de Cannes a connu des débuts tout juste encourageants. La cérémonie d'ouverture s'est déroulée sans émotions. Il a d'abord fallu sacrifier au rite des hommages à nos chers disparus : Stanley Kubrick en premier lieu, dont les festivaliers déplorent unanimement la disparition et le fait qu'ils ne verront pas sur l'écran du Grand Théâtre Lumière l'ultime opus, *Eyes Wide Shut* ; Dirk Bogarde enfin, dont la trop sobre animatrice de la soirée, l'actrice britannique Kristin Scott-Thomas, a rappelé « l'audace, la pudeur, l'humour et l'élégance ». Quelle acuité !

Le parterre n'a pas eu la force de se lever pour une quelconque ovation. Il faut bien dire que, avec

Premier soir

tout le respect que l'on doit à ses ouvrages, David Cronenberg n'a pas l'heur d'avoir le charisme de plusieurs de ses prédécesseurs, de Martin Scorsese pour ne citer que le dernier.

Deux acteurs ont donné à la cérémonie un peu d'intensité : Jeremy Irons et Faye Dunaway. Le premier a salué dans un sourire celui qui a fait de lui M. Butterfly.

LA PHRASE DU JOUR

« Les films d'amour incitent à l'amour. Ils permettent, une fois les lumières éteintes, d'embrasser dans le noir celui ou celle qu'on aimait sans oser déclarer son amour »

Faye Dunaway, actrice

Son « *Bonsoir, maître !* » de grande simplicité avait de l'allure. La seconde, de cette beauté qu'offre une maturité parfaitement conquise, a parlé d'amour.

Au-delà du miroir de l'ouverture solennelle, les témoins de l'écran réagissaient aux propos de Catherine Trautmann, ministre du cinéma, dans *Le Monde* du 13 mai. Elle les invitait à se réunir chez elle, une fois proclamé le palmarès 1999, afin de discuter du financement des films par les télévisions. « Je répondrai évidemment à son invitation, a déclaré Pierre Lescure,

graphiques (Bloc) et je militerai pour qu'ils fédèrent l'ensemble de la profession. »

Même bonne volonté du côté du Bureau de liaison des industries cinématographiques, qui a signé en mars un accord avec TPS : « *Le Blic approuve entièrement la volonté de la ministre d'arriver à un accord permettant une régulation des chaînes cinéma à péage.* » Les couteaux sont, peut-être, remisés. Le Festival de Cannes et le débat professionnel sont ouverts.

INSTANTANÉ CROISSETTE

Monsieur l'horloger général

LES BATEAUX sont à Cannes l'objet de toutes les convoitises. Connaître un capitaine ou n'être pas. Pourtant, quelqu'un ici déteste jusqu'à l'idée de jamais naviguer entre ponton du Majestic et ponton du Carlton. Son nom ? François Erlenbach, le personnage le plus recherché et le moins reconnu du festival dont il est, depuis le 1^{er} janvier 1991, le secrétaire général. Par deux



FRANÇOIS ERLNBACH

fois, cet homme de cinquante-trois ans a voulu prendre la mer et les festivaliers avec lui. Il y a quatre ans, le commandant du bateau qu'il avait affrété pour le dîner de gala était ivre mort et n'a jamais pu rejoindre le ponton du Carlton... En 1998, Monsieur le secrétaire général avait imaginé les fêtes qui devaient se tenir sur la *France* ; elles ont dû être annulées à quelques heures de la soirée de gala... Il s'en tient donc désormais à son royaume terrestre qui commence où s'arrête celui du directeur artistique, Gilles Jacob. François Erlenbach règne sur un budget de 40 millions de francs cette année, quelque huit cent cinquante salariés d'ici à la fin du festival et n'a pour tout credo qu'un mot : disponibilité. « *Je dois être accessible à tout moment et capable de régler le moindre détail en temps réel* », dit-il de sa voix d'administrateur territorial hors classe qui connaît Cannes comme sa poche – il a été secrétaire général de la commune pendant sept ans et président du palais pendant deux ans. Le moindre détail n'est pas celui de la sécurité, surtout quand une bombe est, comme aujourd'hui, désamorcée au centre-ville le matin de la cérémonie d'ouverture... Quatre cents gendarmes, plusieurs centaines de policiers, quatre cent trente agents de sécurité à l'intérieur du palais sont la petite troupe qu'il peut à tout moment solliciter pour défendre son enseigne.

François Erlenbach doit aussi veiller à la répartition harmonieuse des cinq cent mille billets mis cette année à la disposition des professionnels, s'inquiéter de l'hébergement des mille personnes reçues par le festival – équipes en compétition, officiels, journalistes et professionnels des pays privés des ressources nécessaires à un séjour cannois... – et, accessoirement, asséoir au dîner officiel d'ouverture les collaborateurs de Catherine Trautmann, même s'ils se sont annoncés tardivement... Et tant pis si le badge jaune collé par Pierre Lescure sur son pare-brise ne lui a pas permis de franchir les contrôles de police !

François Erlenbach peut aller revêtir son smoking et accueillir comme ils le méritent ses partenaires exigeants, dirigeants de Renault à leur tête, qui assurent pour moitié le train de vie du Festival international du film.

O. S.

Olivier Schmitt

L'œuvre au noir de Leos Carax

Pola X. Très attendu huit ans après « Les Amants du Pont-Neuf », le film, malgré quelques faiblesses, confirme la puissance créatrice de son auteur

COMPÉTITION OFFICIELLE. Film français de Leos Carax. Avec Guillaume Depardieu, Katerina Golubeva, Catherine Deneuve, Delphine Chuillot, Petruta Catalana, Laurent Lucas, Patachou. (2 h 14.)

Qu'il est beau, Guillaume... C'est la première impression, la première évidence qui arrive du film, au début. Etrange début, dans un décor idyllique. Tout est joli, solaire, riche et élégant : la demeure à la campagne, la fiancée de Guillaume (Delphine Chuillot), la mère de Guillaume (évidemment, c'est Catherine Deneuve), la vie de Guillaume et son avenir de jeune écrivain à succès, de jeune époux, de jeune châtelain. D'où une double énigme. Que signifie toute cette joliesse ? Que signifie cette beauté du Depardieu fils, qui n'a rien de commun avec le reste ?

Le film et son ambivalence tiennent dans la réponse à ces deux questions. A l'atmosphère paradisiaque du début va s'opposer la noirceur totale du monde dans lequel plonge Pierre (le personnage joué par Guillaume D., le Pierre de *Pierre et les Ambiguïtés*, roman malheureux et hyper-romantique de Herman Melville dont s'inspire le film), dès qu'il aura choisi de quitter cet univers de rêve cossu pour accompagner Isabelle. Le film bascule dans le noir – dans la pénombre, mais surtout dans la misère, la méchanceté, la douleur et la solitude. Au centre

de cette spirale descendante, et la relançant sans cesse, se trouve ce curieux personnage, Pierre-Isabelle, qu'on a vu naître et qui, lui, veut s'élever.

Au milieu de l'épisode lumineux, Isabelle a surgi de la nuit. Mystérieuse, difficile à comprendre, elle s'est déclarée sœur inconnue de Pierre, venue du froid, du passé, de l'Est, qu'importe. Au cours d'une séquence hallucinée, dans une obscurité presque complète, Isabelle parle, parle, parle, le cinéma est à l'extrême limite de ses possibilités, tandis qu'on se demande ce que c'est que cet œuvre au noir, cette danse de l'ombre et des mots, cette fille belle comme une morte, une Ophélie.

L'ÉLEVATION, LA CHUTE

Est-elle la vérité, ou la folie, ou juste une emmerdeuse de rencontre ? Est-elle vraiment sa sœur ? Elle sera le double et la moitié de Pierre, ce par quoi, ensemble, ils vont accomplir la mystique communauté des amants – chaste, longtemps, et alors ? Pierre et Isabelle ne font qu'un. Et, malgré l'amour qui finira par les rapprocher aussi par la bouche et le ventre, par l'union des sexes octroyés l'un à l'autre en un cérémonial doux et muet qui, dans la même obscurité, répond au défi verbal et vertigineux de leur première rencontre, ce « un » tombe.

Il tombe, quand bien même Pierre croit au contraire que cette fusion, cet accomplissement est voué à l'élever vers une grandeur, une sainteté



Guillaume Depardieu et Delphine Chuillot dans « Pola X ».

dont il n'a pas la stature, dont il ignore les postures. De l'union avec Isabelle est né le projet d'un livre que Pierre écrit sans cesse, de dos. Ceux qui le lisent disent que c'est nul, peut-être que Pierre aussi est nul. C'est quoi ce cirque décadent, quelle coquetterie se niche dans cette impuissance à partager avec les

autres (« communiquer », disent-ils) ? *Pola X* ne répond pas, ne juge pas. Le film veut seulement être le récit de ce double mouvement, la chute réelle, physique, sociale, mentale et sentimentale d'un personnage tout entier tendu vers l'élévation. Ce n'est pas une tragédie, c'est un mélodrame. Qui a dit que cette

union surhumaine devait s'accomplir dans un cloaque ? Personne, sinon Leos Carax, qui construit tout son film sur des oppositions franches, le jour et la nuit, le bien et le mal, le haut et le bas. Ces références binaires ont par le passé, surtout au temps de l'expressionnisme allemand auquel on songe souvent, engendré des œuvres magnifiques, et dont les partis pris esthétiques paraissent entièrement judicieux.

PARTIS PRIS DISCUTABLES

Pola X est un film magnifique, dont les partis pris restent sans cesse discutables, incertains. C'est son audace, et sa faiblesse. La vision du monde qui l'inspire semble souvent d'une simplicité réductrice. A cela, Carax et son film ne répondent pas, ou pas directement. Ils jouent le jeu de la marche à la catastrophe, jusqu'à la crise finale, à la fois minable et funeste. Carax, *Pola X*, Pierre ne sont pas du genre qui mollissent en chemin, quel que soit le chemin. Cette obstination a du panache, et des limites.

Le terrible et surprenant cauchemar sur lequel s'ouvre le film – déluge de bombes sur un cimetière, redoublement fantastique de la mort montré avec l'apparent réalisme des images d'actualités – a beau avoir installé d'emblée le caractère construit de ce qu'on verra, toutes les conventions ne s'avalent pas si facilement. L'amabilité de la première partie, la déprime du quartier misérable de Paris puis l'abstraction glauque de l'espèce de squatt, mi-

entrepôt pour SDF, mi-chapelle d'une secte tambourinaire et brutale du troisième volet, composent une série d'à-plats aux tonalités insistantes. Elles tendent à figer les personnages au rang de créatures trop dépendantes de leur créateur. Le sens de leurs actes et l'émotion de leur présence pâtissent de cette stylisation affichée.

A ce danger, Leos Carax répond par une débauche de propositions formelles, d'inventions – portant sur le récit, le cadre, la lumière, le son... – tout à fait passionnantes. Il n'y a guère de virtuosité dans ce film pourtant, pratiquement rien qui rappelle les morceaux de bravoure des premiers films. La créativité du cinéaste est d'autant plus impressionnante. Sans doute *Pola X*, film trop attendu, chargé de trop de passé et de trop de passif, est un film inégal, imparfait. Mais combien de cinéastes aujourd'hui se lancent ainsi à corps perdu dans la matière même du cinéma, plongent dans les images et les sons chercher des perles nouvelles, certaines d'une exceptionnelle beauté ?

Peut-être le gouffre entre l'abstraction lyrique du roman et ce qu'il y a d'inévitablement figuratif dans un film était-il trop grand, ou Carax n'a-t-il pas trouvé tous les ponts au-dessus de cet abîme. Sans aucun doute, il lui manque de la distance – l'humour qui, en le gauchissant un peu, aurait rendu plus accessible son univers construit comme une équation du bien et du mal. Il reste cette puissance créative, partagée avec bien peu de cinéastes actuels. Et il reste, qui soulève comme un souffle ce qui pourrait n'être qu'exercice de puissance d'un jeune démiurge, la générosité avec laquelle il donne existence à ses interprètes sur son écran.

Etonnante Golubeva, venue de chez Bartas, magnifique chez Claire Denis, sidérante ici. Elle est le réel et l'imaginaire aux cheveux emmêlés, la Madonaire aux cheveux emmêlés, la Madone des exilés et des exclus, la sainte de la part maudite. Et Deneuve, deux fois, une fois comme une reine, une fois comme une guerrière vaincue. Et la très belle figure maléfique campée avec presque rien par Laurent Lucas, l'autre double, luciférien, de Pierre.

Mais surtout incroyable Depardieu – Guillaume –, hanté d'on ne sait quoi et qui hante le film en retour. Et Carax saisit cela et voilà la beauté. A ce moment-là, qui n'est pas un instant du film mais un de ses niveaux, un de ses modes d'existence, un mystère s'accomplit, qu'il convient de saluer comme il le mérite.

Jean-Michel Frodon

★ Sortie le 13 mai.

Les vertiges d'un cinéaste funambule

SA FICHE signalétique est étonnamment maigre, à l'image d'un cinéaste qui n'apparaît que rarement, se confie encore moins (*Le Monde* du 13 mai), et dont la filmographie se limite à peu de titres. Leos Carax, alias Alex Dupont, est né en 1960.



Metteur en scène français entré dans la carrière avec deux courts métrages, Carax n'a réalisé depuis lors que quatre longs métrages : *Boy Meets Girl* (1984), *Mauvais Sang* (1986), *Les Amants du Pont-Neuf* (1991), *Pola X* (1999). Il n'en existe pas moins un mystère Carax, pour partie lié à sa position singulière dans le cinéma français contemporain.

Apparu entre une génération sacrifiée sur l'autel de la nouvelle vague (celle du trio Eustache-Pialat-Garrel dans les années 70) et la pléthorique nouvelle génération (celle des Poirier-Desplechin-Beauvois) des années 90, son œuvre, nocturne et ambitieuse, offre le visage d'une solitude hautainement et douloureusement tournée vers le passé du cinéma pour mieux en renouveler la magie poétique. Avec pour alter ego un homme-enfant, adolescent vieillard au corps d'acrobate (Denis Lavant),

elle ne cesse d'inscrire les origines du cinéma (l'art forain, le burlesque, le polar) à l'horizon de sa modernité (leur présence hallucinée), dans un étirement du corps cinématographique qui défie dangereusement les lois de la physique.

L'exercice a pris, voilà deux ans, la forme d'une lettre filmée adressée au Festival de Cannes, qui, tout en réaffirmant la présence du cinéaste après une longue éclipse, annonçait par son montage fulgurant (une *Histoire (s) du cinéma* en concentré) qu'il n'avait rien abdiqué de ses ambitions.

LOURDE GÉNÉALOGIE

Car Carax, contrairement à ceux qui lui ont succédé en revendiquant pour la plupart une veine réaliste inspirée de Pialat ou une science de la construction dramatique à l'école d'Alain Resnais, est de fait le seul cinéaste français de sa génération à avoir explicitement revendiqué tout l'héritage du cinéma, plus particulièrement celui de la nouvelle vague, et plus précisément encore celui, romantique, exacerbé et démiurgique, de Jean-Luc Godard.

Il n'est certes pas le seul à avoir rêvé de cette filiation. Intronisé dans *Les Ministères de l'art* (1987) par Philippe Garrel, il y apparaît, à

Jacques Mandelbaum

LA PHOTOGRAPHIE DE DEREK HUDSON

Mercredi soir

Le président David Cronenberg menace l'acteur Jeff Goldblum, le plus grand du jury, de sévères représailles au cas où il aurait la détestable intention de se placer devant lui à la cérémonie d'ouverture du 52^e Festival de Cannes.

Romain Goupil : « le film d'une génération qui pensait tout renverser »

« La Quinzaine des réalisateurs présente en ouverture, le 13 mai, votre cinquième long-métrage, *A mort la mort*. Vous en êtes également l'interprète principal. D'où est né ce film ?

– De l'accumulation des catastrophes. On peut se réfugier dans le désespoir,

mais ce n'est pas ainsi que je fonctionne. Je fais du cinéma. Un jour, à Sarajevo, dans les pires moments du siège, je me suis mis à filmer des moineaux dans un arbuste. Je m'intéresse à ce qui résiste. Autour de ce principe a germé l'idée d'un film qui prendrait tout à contre-pied. Il y a eu un enchaînement de drames, surtout en septembre 1996. Je ne faisais alors plus que passer d'un cimetière à un autre. On y retrouvait tellement de copains que par moment on frôlait le fou rire. Le film est né en réaction à cette série de décès d'amis.

– Cette succession de deuils est-elle une manière de s'interroger sur une génération et sur l'époque qui a succédé à Mai 68 ?

– Dès le début, le film montre la mise en terre d'un ceruciel sur lequel est écrit « *Révolution* ». Les personnes qui y assistent sont des proches, des amis. Certains connus, d'autres non. C'est la fin de quelque chose, un signe. De quoi ? Génération de privilégiés, nous pensions tout renverser. Ce que nos parents n'avaient pu faire. On s'est cognés à la réalité. Sur le moment, il n'y a pas eu mort d'homme. Le désenchantement a eu des conséquences dramatiques dans d'autres pays, en Italie ou en Allemagne. Mais on a compris que les types d'organisations dans lesquelles nous militions n'étaient pas l'idéal pour mener des relations personnelles ou amoureuses. Les drames comme les suicides sont arrivés après.

– Vous montrez dans le film que quand la foi militante disparaît, il reste une morale minimale.

– Le refus de l'injustice reste une chose essentielle, qu'il faut transmettre. Manger à sa faim, être soigné doit devenir un droit pour tout le monde. Mais on ne peut pas s'exonérer de sa propre responsabilité. Nos certitudes étaient confortables. On expliquait le monde. Il y avait un responsable, l'exploitation capitaliste, l'impérialisme, la bureaucratie. Dans une organisation trotskiste, on s'exonérait de tout, dans la mesure où l'on critiquait le stalinisme. Nous prétendions n'être responsables de rien quand notre fonctionnement était porteur des déviations que nous dénoncions.

– Dans la communauté que vous montrez, il y a eu des parcours divergents. Votre position actuelle sur le Kosovo, par exemple, diffère de celle de certains de vos anciens camarades.

– Si l'on est optimiste, on peut considérer que chacun est resté fidèle à des principes de jeunesse qui ont pu amener un tel à devenir conseiller de Fabius ou un autre à rester au bureau politique de son organisation trotskiste. Sur le Kosovo, j'entrevois pourtant une vraie fracture. Il faut stopper Milosevic si l'on veut empêcher que la peste brune ne s'étende sur d'autres pays d'Europe. »

Propos recueillis par
Jean-François Rauger



En Russie, la compétition se joue à la tête du Goskino

L'auteur du « *Barbier de Sibérie* » semblait triompher dans les luttes au sein du comité d'Etat à la cinématographie. Mais il vient de perdre l'élection à la présidence de cet organisme

LE 22 FÉVRIER 1999 fut une date noire dans la vie de Nikita Mikhal'kov, dont *Le Barbier de Sibérie* a été présenté jeudi 13 mai en ouverture du festival, hors compétition. Cette date est celle de la nomination d'Alexandre Goloutva comme président du Goskino (comité d'Etat à la cinématographie de Russie, sorte de ministère du cinéma), six mois après la crise financière d'août 1998 qui a frappé de plein fouet l'ensemble des secteurs économiques du pays. Elle n'a pas épargné une industrie cinématographique qui se relevait doucement de la déchéance engendrée par la fin de l'URSS, alors que, selon le président sortant, Armen Medvedev, le cinéma russe est déficitaire depuis 1984.

L'amputation récurrente du budget de son ministère (le Goskino n'avait perçu que 28 % du budget alloué par l'Etat, en 1996, et que 17 % en 1997) avait fait perdre toute crédibilité à cet ancien critique de cinéma fort respecté, personnalité consensuelle au sein d'une communauté de cinéastes peu enclins à laisser à l'un des leurs le leadership.

Pendant le septennat d'Armen Medvedev, la Russie s'est dotée – enfin –, le 9 juillet 1993, d'une loi sur le droit d'auteur ; elle a adhéré (le 8 mars 1995), après cent neuf années de refus, à la Convention de Berne ; la Douma a finalement voté, le 17 juillet 1996, la Loi relative au soutien de l'Etat à la cinématographie de la Fédération de Russie. Un nouveau programme, pompeusement appelé « La naissance du développement du cinéma national », avait même été lancé, début 1998, par le Goskino, afin de trouver les

moyens financiers de produire de nouveau plus de cent films par an avant 2005. Mais, en janvier 1999, aucun décret d'application n'avait permis de transformer en réalité ces mesures. Le départ d'Armen Medvedev, rendu inévitable par la crise, paraissait devoir permettre à Nikita Mikhal'kov de parachever sa prise de contrôle du cinéma russe. Lors du troisième congrès de l'Union des cinéastes de Russie (22 et 23 décembre 1997), Mikhal'kov avait contraint Sergueï Soloviev, grand metteur en scène russe qui assurait la fonction de premier secrétaire, à lui céder la place.

BUT : LE POSTE D'ELTSINE ?

Par ailleurs président du Fonds russe pour la culture, il profitait de l'apathie d'une bonne partie de la profession, notamment de la jeune génération, pour s'arroger pratiquement tous les pouvoirs lors du congrès extraordinaire des 29 et 30 mai 1998 (*Le Monde* du 18 juin 1998). Il proposait la création d'un fonds national pour le développement du cinéma, hors du budget de l'Etat, dont il serait le président et qui concentrerait toutes les sources de financement – se substituant, sans le dire, au Goskino. Ses déclarations sur l'« utilité » de certains films et l'« inutilité » d'autres avaient inquiété.

Devenant de droit coprésident de la Confédération des Unions de cinéastes de l'ex-URSS (seul organisme regroupant encore aujourd'hui toutes les Républiques de l'ex-URSS, y compris les pays baltes) aux côtés de son scénariste attitré, Roustam Ibragimbekov, Mikhal-

kov se dotait d'une base politique et de moyens matériels susceptibles de servir le but que certains lui prêtent, d'autant plus qu'il le nie avec insistance : rien moins que le poste de Boris Eltsine à la tête du pays.

C'est à cette marche vers le pouvoir qu'a porté un coup d'arrêt, au moins temporaire, l'élection d'Alexandre Goloutva – grâce, cette fois, à une forte mobilisation des cinéastes. Envoyées de tout le pays par des réalisateurs et d'autres artistes, des lettres ont afflué sur le bureau de Boris Eltsine, mais aussi d'Evgueni Primakov. Le premier ministre venait d'ailleurs de promettre les fonds nécessaires à l'organisation du Festival de Moscou – dont l'heureux lauréat de l'Oscar pour *Soleil trompeur* était justement devenu le nouveau président.

La campagne menée par Nikita Mikhal'kov culmina avec la première mondiale du *Barbier de Sibérie*, censée parachever son triomphe, le samedi 20 février au Palais des congrès du Kremlin, devant un parterre de personnalités politiques aussi prestigieuses qu'incompatibles – MM. Gorbatchev, Tchernomyrdine, Ziouganov, Berzovski et Primakov.

C'est ce dernier qui, le 22 février, signait de sa main, malgré les pressions et les déclarations intempestives, le décret nommant Alexandre Goloutva. Le 24 étaient rassemblés, dans la grande salle du Goskino, sous la direction de Valentina Matvienko, vice-premier ministre en charge des affaires sociales, plus de deux cents cinéastes pour remercier Armen Medvedev et saluer son successeur. Une demi-heure après le

début de la cérémonie, Mikhal'kov fit une entrée très remarquée, refusa de s'asseoir et déclara qu'il se rangeait « *tel un bon soldat* » à l'avis de son gouvernement, mais que si le nouveau président devait ne pas suivre la nouvelle voie ouverte lors du Congrès de l'Union des cinéastes, il en tirerait toutes les conséquences. Puis il quitta la salle pour rejoindre l'aéroport afin d'aller présenter son film dans les pays baltes.

QUESTIONS CRUCIALES

Personne n'imagine que le cinéaste ait renoncé à ses ambitions. De son côté, Alexandre Goloutva doit, lui, répondre d'urgence à quatre questions d'un niveau moins élevé, mais cruciales pour la survie du cinéma en Russie. Comment faire appliquer les lois et décrets votés ? Comment obtenir du ministère des finances le budget alloué au Goskino ? Comment rassembler

une corporation au bord de l'implosion afin d'avoir un poids suffisant pour influencer sur les décisions gouvernementales ? Comment rendre au poste qu'il occupe la crédibilité perdue, tant sur le plan national qu'international ?

Au-delà, il lui faudra faire comprendre aux cinéastes que l'industrie cinématographique centralisée fonctionnant sur le budget de l'Etat n'existe plus et n'existera plus jamais. Et qu'il y a forcément un rapport économique, fût-il injuste, entre une œuvre cinématographique et son coût, que l'Etat ne prendra plus seul à son compte. Il lui faudra, aussi, toujours, compter avec Nikita Sergueevitch Mikhal'kov. Les 26 et 27 avril, le plénum de l'Union des cinéastes de Russie s'est ouvert sur une violente passe d'armes entre Goloutva et lui.

Joël Chapron

A Paris aussi
on fête le cinéma !

Le Monde Cinémathèque française
MUSÉE DU CINÉMA

vous invitent pour
le 52^e festival de Cannes

à la projection en avant-première de
Todo sobre mi madre
de Pedro Almodovar

mardi 18 mai 1999
à partir de 19 h 30 - projection à 20 h 30 précises
avec l'aimable concours de AMLF

Cinémathèque française
Palais de Chaillot - 7, av. Albert-de-Mun, 75116 Paris - Entrée côté jardin
Réservation obligatoire : 01-42-17-29-35
Dans la limite des places disponibles

Mikhal'kov, la barbe !

HORS COMPÉTITION. *Le Barbier de Sibérie.* Film russe de Nikita Mikhal'kov. Avec Julia Ormond, Oleg Menshikov, Richard Harris, Alexey Petrenko. (2 h 59.)

CANNES
de notre envoyé spécial

Nous sommes en 1905. Une mère écrit à son fils, élève à l'académie militaire de West Point, pour lui dire qui est son père, comment elle l'a rencontré et combien elle l'a aimé. Ce garçon est tétu. Il préfère conserver un masque à gaz jour et nuit plutôt que de répondre aux hurlements de son sergent, qui lui ordonne de crier que Mozart n'est pas un grand musicien. Son père aussi, cadet d'une académie militaire à Moscou vingt ans plus tôt, est un grand tétu. Andreï Tolstoï (Oleg

Menshikov) est une de ces personnalités, rebelle et imprévisible, dont le comportement reste opaque pour Jane Callahan (Julia Ormond), une jeune Américaine arrivant à Moscou pour aider Douglas Mc Cracken, inventeur excentrique qui veut vendre aux Russes une machine à déboiser.

EXOTISME DE PACOTILLE

Le Barbier de Sibérie est un film simple. Sa philosophie (tel père, tel fils, bon sang ne saurait mentir) est accessible à tous. Sa longueur – trois heures – représente cependant un obstacle quasi insurmontable. Dans le film de Mikhal'kov, la Russie est un pays mystérieux, incompréhensible pour un Occidental. Mais le mystère ainsi décrété ne s'incarne pas à l'écran, si ce n'est sous une

forme d'exotisme de pacotille dans lequel sombre une mise en scène académique encore aggravée par un tournage en studio et le souci de la reconstitution historique.

Le dépaysement prend surtout la forme de clichés de dépliant touristique : le général d'armée ivrogne, la polka dans les rues, le rite du verre de vodka cul sec, le Kremlin, les fastes et la magnificence de la Russie tsariste. Ce projet d'ampleur qui tente ouvertement de renouer avec *Le Docteur Jivago* n'en possède pas la splendeur visuelle, et, plus grave, se révèle incapable, à la différence du film de David Lean, de rendre crédible un couple de cinémas.

Samuel Blumenfeld

Polyeucte, l'exalté de Dieu, contre l'ordre établi

A Ivry, Christian Schiaretti donne une lecture stimulante de la pièce de Corneille

En Arménie, en l'an 250, un seigneur local s'exalte au service de la nouvelle foi chrétienne, qu'il vient d'embrasser. Il détruit des

statues du culte romain. Au Théâtre d'Ivry, le metteur en scène, Christian Schiaretti, a mis en avant l'aspect exalté et risque-tout du per-

sonnage de Corneille, insistant sur le second terme du titre de la pièce, souvent oublié : *Polyeucte, martyr*.

POLYEUCTE, MARTYR, de Pierre Corneille. Mise en scène : Christian Schiaretti. Avec Arnaud Décarsin, Jean-Claude Frissung, Jean-Michel Guérin, Hélène Halbin...
THÉÂTRE D'IVRY - ANTOINE-VITEZ, 1, rue Simon-Dereure, Ivry-sur-Seine. M^e Mairie-d'Ivry. Tél. : 01-46-72-37-43. 70 F à 110 F (16,76 €). Durée : 2 heures. A 20 h 30 du mardi au samedi ; à 16 heures dimanche. Du 18 au 23 mai. En alternance avec *La Place royale* (mêmes auteur, metteur en scène, acteurs et décors), du 11 au 16 mai et du 25 au 30 mai.

La scène est à Mélitène, capitale d'Arménie sous juridiction romaine, en l'an 250. Un spectre hante l'Empire : celui du christianisme. Il pousse, s'infiltré, trop lentement aux yeux des rares convertis. Devant les résistances populaires, la nouvelle « secte » (le mot est de Corneille) vise à la tête. Elle a trouvé un maillon faible en la

personne de Polyeucte, un seigneur arménien, époux de la Romaine Pauline (mariage mixte, notez-le bien), fille de Félix, sénateur romain et gouverneur de la contrée. Fraîchement converti, Polyeucte est un esprit exalté, encore déchiré entre les prédictions des songes inspirés par les dieux païens et les actions glorieuses qu'il envisage au service du Dieu unique.

Surtout, Polyeucte est incapable de transmettre sa foi. Pourtant, il veut tout et tout de suite. Dans le cercle étroit de la clandestinité, il s'improvise fou de Dieu. Dans un geste qui suscite l'incompréhension, l'horreur et la colère malgré la considération générale dont il jouit, il anéantit les statues du culte établi, mettant en danger l'ordre et la sécurité de l'Etat. Rien qui importe désormais à Polyeucte, assez satisfait de sa provocation, car il est persuadé de gagner à tous les coups. Soit le pouvoir l'acquitte, et sa religion triomphe avec lui ; soit il le condamne, et il subira le martyre qu'il appelle de ses vœux.

Christian Schiaretti a mis l'accent sur ce trouble aspect de Polyeucte. Il est un chevalier du néant, un risque-tout persuadé qu'il ne risque rien puisque l'éternité lui appartient. Esprit sommaire, en constante surenchère, il ne conçoit l'imitation de Jésus-Christ que dans sa propre « ruine ».

TACT POLITIQUE

La grande tragédie chrétienne de Corneille glisse alors vers des passions plus terrestres. Pauline (Gisèle Tortelo) et son père (Jean-Claude Frissung) aiment tout simplement Polyeucte (Arnaud Décarsin) – sentiment plus visible sur scène, plus palpable, plus passionné chez Félix que chez sa fille, laquelle se révèle sage, presque raisonneuse. Et leur amour est si fort que l'idée de conversion, consécutive au martyre, est oblitérée par celle de fidélité à la personne.

Cette lecture stimulante de *Polyeucte, martyr* (l'accent est porté sur le second terme, rarement usité) est menée, sans qu'il y paraisse,

avec un tact immense. Christian Schiaretti a mis en scène en géopolitique la lutte entre les extrémistes qui invoquent le ciel et les centristes qui en appellent à la raison. Sévère (Julien Muller), favori de l'empereur, honnête homme et politique par excellence, comprendra le signal, comme disent ses homologues d'aujourd'hui, et saura prendre en compte les spécificités chrétiennes à l'avenir.

Devant un rideau qui laisse supposer un ailleurs théâtral (le peuple ? l'Histoire ?), un plateau carré a été disposé pour l'affrontement, auquel mènent deux allées, à plat, comme un plan de bâtiment. Une rampe d'éclairage posée au sol en suit le contour, projetant, lorsqu'elle n'est pas compensée par de plus hautes lumières, des ombres inquiétantes, mélodramatiques. L'affaire se joue dans un maintien fort cornélien, qui contient les corps et les soumet aux vers, accessibles dans toute leur clarté.

Jean-Louis Perrier

« The Rake's Progress » aux couleurs de Broadway

THE RAKE'S PROGRESS, d'Igor Stravinsky. Avec Tom Randle, Dorothee Jansen... Chœurs de l'Opéra et Orchestre de chambre de Lausanne, Jonathan Darlington (direction), André Engel (mise en scène), Nicky Rieti (décors et costumes), André Diot (lumière).

THÉÂTRE MUNICIPAL DE LAUSANNE. Le 11 mai. Durée 2 h 40. Prochaine représentation : Espace Malraux, Chambéry, le 29 mai, à 19 h 30. 120 F (23 €). Tél. : 04-79-85-55-43.

LAUSANNE

de notre envoyé spécial

Lui à des allures de teen-ager têtue et enfantin, un peu voyou, visage mobile et corps sensuel ; elle ressemble à une grande gigue scout, un peu coincée, mais charmante. En Tom Rakewell, le jeune ténor Tom Randle grimpe et dégringole toutes les marches du pouvoir et de la déchéance, avec le même regard étonné d'être là. Il n'hésite pas à chanter « vrai » plutôt que « joli ». Et la folie douce qui conclut sa « carrière »

de libertin arrive comme un prolongement naturel : il en fredonne les premières notes avec une voix détimbrée, qui n'a pourtant pas perdu ses couleurs. En face, Dorothee Jansen, Ann Trulove, la pure fiancée, s'épanche en longues inflexions émouvantes ; sans doute pousse-t-elle un peu fort la cabalette *I go to him*, mais c'est pour se donner du courage. Loïn des noirs méphistophéliques habituelles, David Pittsinger incarne le mauvais génie, Nick Shadow, avec une décontraction amusée, chaleureuse comme son timbre. Ajoutons la Baba la Turque juvénile de Natascha Petrinski, le Trulove rigide de Glenville Hargreaves, le Sellem désopilant de Peter Hoare et la Mother Goose plus conventionnelle de Nuala Willis, et la troupe est au complet.

CLIN D'ŒIL À MOZART, RETOUR AU BAROQUE

A cette distribution, Jonathan Darlington insufflé son énergie théâtrale. Entre les dissonances, les clinis d'œil à Mozart ou à Bach, les mélodies proches de la comédie musicale américaine, il impose son syle. Les instrumentistes

lausannois brillent particulièrement dans ces interventions brèves, mais capitales, qui colorent les voix – un frémissement de flûte, un trait sombre de basson.

La réussite du spectacle tient aussi au brio de la mise en scène. Oubliées les gravures de Hogarth qui ont inspiré Stravinsky et son librettiste Auden. Envolees, les perruques néoclassiques... C'est dans l'Amérique du début des années 50 (l'opéra fut créé à Venise en 1951) qu'André Engel et Nicky Rieti projettent l'histoire. Le bordel de Mother Goose se mue en cabaret de Broadway où les choristes (excellents) jouent aux « boys » et aux « girls ». Rakewell loge au Plaza et évolue au milieu des gratte-ciel, quelque part entre la 42^e Rue et Wall Street. Ce voyage s'achève sur une petite pelouse où Tom, se prenant pour Adonis, meurt, couronné de lauriers. Après le music-hall, retour à l'âge baroque. Tout comme, en ouverture de son *Rake's Progress*, avec sa fanfare de trente-trois secondes, Stravinsky rend hommage à l'*Opéra* de Monteverdi.

Pierre Moulinier

DÉPÊCHES

■ **ART** : saisie en 1988 par le régime de Nicolae Ceausescu, *Supplice*, une sculpture de l'artiste roumain Constantin Brancusi (1876-1957), a été restituée le 11 mai aux héritiers de sa propriétaire roumaine, Florenta Constantinescu. La sculpture était conservée au Musée national d'art de Bucarest, et les héritiers poursuivaient en justice l'Etat roumain depuis 1993, en vain. C'est le ministre roumain de la culture, Ion Caramitru, qui a décidé cette restitution.

■ **INDUSTRIES MUSICALES** : le groupe **Sony**, en s'appuyant sur le groupe **Microsoft**, va commercialiser des œuvres musicales sur l'**Internet**, ont annoncé le 12 mai à New York les deux sociétés. Le groupe Microsoft travaille sur MediaPlayer, un logiciel de reproduction musicale lié à Windows, et qui devrait être disponible cet été. Les deux groupes sont également membres du groupe Secure Digital Music Initiative (SDMI), devant définir une norme pour la diffusion de musique sur l'Internet en évitant le piratage.

■ **CHANSON** : Charles Trénet, quatre-vingt-six ans le 18 mai, a présenté le 10 mai à Paris son nouvel album *Les poètes descendent dans la rue*, dont la sortie est prévue le 21 mai. Les quatorze chansons, dont une sur la banlieue, ont été écrites durant ces quatre dernières années, a précisé le chanteur, qui a annoncé son retour en scène, les 4, 5 et 6 novembre, Salle Pleyel.

■ **OPÉRA** : les Arts florissants et William Christie accompagneront le Ballet de l'Opéra de Paris dans *Doux Mensonges*, une création mondiale du chorégraphe tchèque Jiri Kylian. Cet ensemble sera également dans la fosse du Palais-Garnier, en juin, pour *Alcina* de Haendel, avec la soprano Renée Fleming dans le rôle-titre, dans une mise en scène de Robert Carsen.

INSTANTANÉ

BEASTIE BOYS, L'HOMMAGE AUX VINYLES

Une scène ronde comme le plateau d'un tourne-disque au milieu de Bercy. Une façon de mieux se faire voir des quinze mille spectateurs qui, mardi 11 mai, remplissaient aux trois quarts le Palais-omnisports, mais surtout un hommage à l'un des objets les plus archaïques et, paradoxalement, les plus modernes de cette fin de siècle : le disque vinyle. En voie de disparition suivant le diktat de l'industrie, la rondelle de cire a servi de matière première au hip-hop et à la techno, les mouvements musicaux les plus novateurs de ces deux dernières décennies. Les artistes de la soirée témoignent de cette culture des platines.

DJ star d'Angleterre, « ambiancéur » hors pair, Norman Cook, alias Fatboy Slim, jongle avec quarante ans de musiques populaires. En tirant les éléments les plus jouissifs du rock, du blues, du ska, du reggae, du rap, de la house, il construit les « gros rythmes » – on qualifie son style de *big beat* – les plus festifs du moment. Avant lui, les Anglo-Pakistanaïis d'Asian Dub Foundation avaient prouvé le potentiel explosif de la fusion des genres (rap + rock + dub + musique indienne + militantisme) et des instrumentations. Cette leçon, ils l'avaient sans doute retenue de leurs aînés – et vedettes de la soirée –, les Beastie Boys.

A Bercy, les New-Yorkais Adam Horowitz, Adam Yauch et Mike Diamond se souviennent d'abord qu'ils furent les premiers héros blancs du rap. Rimes de potaches à voix de canard juste dynamisées par les acrobaties d'un DJ virtuose, Mixmaster Mike, « *the serial wax killer* ». Pur

old-school. Très tôt dans leur carrière, les garnements se sont révélés des innovateurs passionnés. Avec une énergie toujours turbulente, ils élargissent leur registre. Au centre de la scène tournoyante, le trio – rejoint par des camarades – s'arme d'instruments pour muer en combo punk, groupe psychédélique, formation latin-jazz ou afro-soul.

Dans ce grand télescopage, le berimbau (guingbarde) du percussionniste se fond aux scratches du DJ. Bercy pogotte et swingue en phase avec ces embarquées. Du brouillon parfois, des baisses de régime mais tellement de vie. Ces grands défenseurs du dalaï-lama, organisateurs du fameux Tibetan Freedom Concert, se joignent à la Chine pour condamner les frappes de l'OTAN au Kosovo. Avant de transformer, au final, un rap guerrier-Sabotage en un rock tellurique digne d'Iggy Pop.

Stéphane Davet

60,5 millions de dollars pour un Cézanne à New York

UN PAYSAGE de Vincent Van Gogh, *La Roubine du Roi*, peint à Arles en 1888, et qui était l'un des rares chefs-d'œuvre des enchères de printemps de New York, a été vendu près de 20 millions de dollars (20,5 millions d'euros) lors de la vente de toiles impressionnistes chez Christie's, le mercredi 12 mai à New York. La soirée fut à l'image de ce prix, voisin de l'estimation : solide mais sans éclat particulier.

Des records ont été battus en revanche, chez Sotheby's, qui dispersait à partir du 10 mai, toujours à New York, une grande partie de l'une des plus belles collections privées américaines, celle de l'ambassadeur, philanthrope et homme de presse John Hay Whitney et de sa femme Betsy Cushing Whitney.

La vente a dépassé 128 millions de dollars (119,23 millions d'euros) et a

donné lieu à deux records. *Rideau, cruchon et compotier* (vers 1893), de Cézanne, atteignant 60,5 millions de dollars (56,3 millions d'euros), quasiment le double de son estimation, est devenue la quatrième peinture la plus chère jamais vendue aux enchères, derrière deux Van Gogh et un Renoir vendu en 1990 par Betsy Whitney.

Paysage, l'île de la Grande Jatte, de Seurat, la dernière toile sur ce thème en mains privées, a obtenu plus de 35 millions de dollars (32,6 millions d'euros). Selon David Norman, le nouveau chef du département impressionniste et moderne de Sotheby's, la plupart des acheteurs seraient des Américains, nouveaux venus sur le marché.

En revanche, la première soirée des traditionnelles ventes impressionnistes de printemps, mardi

11 mai, avait été morose. 18 des 48 lots sont restés invendus et la soirée a totalisé 55 575 500 dollars (51,76 millions d'euros). Charles Moffet, un des responsables de l'impressionnisme chez Sotheby's, admettait que « *les estimations étaient un peu excessives* ». La vedette de la soirée, une *Meule* de Claude Monet, a été vendue 11 992 500 dollars (11,17 millions d'euros), en dessous de son estimation haute. *Danseuse basculant*, un dessin de Degas, *Femme rousse assise dans le jardin de M. Forest*, de Toulouse-Lautrec, et *Feuier Quella*, de Paul Klee, ont été retirés de la vente, faute d'enchères suffisantes. Certains spécialistes se demandent si le principe de la vente publique, autrefois festive, n'est pas passé de mode.

Harry Bellet

SORTIR

PARIS

Basement Jaxx

La scène house britannique qui a tendance à changer de héros tous les six mois fête depuis cinq ans – une éternité – le duo Felix Buxton (le barbu à lunettes) et Simon Ratcliffe. Sous le nom de Basement Jaxx, les deux compères ont su combiner à propos les racines de la soul et du funk des années 70 avec le minimalisme dansant de la house music. Le clip de leur single *Red Alert* – avec en invitée la chanteuse Blue –, tiré de leur récent album *Remedy* frais, varié et amical (XL/Delabel), est marrant et vif, clin d'œil aux films de science-fiction des années 50 autant qu'au court-métrage d'épouvante de *Thriller*, de Michael Jackson. En concert, Basement Jaxx évite la pose branchée de beaucoup de DJ, pour créer un rapport authentique et passionné avec le public, dans ce qui est une réelle prestation en direct et non pas une succession de passages de disques améliorés par des effets sonores et de syncopes rythmiques.

Soirée Hometown, Rex Club, 5, boulevard Poissonnière. Paris 2^e. M^e Bonne-Nouvelle. Tél. : 01-42-36-10-96. Nuit du 13 au 14 mai, à partir de 2 heures. 70 F. Exposition : Hypothèses de collection Une quarantaine d'œuvres du Fonds régional d'art contemporain de Provence-Alpes-Côte d'Azur sont réunies à Paris. Rassemblement ludique et hétérogène, du voilier de Jérôme Basserode à l'armoire-bateau-école d'Olivier Tourenc, des étagères de tableaux

de Didier Mencoboni à la *Potence préventive pour dictateur potentiel*, lequel autocrate devra être pendu, vu la taille de l'engin, vers l'âge de quatre ans... On l'aura compris, l'ensemble est d'une belle énergie. Quant à l'hypothèse émise dans le titre, elle vient d'un choix : la plupart des œuvres exposées ne sont que les fragments ou les témoignages de projets plus vastes, et à venir.

Musée du Luxembourg, 19, rue de Vaugirard, Paris 6^e. M^e RER B, Luxembourg, Saint-Sulpice. Tél. : 01-42-34-25-95. De 12 heures à 18 heures ; nocturnes jeudi et vendredi jusqu'à 21 heures. Visites commentées mercredi, samedi et dimanche à partir de 15 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 30 mai. Entrée libre.

LYON

Raymond Boni, Sophie Delizee Joe McPhee et Gérard Fabbiani Un quartette d'improvisateurs, réunis à l'initiative du guitariste Raymond Boni, permettra d'entendre à nouveau – juste après ses concerts aux Instants chavirés de Montréuil – le saxophoniste Joe McPhee, cette fois dans un lieu pluridisciplinaire (expositions, débats, littérature, concerts...) où les circulations entre trois salles sont possibles. La chanteuse Sophie Delizee et le clarinettiste Gérard Fabbiani complètent cette formation. On retrouvera ces deux activistes des musiques improvisées au même endroit, lors du Festival des improbables début juin.

Horlieu, 30, rue René-Leynaud, 69001 Lyon. Le 13 mai, 20 h 30. Tél. : 04-78-29-92-64. 50 F (7,60 €) et 70 F (10,70 €).

GUIDE

REPRISE

Gilda de Charles Vidor. Américain, 1946, noir et blanc (1 h 50). VO : Action Ecoles, 5^e (01-43-29-79-89).

TROUVER SON FILM

Tous les films Paris et régions sur le Minitel, 3615-LEMONDE ou tél. : 08-36-68-03-78 (2,23 Fmn).

ENTRÉES IMMÉDIATES

Le Kiosque Théâtre : les places du jour vendues à moitié prix (+ 16 F de commission par place). Place de la Madeleine et Parvis de la gare Montparnasse. De 12 h 30 à 20 heures, du mardi au samedi ; de 12 h 30 à 16 heures, le dimanche.

Les Enfers Carnaval de Jean-Michel Rabeux, mise en scène de l'auteur.

Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris 11^e. M^e Bastille, Voltaire, Bréguet-Sabin. Le 13, à 21 heures. Tél. : 01-43-57-42-14. 80 F et 120 F. Jusqu'au 5 juin.*

Cédipe roi de Sophocle, mise en scène de Laurent Gutmann.

Théâtre, 41, avenue des Grésillons, 92 Gennevilliers. Le 13, à 20 h 30. Tél. : 01-41-32-26-26. De 80 F à 140 F. Jusqu'au 30 mai.*

Voyage au bout de la nuit de Louis-Ferdinand Céline, avec Fabrice Luchini.

Théâtre Paris-Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris 19^e. M^e Porte-de-Pantin. Le 13, à 21 heures. Tél. : 01-42-01-89-48. 95 F et 160 F. Jusqu'au 30 juin.

Trudy Lynn *Jazz Club Lionel-Hampton, 81, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, Paris 17^e. M^e Porte-Maillot. Les 13, 14 et 15, à 22 h 30. Tél. : 01-40-68-30-42. 130 F.*

Patricia Grégoire Quartet *Le Ciel de Paris, tour Montparnasse, Paris 14^e. M^e Montparnasse-Bienvenue. Le 13, à 22 heures. Tél. : 01-40-64-77-64. 90 F.*

Eagle Eye Cherry *Olympia, 28, boulevard des Capucines, Paris 8^e. M^e Opéra, Madeleine. Le 13, à 19 h 30. Tél. : 01-47-42-25-49. 140 F.*

Les Essoufflés *Théâtre du Tambour-Royal, 94, rue du Faubourg-du-Temple, Paris 11^e. M^e Goncourt. Le 13, à 19 h 30. Tél. : 01-48-06-72-34. De 70 F à 90 F.*

RÉSERVATIONS

Evelyn Glennie et l'Ensemble orchestral de Paris *Théâtre des Champs-Élysées, 15, ave-*



BIENNALE THEATRE JEUNES PUBLICS LYON
12 jours de théâtre
16 spectacles pour tous
Rens. 04.72.07.77.33

GUIDE TÉLÉVISION

DÉBATS

20.40 Thema : le Kosovo. De la crise à la guerre. La stratégie de l'Otan. La stratégie serbe. Carnet de route d'un reporter au Kosovo. Déserteurs serbes. Opposants serbes. Les femmes de la guerre. L'offrande balkanique. **Arte**

MAGAZINES

18.30 Nulle part ailleurs. Festival de Cannes. Invités : Suède. **Canal +**

19.10 et **0.10** Le Rendez-vous. Le front national. Renaud Doly, Claude Askolovitch, Mickaël Darmon. **LCI**

20.00 20h Paris Première. Cinéastes de Palme. Invités : Claude Lelouch ; Bernardo Bertolucci ; Robert Altman ; James Ivory. **Paris Première**

20.05 Temps présent. Femmes productrices à Hollywood. Guerre au Kosovo : Sloba et Mira. Le siècle en images : Paul VI à Jérusalem. **TSR**

20.10 Le Talk Show. Avec Patrick Cauvin et Marianne James. **LCI**

21.00 Envoyé spécial. Prostitution, les rues de San Francisco. La crise du porc. La clef des champs. **France 2**

21.05 Savaï plus santé. Alzheimer : Quoi de neuf ? **TV 5**

23.10 La Preuve par trois. Les étudiants. Orientation. Ressources. **France 3**

23.50 Le Club. Gilles Jacob. **Ciné Classics**

DOCUMENTAIRES

19.40 Philippe Soupault et le surréalisme. [1/3]. **Planète**

19.55 Moulay Hassan, Aïssaoui. **Odyssée**

20.15 Reportage. Athlétisme, la filière black. **Arte**

20.35 Cinq colonnes à la une. **Planète**

20.40 Les Authentiques. Jazz à Marciac. **Odyssée**

20.45 La Maison Windsor. [3/3]. 1945-1992. **Histoire**

21.30 La Deuxième Révolution russe. [2/8]. La bataille pour la glasnost. **Planète**

22.20 Les Fils de David. **Planète**

22.25 Bronx 1969-1989. Flynn Cut Sleeves. **13^{ème} RUE**

22.35 Qu'est-il arrivé à Butch Cassidy et le Kid ? **Odyssée**

0.00 Egon Schiele. Vie et œuvre. **Odyssée**

MUSIQUE

21.00 Horowitz à Londres. Œuvres de Scarlatti, Chopin, R. Schumann, Rachmaninov, Scriabine. **Muzzik**

21.45 Don Juan de Strauss, par Karl Böhm. Par l'Orchestre philharmonique de Vienne, dir. Karl Böhm. **Mezzo**

22.05 Concerto pour piano n° 19 de Mozart, par Karl Böhm. Par l'Orchestre philharmonique de Vienne, dir. Karl Böhm. **Mezzo**

DOCUMENTAIRES

23.20 Nice Jazz Festival 1998. Avec Laurent de Wilde, Jacky Terrasson, Prysm, Michel Petruccianni. **Muzzik**

0.20 La Bohème. Opéra de Puccini. Mise en scène. Lorenzo Mariani. Par l'Orchestre et les Chœurs du théâtre lyrique de Cagliari, dir. Steven Mercurio. **Muzzik**

0.45 Musiques sacrées à Versailles. Par l'ensemble Les Arts florissants, dir. William Christie. **Paris Première**

THÉÂTRE

21.45 Richard III. De Shakespeare. Avec Ron Cook. **Histoire**

22.30 On purge Bébé. De Feydeau. Avec Jean Poiret, Michel Serrault. **Festival**

COURTS MÉTRAGES

22.25 On vous rappellera... Nicolas Bedos. **Canal +**

22.28 Les F.A.E.L.L. Lionel Kouro. **Canal +**

SÉRIES

20.40 Buffy contre les vampires. [1/2]. Bienvenue à Sunnydale. **Série Club**

20.40 Julie Lescaut. Femmes en danger. **RTBF 1**

20.50 Le juge est une femme. Danse avec la mort. **TF 1**

21.35 Urgences. On soigne bien les chevaux. **TSR**

22.35 Profilier. Copie conforme. O. A l'image des matres. **M 6**

FILMS

20.30 City Hall ■■ Harold Becker (GB - EU, 1995, v.o., 110 min) **O. Ciné Cinéma 3**

20.35 Les Chariots de feu ■■ Hugh Hudson (GB, 1981, 115 min) **O. Ciné Cinéma 1**

20.40 La Quatrième Dimension ■■ J. Landis, S. Spielberg, J. Dante et G. Miller (EU, 1983, 105 min) **O. RTL 9**

20.40 L'homme est une femme comme les autres ■■ Jean-Jacques Zillbermann (Fr., 1997, 100 min) **O. Canal + vert**

20.50 Le Jeune Marié ■■ B. Stora (Fr., 1982, 105 min) **O. M 6**

20.55 Un héros très discret ■■ Jacques Audiard (Fr., 1995, 110 min) **O. France 3**

20.55 Alice ■■ W. Allen (EU, 1990, 110 min) **O. Téva**

21.00 Je vous salue Marie ■■ Jean-Luc Godard (Fr. - Suil., 1983, 110 min) **O. Paris Première**

22.10 Un après-midi de chien ■■ Sidney Lumet (EU, 1975, v.o., 125 min) **O. Canal Jimmy**

22.20 Orphée ■■ Jean Cocteau (Fr., 1949, N., 90 min) **O. Ciné Classics**

22.20 Belle époque ■■ Fernando Trueta (Fr. - Esp., 1992, v.o., 105 min) **O. Ciné Cinéma 3**

22.30 Serial Lover ■■ James Huth (Fr., 1998, DD, 80 min) **O. Canal +**

22.45 Soleil trompeur ■■ Nikita Mikhalkov (Fr. - Rus., 1994, v.o., 150 min) **O. Ciné Cinéma 1**



23.15 The Servant ■■■ Joseph Losey. Avec Dirk Bogarde, James Fox (GB, 1963, N., v.o., 120 min) **O. France 2**

23.25 Les Piliers ■■ Walter Hill (EU, 1992, 100 min) **O. 13^{ème} RUE**

0.05 Soudain, l'été dernier ■■■ Joseph L. Mankiewicz (EU, 1960, N., v.o., 115 min) **O. Cinétoile**

PROGRAMMES

TF 1

18.25 Excluf. **19.05** Le Bigdil. **19.50** Clic & Net. **20.00** Journal. Invités : Leos Carax et Laëtitia Casta. **20.50** Le juge est une femme. Danse avec la mort. **O.** **22.45** Made in America. Un vrai petit ange. Téléfilm. Bryan Michael Stoller. **O.**

FRANCE 2

18.05 Sauvez le Neptune. Film. David Greene. **O.** **19.55** 1 000 enfants vers l'an 2000. **20.00** Journal, Météo. **21.00** Envoyé spécial. Prostitution, les rues de San Francisco. La crise du porc. P-3 : La clef des champs. **23.15** The Servant ■■■ Film. Joseph Losey (v.o.). **1.10** Journal, Météo. **1.35** La 25^e Heure. Laïla. **FRANCE 3**

FRANCE 3

18.20 Questions pour un champion. **18.45** Un livre, un jour. **18.55** Le 19-20 de l'information, Météo. **20.05** Fa Si La. **20.30** Tout le sport. **20.55** Un héros très discret ■■ Film. Jacques Audiard. **O.** **22.45** Météo, Soir 3. **23.10** La Preuve par trois. Les étudiants. Orientation. Ressources. Logement. Santé. **0.05** Espace francophone. Guinée : le professeur Mohammed L. Camara. **0.35** Nocturnales. Anne-Sophie Mutter : récital Beethoven. **CANAL +**

► En clair jusqu'à 20.40 **18.30** et **19.40** Nulle part ailleurs. **19.29** Le Journal du Festival. **20.40** L'effet papillon ■■ Film. Fernando Colomo. **O.** **22.25** On vous rappellera... Court métrage. Nicolas Bedos. **O.** **22.28** Les F.A.E.L.L. Lionel Kouro. **O.** **22.30** Serial Lover ■■ Film. James Huth. **O.** **0.00** La Porte aux sept serrures. Film. Alfred Vohrer. **O.** **1.35** Hockey NHL.

TELEVISION

FRANCE-CULTURE

8.32 Berbères : origines et permanence Réalisées par Philippe Modol, cinq émissions sur les Berbères du 10 au 14 mai, ce peuple millénaire dont les us et coutumes irriguent les pourtours du bassin méditerranéen, de la Libye aux Canaries. A l'aide de spécialistes de renom, ce voyage qui va des origines à l'actualité de la « berbèrité » fascine par son érudition, mais pêche toutefois par l'oubli de pans d'une riche culture.

CINÉ CINÉMA 1

22.45 Soleil trompeur ■■ Près de Moscou, en 1936, la journée d'été que s'apprête à passer Kotov avec sa jeune femme Maroussia et sa fille bascule dans l'horreur. L'arrivée inopinée d'un ex-amant de Maroussia, membre de la police politique stalinienne, coûtera sa carrière et sa vie au beau Kotov. Une interprétation remarquable, une atmosphère à la Tchekhov, pour un film qui rata la Palme d'or à Cannes en 1994 (v.o.).

FRANCE 2

Hommage à Dirk Bogarde : **23.15** The Servant ■■■ Sur un scénario de Harold Pinter, Joseph Losey filme avec une sobriété exemplaire la lente et implacable prise de pouvoir d'un valet de chambre, interprété par le génial Dirk Bogarde, sur son employeur (James Fox). Aucun film n'a sans doute décrit avec cette précision critique le processus d'humiliation et de déchéance d'un homme pour un autre. Ce huis clos étouffant, réalisé en 1963, est un véritable chef-d'œuvre (v.o.).

VENDREDI 14 MAI

GUIDE TÉLÉVISION

DÉBATS

17.10 Imbert-Julliard. **LCI**

MAGAZINES

13.05 Faut pas rêver. Allemagne : L'arbre de mai. France : Guerre de Sécession à Guetlesquin. Taiwan : L'île aux fantômes. Invité : Laurent Gerra. **TV 5**

14.00 20h Paris Première. Cinéastes de Palme. Invités : Claude Lelouch, Bernardo Bertolucci, Robert Altman, James Ivory. **Paris Première**

14.35 La Cinquième rencontre... Travail, économie : Le petit commerce en France. Invité : Pierre Creuzet. **La Cinquième**

15.30 Les Grands Débats politiques. Face à face avec Guy Mollet 24 janvier 1966 [1/2]. Invité : Jean-Marie Colomani, directeur du Monde. **Histoire**

16.10 et **20.10** Le Talk Show. Pierre Geogel, Gilles Taurant et Marie-France Pisier. **LCI**

17.55 Stars en stock. Lauren Bacall. Frank Sinatra. **Paris Première**

18.30 Le Magazine de l'Histoire. Spéciale Versailles. Invités : Béatrix, Saule, Jean-Michel Caillaud, Jean-François Dubost, Eric Munson-Rigau. **Histoire**

18.30 Nulle part ailleurs. Cannes. Invités : Guillaume Canet, Guillaume Depardieu, Katerina Golubeva et Delphine Chaillet, Damian O'Donnell et Om Puri, Catherine Zelta-Jones, Texas. **Canal +**

19.00 Rive droite, rive gauche. Cannes. **Paris Première**

19.10 et **0.10** Le Rendez-vous de Ruth Elkrief. Josette Alia **LCI**

19.30 Envoyé spécial. Les années 90. Kremlin les coulisses. Au nom de la forme. Invités : Caroline Ibois, Anthony Rowley. **Histoire**

20.00 20h Paris Première. Le cinéma au féminin. Invités : Anouk Grinberg, Sandrine Kimberlain, Nathalie Baye, Marie-José Nat. **Paris Première**

20.55 Thalassa. Au nom de l'empereur. **France 3**

21.45 Les Grands Débats politiques. Face à face avec Guy Mollet 24 janvier 1966 [2/2]. **Histoire**

22.00 Faut pas rêver. Togo : Les forteresses du pays Tamberma. France : «L'ours noir». Brésil : Figures de terre. Invitée : Françoise Arnoul. **France 3**

22.45 Bouillon de culture. J.M.G. Le Clézio. **France 2**

23.10 Sans aucun doute. Signature, attention dangers ! Invité : Paco Rabanne. **TF 1**

23.30 Les Dossiers de l'Histoire. Jeunes premiers d'hier et d'aujourd'hui. **France 3**

DOCUMENTAIRES

18.35 Le Cinématographe selon Terry Gilliam. [2/5]. Les grandes premières. **Planète**

19.00 Les Authentiques. Jazz à Marciac. **Odyssée**

19.45 Mémoires du XX^e siècle. Hubert Beuve-Méry. **Planète**

20.15 Palettes, Claude Monet (1840-1926). La couleur de l'instant : série des Bassins aux nymphéas. **Arte**

20.35 Les Villes du futur. [3/3]. Singapour. **Planète**

20.45 Lieux mythiques. [7/20]. Mystères de la Crète antique. **Histoire**

21.05 Epopée en Amérique, une histoire populaire du Québec. [8/15]. Union et désunion. **TV 5**

21.15 Lieux mythiques. [8/20]. Les sites sacrés d'Irlande. **Histoire**

22.20 Grand format. Happy Birthday, Mr Mograbi. **Arte**

22.35 Nova. Déchiffreurs en temps de guerre. **Odyssée**

23.00 La III^e République. [1/6]. 1870-1879. **Histoire**

23.20 Bob Marley «Legend». **Canal Jimmy**

23.40 Philippe Soupault et le surréalisme. [1/3]. La Case de l'Oncle Doc. Citeaux ou les silences de la vie. **France 3**

SPORTS EN DIRECT

15.00 et **20.00** Tennis. Internationaux messieurs d'Italie. Quarts de finale. **Eurosport**

16.45 Cyclisme. Tour des Asturies. **Pathé Sport**

DANSE

19.35 Le Lac des cygnes. Chorégraphie d'Erik Bruhn. Musique. Tchaïkovski. Par le ballet national du Canada. Avec Erik Bruhn (le prince), Lois Smith (la reine des cygnes), Olga Makheva (la reine-mère). **Muzzik**

20.45 Casse-Noisette. Chorégraphie de Rudolf Noureev. Musique. Tchaïkovski. Par le ballet de l'Opéra de Paris. Avec Bruno Chauhape (Casse-noisette), Elisabeth Maurin (Clara). **Mezzo**

22.20 Silent Cries. Chorégraphie de Jiri Kylian. Musique. Debussy. Avec Sabine Kupferberg. Par Orchestre du Concertgebouw, dir. Bernard Haitink. **Mezzo**

MUSIQUE

21.00 John Pizzarelli chante les Beatles. Montréal 98. **Muzzik**

22.05 The Mill Jackson Quartet and Gary Burton. **Muzzik**

22.45 Pierre Boulez dirige l'Orchestre philharmonique de Vienne. Avec Phyllis Bryn-Julson, soprano ; Dieter Flury, flûte. Œuvres de Debussy, Boulez, Bartok, Stravinsky. **Mezzo**

VARIÉTÉS

22.15 Tapis rouge à Francis Cabrel et Patricia Kaas. **TV 5**

TÉLÉFILMS

18.30 La Dame de Berlin. Pierre Boutron [1/2]. **Ciné Cinémas**

20.30 Les P'tits Gars Ladouceur. Luc Béraud. **Festival**

20.45 Verglas. Michael Gutmann. **Arte**

20.50 L'Otage d'une vengeance. Ken Wiederhorn. **M 6**

20.55 L'Etincelle de vie. Buzz Kulik. **TMC**

21.55 Tous les hommes sont menteurs. Alain Wermus. **RTBF 1**

22.55 Lexx, Sa giga nécrose. Robert Sigl [4/4]. **13^{ème} RUE**

COURTS MÉTRAGES

22.25 On vous rappellera... Nicolas Bedos. **Canal +**

0.25 La Petite Fille et les Choses. Nikita Mikhalkov (muet). **France 2**

0.25 Libre court. Le Modèle. Guillaume Defontaine. **France 3**

SÉRIES

20.40 Chicago Hospital, la vie à tout prix. **RTL 9**

20.40 Tekwar. Trop de mémoire. **13^{ème} RUE**

20.55 Soirée sitcom. **Téva**

21.00 Quai n° 1. Les Compagnons de la loco. **France 2**

22.05 X-Files. [Episode pilote]. Nous ne sommes pas seuls (v.o.). **Série Club**

22.20 Dream On. Le corps de l'angoisse (v.o.). **Canal Jimmy**

22.30 X-Files. Mystère vaudou. **O.** Le fétichiste. **M 6**

22.50 Seinfeld. En voiture (v.o.). **Canal Jimmy**

0.15 Friends. The One Where Rachel Smokes (v.o.). **Canal Jimmy**

FILMS

14.20 Juste avant la nuit ■■ Claude Chabrol (France, 1970, 105 min) **O. Cinétoile**

16.05 Soudain, l'été dernier ■■■ Joseph L. Mankiewicz (Etats-Unis, 1960, N., 115 min) **O. Cinétoile**

19.00 La Charrette fantôme ■■ Julien Duvivier (France, 1939, N., 90 min) **O. Ciné Classics**

19.00 Dumbo, l'éléphant volant ■■ Norman Ferguson (Etats-Unis, 1940, 65 min) **O. Disney Channel**

19.30 David Gold ■■ Julien Duvivier (France, 1930, N., 90 min) **O. Cinétoile**

20.30 Voyage en Italie ■■■ Roberto Rossellini (Italie, 1953, N., v.o., 85 min) **O. Ciné Classics**



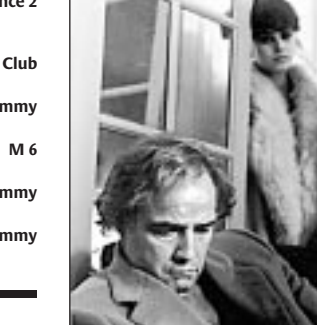
21.00 Les Amours d'une blonde ■■■ Milos Forman. Avec Hanna Brejchova (Tchécoslovaquie, 1965, v.o., 80 min) **O. Cinétoile**

21.00 Greystoke ■■ Hugh Hudson (Grande-Bretagne, 1983, v.o., 135 min) **O. Ciné Cinéma 3**

21.30 Sailor et Lula ■■ David Lynch (Etats-Unis, 1989, 120 min) **O. Cinéstar 1**

21.55 La Lettre ■■ William Wyler (Etats-Unis, 1940, N., v.o., 100 min) **O. Ciné Classics**

22.20 Intérieurs ■■■ Woody Allen (Etats-Unis, 1978, 90 min) **O. Cinétoile**



22.35 Le Dernier Tango à Paris ■■■ Bernardo Bertolucci. Avec Marlon Brando, Maria Schneider (Italie, 1972, 135 min) **O. Paris Première**

23.30 La Séparation ■■ Christian Vincent (France, 1994, 90 min) **O. Cinéstar 1**

23.35 Orphée ■■ Jean Cocteau (France, 1949, N., 90 min) **O. Ciné Classics**

23.40 Train de nuit ■■ Jerzy Kawalerowicz (Pologne, 1959, N., v.o., 95 min) **O. Arte**

23.50 L'Homme des vallées perdues ■■ George Stevens (Etats-Unis, 1953, v.o., 115 min) **O. Cinétoile**

0.50 Soleil trompeur ■■ Nikita Mikhalkov (France - Russie, 1994, v.o., 150 min) **O. Ciné Cinéma 3**

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

16.45 Sunset Beach. **O.** **17.35** Melrose Place. **O.** **18.25** Excluf. **19.05** Le Bigdil. **19.50** Clic & Net. **20.00** Journal. Invité : Sean Connery. **20.50** Les P'tites Canailles. En mai, fais ce qu'il te plaît. **23.10** Sans aucun doute. Signature, attention dangers ! **1.00** TF 1 nuit, Météo. **FRANCE 2**

17.00 Des chiffres et des lettres. **17.30** et **22.35** Un livre, des livres. **17.35** Cap des Pins. **O.** **18.10** L'Arbre de Noël. Film. Terence Young. **O.** **20.00** Journal, Météo. **21.00** Quai n° 1. Les Compagnons de la loco. **O.** **22.45** Bouillon de culture. J.M.G. Le Clézio. **0.00** Journal, Météo. **0.20** Ciné-club. Cycle Nikita Mikhalkov. **0.25** La Petite Fille et les Choses. Court métrage. Nikita Mikhalkov. **O.** **0.40** Partition inachevée pour piano mécanique ■■ Film. Nikita Mikhalkov (v.o.). **O.**

FRANCE 3

14.57 Keno. **18.20** Questions pour un champion. **18.50** Un livre, un jour. **18.55** Le 19-20 de l'information, Météo. **20.05** Fa Si La. **20.35** Tout le sport. **20.55** Thalassa. Au nom de l'empereur. **22.00** Faut pas rêver. **23.05** Météo, Soir 3. **23.30** Les Dossiers de l'Histoire. Jeunes premiers d'hier et d'aujourd'hui. **0.25** Libre court. Le Modèle. Guillaume Defontaine. **O.** **0.35** La Case de l'Oncle Doc. Citeaux ou les silences de la vie. **1.30** Nocturnales, jazz à volonté. Herbie Hancock à Antibes, 1998.

CANAL +

16.00 Jeanne et le garçon formidable ■■ Film. Olivier Ducastel. **O.** **17.35** Evamag. **O.** **20.10** A la une. **O.** ► En clair jusqu'à 21.00 **18.30** Nulle part ailleurs. Spécial Cannes. Invités : Texas. **19.29** Le Journal du Festival. **20.30** Allons au cinéma ce week-end. **21.00** Spiceworld, le film ■■ Film. Bob Spiers. **O.** **22.25** On vous rappellera... **O.** **22.30** Volcano ■■ Film. M. Jackson. **O.** **0.10** Tintin et le mystère de la Toison d'Or ■■ Film. Jean-Jacques Verme. **O.** **1.55** Tintin et les oranges bleues ■■ Film. Philippe Condroyer. **O.**

PROGRAMMES

ARTE

19.00 Voyages, voyages. **19.45** Météo. **Arte info.** **20.15** Reportage. Athlétisme, la filière black. **20.40** Soirée thématique. De quoi je me mêle : Spécial Kosovo. De la crise à la guerre. La stratégie de l'Otan. La stratégie serbe. Débat : Stratégie. Carnet de route d'un reporter au Kosovo. Déserteurs serbes. Opposants serbes. Les femmes de la guerre. Débat. L'offrande balkanique. Débat. **0.10** Les Aventures du prince Ahmed ■■ Film. muet de Lotte Reiniger. **O.** **1.20** Une affaire d'honneur ■■ Film. Ken Russell (v.o.). **O.**

M 6

18.25 Chérie, j'ai rétréci les gosses. **O.** **19.20** Mariés, deux enfants. **O.** **19.50** Ciné 6 Spécial Cannes. **19.54** Le Six Minutes, Météo. **20.10** Notre belle famille. **O.** **20.40** Passé simple Junior. **20.50** Le Jeune Marié ■■ Film. Bernard Stora. **O.** **22.35** Profilier. Copie conforme. O. A l'image des matres. **O.** **0.25** La Maison de tous les cauchemars. Le gardien des abysses. **O.**

RADIO

FRANCE-CULTURE

20.30 Agora. Martin de la Soudière. **21.00** Lieux de mémoire. **22.10** For intérieur. Jean Vanier. **23.00** Nuits magnétiques (rediff.).

FRANCE-MUSIQUE

20.00 Résonance 1999. Concert par La Stagione Frankfurt, dir. Michael Schneider ; Don Quichotte, de Telemann. **22.30** Musique pluriel. Œuvres de Wernick. **23.07** Papillons de nuit. **RADIO CLASSIQUE**

20.15 Les Soirées. Œuvres de Boccherini. **20.40** Rudolf Kempe, chef d'orchestre. Œuvres de Weber, Schubert, R. Strauss, Beethoven, etc. **22.39** Les Soirées... (suite). Rudolf Kempe, chef d'orchestre. Œuvres de Bruch, Brahms, J.E.F. Strauss, Lehar.

PROGRAMMES

Le Monde DES LIVRES

LITTERATURE

ESSAIS

VENDREDI 14 MAI 1999



ENRICO REMMERT

Le Feuilletou

de Pierre Lepape, page II



GILLES LAPOUGE

page III



LE MAI DU LIVRE D'ART

Autoportraits
et natures mortes,
Pierre Restany,
David Bailey,
Portes d'Afrique...
page IV et V

LA PHILO FOUT LE CAMP ?

La Chronique
de Roger-Pol Droit
page VII



HENRY LAURENS

page VII

Sur les chemins des hommes et de Dieu

José Jiménez Lozano, né en 1930 à Avila (Espagne), a été longtemps journaliste, tout en écrivant essais, poèmes, nouvelles, romans. Il était temps qu'il soit traduit en français et les deux ouvrages qui viennent d'être publiés par Flammarion devraient, on l'espère, être suivis par beaucoup d'autres. Que ce soit dans les nouvelles qui composent *Le Grain de maïs rouge* (Prix national des lettres espagnoles en 1992) ou dans le roman *Les Sandales d'argent*, le lecteur est constamment soumis à des chocs contradictoires, à une cruauté atroce, à une compassion infinie, à toutes les violences et tout l'amour de la condition humaine, victime impuissante du Mal comme du Bien. Pourtant la plume est légère, sereine, et va tranquille son bonhomme de chemin de croix. Dieu – ou l'idée que l'on s'en fait – est toujours présent ou forcément absent, ou peut-être simplement « en maison de retraite », et Jiménez Lozano retouche les histoires que l'on raconte en son nom depuis la nuit des temps, pour en faire surgir les aspirations, les passions, les forfaits ou la gloire.

Les humbles et les miséreux ont droit à sa tendresse et à sa pitié comme la Vierge Marie, pauvre femme qui s'inquiète quand son fils est arrêté parce qu'il va prendre froid et qu'il est « si fragile de la gorge », tout comme son ami Judas, avec qui il est « si lié ».

Ennemi acharné de l'intolérance, Jiménez Lozano assassine avec un sourire badin la banalité de l'horreur quotidienne lorsqu'il laisse expliquer au fournisseur de la Sainte Inquisition les raisons qui le poussent à demander une

Martine Silber

avance et augmenter « la facture ». Toute peine mérite salaire, et l'artisan qui a l'amour de son métier et du travail bien fait n'a aucune peine à se justifier : « J'ai dû ajouter au moins cinq grosses bûches pour le succès du châtement de deux de ces hérétiques, particulièrement maigres et décharnés : pas assez de substance pour donner prise aux flammes et aux braises. Ces hérétiques de type spirituel et mystique sont toujours très difficiles à brûler, comme les vieilles sorcières. » « Le passeux » qui recueille les nouveau-nés abandonnés à lui aussi ce souci de « la belle ouvrage » et « l'estomac noué à l'idée de mal faire ». De braves gens voués à l'infamie. La mort, le suicide, le crime en attendant d'autres trop vulnérables, trop tendres, trop honnêtes. Et si les idiots de village peuvent succomber au désespoir,



José Jiménez Lozano devant l'église San Pedro de Alcazarén

ils triomphent aussi dans la simplicité de leur âme.

C'est un de ces idiots, Blas Cívicos, qui est le principal personnage des *Sandales d'argent*, l'historique d'un meurtre, contée par « un témoin de la dernière heure, et qui plus est de seconde ou de troisième main ». Le mort est le curé don Tomás, de son vrai nom « Absalón-Benedicto-José-Vicente-Antonio-Tomás de Lorenzana », tué d'un coup de fusil alors

qu'il discutait sur un banc, en fumant une cigarette avec Blas Cívicos qui a tout vu, qui sait tout et qui parfois pourtant dit qu'il ne sait rien. Cet assassinat n'a étonné personne, « car le curé se mêlait de politique et avait tendance à l'absolutisme et au caciquisme, autant sinon plus que don Abilio de la Herralde, avec qui il était comme cul et chemise, car il avait les mêmes façons de voir et de penser ». Don Tomás remplaçait l'ancien curé, don Manuel, qui avait pris en charge Blas Cívicos, encore enfant et en avait fait son « enfant de cœur, sacristain, valet et "homme-à-tout-faire" », mais qui après sa mort fut accusé dans un livre d'avoir été athée « et de l'avoir toujours été durant les quarante années qu'il avait passées dans cette paroisse, ce qui avait suscité un tel scandale qu'on avait finalement décidé d'en faire

un saint et de le mettre sur les autels pour tout dissimuler : ainsi les gens prieraient pour lui, l'invoqueraient et oublieraient tout le reste ».

Du vieux curé, Blas Cívicos a hérité une sale manie, il hurle à tout bout de champ « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », manie que le nouveau curé lui fera passer, par la manière forte. Mais ils resteront finalement bons amis.

Seul Blas Cívicos pourrait témoigner mais devant le juge, il aura beau dire tout ce qu'il sait ou presque tout, on ne saura pas grand-chose. Ou, du moins, on ne saura pas forcément ce que l'on cherchait. Et l'intrigue policière passe très vite en arrière-plan, tandis que d'autres histoires se croisent et s'emmêlent dans ce petit village perdu, près d'un lac où une princesse maure captive s'est jetée, un lac du fond duquel, selon la légende, surgit à la lune nouvelle une procession de moines blancs, portant des cierges enflammés et un cerueil sur leurs épaules et chantant le *Miserere*, un lac où encore gamin, au début de la guerre civile, Blas Cívicos a vu déverser « des corps apportés par camions entiers ; on les jetait à l'eau comme s'il s'agissait d'alimenter ce couvent en moines, ou ces moines en enterrements ». Un village où les riches

et les forts prennent aux pièges de leurs mensonges et de leurs malversations les humbles et les pauvres, qui observent, impuissants sans être dupes, avec toute la finesse et l'intelligence nécessaires pour survivre en se prêtant aux manipulations dont ils sont

Avec un recueil de nouvelles et un roman, on découvre un admirable écrivain, José Jiménez Lozano, pour la première fois publié en France

forcément victimes car ils ne peuvent faire autrement.

Ainsi la Tana, demi-sœur de Blas Cívicos, servante de don Abilio et de son petit-neveu, le Julito, dit aussi « le séminariste » : tant que le séminariste fut enfant, « la Tana et Blas Cívicos, de préférence aux autres domestiques, furent en même temps précepteurs et bouffons ; ils lui enseignèrent la vie et ils en furent les jouets : les tout premiers. Mais pas la Julita : celle-ci fut préservée ».

La Julita, douce et belle, est toutefois le jouet des passions, convoitée par le vieux don Abilio qui veut en faire sa femme, par le séminariste qui la veut pour maîtresse et par Publio Quinto, révolutionnaire réfugié dans les montagnes et à qui la Tana dira : « Quand vous aurez fait la révolution et chassé Franco, qu'on l'aura nommé général ou je ne sais quoi, tu pourras venir chercher la Julita, tu m'entends ? Mais en attendant laisse tomber. » La Tana, par ail-

leurs, fait son possible pour faciliter le mariage de la fille avec le vieux et assurer ainsi son avenir, mais elle est aussi consciente que « le séminariste sera [leur] perte à tous ». Le temps passe et lui donnera raison, l'infamie se nourrit d'elle-même et Blas Cívicos, l'Innocent, invisible et omniscient, ne pourra empêcher l'apocalypse finale, tragique et magnifique, dont il sera malgré lui l'instrument.

José Jiménez Lozano joue du langage et du style pour passer d'une époque à l'autre, d'un monde à un autre, avec un amusement de conteur qui ménage ses effets, que ce soit dans les nouvelles dont les chutes souvent font frissonner ou dans le roman où les révélations successives renouent les fils au lieu de les dénouer. Et on sent que cette ironie, ce plaisir des mots tantôt surannés, tantôt empreints de sagesse populaire, ou de perfidie mercantile, ou de la beauté du monde en proie au mal, se sont communiqués de façon plaisante et admirable au traducteur, Claude Bleton. On ne peut reposer ces deux livres heureusement inclassables sans être conscients du privilège que cela peut être, parfois, d'être lecteur.

LE GRAIN DE MAÏS ROUGE (El Grano de maíz rojo)
de José Jiménez Lozano.
Traduit de l'espagnol par Claude Bleton, Flammarion, 188 p., 120 F (18,29 €).

LES SANDALES D'ARGENT (Las Sandalias de plata)
Traduit de l'espagnol par Claude Bleton, Flammarion, 234 p., 130 F (19,82 €).

Livre de bord



L e f e u i l l e t o n
de Pierre Lepape



ROSSENOTTI
d'Enrico Remmert.
Traduit de l'italien par Nathalie Bauer,
10/18, Inédit, 192 p., 47 F (7,17 €).

Les « romans de génération » se ressemblent tous un peu, depuis Musset et sa *Confession d'un enfant du siècle*. Douleur, débauche, perversion, vieux fond de pureté humiliée, dégoût de soi et de l'époque. Seuls changent les ingrédients du désespoir et les mots pour le dire. Comme toutes les permanences, la stabilité de ce modèle a quelque chose de rassurant : la jeunesse est un mauvais moment à passer, mais il passe ; et Musset, à quarante-deux ans, se fait élire à l'Académie française. Il suffit d'attendre.

De ce point de vue, *Rossenotti*, le premier roman d'Enrico Remmert, ne fait pas exception. Remmert raconte les nuits et les jours – qui ne se distinguent guère – d'un groupe d'étudiants de Turin. Quelques vagues apparitions dans les salles de cours et les bibliothèques trouvent de manière presque incongrue une existence vouée à la logorrhée verbale, à l'alcool, à la drogue, aux boîtes de nuit et à la loterie des relations sexuelles. Argent facile, vitesse illimitée, escapades alpêtres dans le chalet de papa, rock anglo-saxon et crooners italiens. C'est à Turin, mais les noms propres mis à part, cela pourrait se passer à Barcelone ou à Paris, ou à Phoenix, Arizona. De temps en temps, l'aile de la réalité vient effleurer la pâle lueur de conscience qui survit à la défonce : on compte les morts par overdose, les copains disparus dans les asiles psychiatriques, les victimes du sida. On pleure un coup et on recommence.

Cerveaux explosés, discours balbutiants, corps mécanisés, sentimentalisme d'ivrognes, il est étonnant qu'il s'écrive tant de livres, de ce côté de l'Atlantique et de l'autre, pour raconter encore et toujours les mêmes chétifs univers malades, les mêmes fêtes glauques. Et qu'il se trouve tant de lecteurs pour les lire. Au point que la répétition en fait une sorte de genre romanesque, susceptible, paraît-il, de ramener les jeunes à la lecture. C'est du moins ce qu'affirment les « commerciaux », ces nouveaux critiques littéraires et guérisseurs de notre époque.

Sous le prétexte de décrire le réel, la panne spirituelle, l'enfer de la drogue, le vertige d'une société en quête d'histoire, la plupart de ces livres se font les propagandistes de l'irréel, de la fête, dissipatrice de tous les conflits, effaceuse de toutes les frontières, mixant dans son grand chaudron chaleureux les sexes, les races, les nations, les individus, tous ivres enfin : légers, irresponsables, hermaphrodites et fraternels. Faut-il, comme Philippe Muray dans *Après l'Histoire*, y voir l'effet d'une mutation fatale de l'humanité (1) ? L'exercice de la prophétie exige que l'on exagère les traits et qu'on force la voix pour mieux être entendus des sourds, surtout quand la fête fait un tel vacarme. Muray pousse au noir, probablement. Mais lorsqu'on lit Remmert et ses descriptions de Turin, on pense à ce qu'écrit Muray : « *Il n'y a plus de villes. La fête les a remplacées. Elles ne sont pas devenues plus drôles pour autant. Une fois encore, ce ne sont pas tant les fêtes proprement dites que j'évoque, mais la festivisation progressive et totalitaire de la société.* (...) »



Lucien, journaliste par paresse

Par qui serai-je aimé ? », se demande Lucien de Rubempré, alors qu'il contemple Paris, du haut du Père-Lachaise, où vient d'être enterrée Coralie, sa maîtresse. Balzac s'amuse : Lucien est un anti-Eugène de Rastignac. Pourtant, par « un de ces éclairs de force qui trompent toutes ces natures à demi-féminines », le jeune héros avait eu l'énergie de composer des chansons grivoises pour payer le cor-

chutera. « *Je n'ai pas des reins et des épaules à soutenir Paris* », explique-t-il à son ami Daniel d'Arthez, pour justifier son choix de devenir journaliste. Le même d'Arthez livre un jugement sans appel à la sœur de Lucien : « *Il rêve et ne pense pas, il s'agite et ne crée pas. Enfin (...) c'est une femmelette qui aime à paraître.* » « *Il se gâtera avant d'être mûr* ». Juge de son côté de Marsay, modèle du véritable lion parisien que Lucien essaie d'imiter en vain.

C'est dans le journalisme que s'épanouit le seul talent réel de Lucien. Introduit par Etienne Lousteau dans le petit cercle des plumes qui font et défont les réputations, Lucien s'impose très vite comme la première d'entre elles. Lucien écrit « *son premier article sur la table ronde du boudoir de Florine, à la lueur de bougies roses* ». Il rédige vite et bien. « *Il était né journaliste* », dit de lui Dauriat, l'éditeur du petit groupe.

Lucien goûte alors « *l'un des plaisirs secrets les plus vifs des journalistes, celui d'aiguiser l'épigramme, d'en polir la lame froide qui trouve sa gaine dans le cœur de la victime, et de sculpter le manche pour les lecteurs* ». Journaliste par paresse, par manque de volonté de devenir écrivain, Lucien a sacrifié par vanité sa carrière à ses caprices.

Balzac le sacrifie à son tour. Devenu « *le jouet d'hommes envieux, avides et perfides* », Lucien révèle sa nature médiocre. Ballotté par les événements, il n'est plus, au choix, qu'un « *petit farceur* » ou « *un petit drôle* ».

Alain Beauve-Méry

Par elle-même aucune fête isolée ne permet d'accéder au concept d'hyperfestif. C'est seulement à travers l'étude systématique de la dissolution des êtres humains dans l'animalité festive, c'est uniquement par l'analyse de la réanimation très complexe et progressive de la société, que l'on peut espérer y parvenir. » Muray mène cette analyse de la Lunaparkisation de notre monde avec une précision qui serait plus probante si la colère, parfois, ne l'étouffait pas. Mais on le comprend.

Comme tant d'autres, *Rossenotti* raconte donc la fête : la vie qui plane. La différence avec ses innombrables confrères, c'est qu'il n'y met aucune complaisance : sa fête est affreusement triste. Vittorio Rossenotti est en effet un fêtard récalcitrant : il se prête volontiers au jeu, mais il ne s'y donne pas. Face au totalitarisme de la fête, il occupe la position d'un compagnon de route. Un œil aveugle et l'autre critique ; une face veule et l'autre qui refuse. Enrico Remmert

encore assez de lucidité et d'humour pour se regarder s'enfoncer. Dans la fascination, le dégoût, le désespoir de soi. La vie le dépasse, l'indifférence l'entraîne, l'alcool et l'ectasy facilitent la fusion, mais il n'est pas dupe. Même pas dupe des leurreurs qu'il se fabrique : l'amitié, la politique existentielle du pire, la recherche du sens de la vie. Rien qui justifie le plat ennui de ces soirées de discothèques enfilées comme les grains d'un chapelet, de ces corps qu'on étirent dans la torpeur du bourbon, de ces errances automobiles, de ces conversations où chacun ne parle qu'avec soi-même, et pour énoncer des truismes de bandes dessinées.



ROMANS POLICIERS

● par Michel Abescat

Sur le sentier du crime

LE GUERRIER SOLITAIRE (Villospar)
de Henning Mankell.
Traduit du suédois par Christofer Bjurström.
Seuil Policiers, 440 p., 130 F (19,81 €).

Un roman peut-il avoir de la « présence », comme on le dit d'un acteur ? Une sorte de force immédiate, évidente, irrésistible. Une façon un peu mystérieuse de s'imposer et d'exercer son ascendant. Toujours est-il que c'est ce mot qui vient à l'esprit à la lecture du livre du Suédois Henning Mankell, *Le Guerrier solitaire*. Avec quelques autres. Humanité. Sensibilité. En ce sens, le roman ressemble beaucoup à son personnage principal, le commissaire Kurt Wallander. Un type au pas un peu lourd. Percheron plutôt que mustang. Plus puissant que rapide. Plus profond que brillant. L'âme aussi esquinée que le monde dans lequel il évolue. Un « modèle » suédois apparemment impassible, mais dévasté intérieurement.

Meurtriers sans visage, la première de ses aventures traduite en français (Christian Bourgois, 1994, 10/18, coll. « Grands détectives », 1996), dessinait un monde rural désertifié et lugubre, tourmenté par les démons du repli sur soi, de l'intolérance et du racisme. Et stigmatisait l'absence, au niveau national, d'une politique d'accueil des réfugiés et du droit d'asile.

Le Guerrier solitaire est plus violent encore. L'action se passe une nouvelle fois en Scanie, au sud du pays. La petite ville d'Ystad est bouleversée par une série de meurtres d'une sauvagerie inouïe, commis par un tueur apparemment fasciné par la légende indienne qui exécute ses victimes à la hache avant de les scalper. Qui est ce guerrier solitaire qui choisit à l'évidence ses proies avec soin, un ancien ministre à la retraite, un riche marchand d'art ? Y a-t-il un lien entre elles et avec le suicide par le feu d'une toute jeune fille originaire de République dominicaine ? Méthodiquement, à la manière de son héros, Henning Mankell démêle l'écheveau confus d'une remarquable intrigue, portant le roman de procédure policière au niveau de la perfection.

Entraînant ses lecteurs dans l'épaisseur de l'enquête, ses tâtonnements, ses contradictions, les faisant participer presque physiquement aux doutes et aux tourments de Wallander et de ses collègues, projetés malgré eux sur les lignes de faille d'une société mutante qu'ils ne comprennent plus et qui les effraie. Cloué à son fauteuil, touché par la justesse des dialogues (Henning Mankell s'est pendant longtemps consacré au théâtre), par la densité des personnages et des situations, le lecteur assiste, de plus en plus ému, au chemin de croix des policiers. Jusqu'à la résolution de l'énigme et l'arrestation d'un coupable auquel aucun d'entre eux ne voulait croire. Bien plus terrifiante, par ce qu'elle met en jeu, que la figure aujourd'hui récurrente dans le roman policier, du tueur psychopathe.

Derrière le masque peinturluré et tragiquement dérisoire de « l'Indien » sur le sentier de la guerre, c'est le visage blafard d'une société en décomposition qui apparaît. Régressive et monstrueuse. Celui d'un ogre dévorant ses propres enfants... Le Seuil annonce pour les mois à venir la publication des autres volumes du cycle Wallander. Les lecteurs français pourront ainsi constater que la relève du fameux inspecteur Beck de Maj Sjöwall et Per Wahllöf est désormais assurée.

marque cela très bien en faisant utiliser à son narrateur la deuxième personne du singulier : « *Tu fais le point de la situation. Donc : tu as presque une maîtrise, presque un travail, un compte en banque consolidé grâce aux soirées que tu organises en discothèque, une voiture défoncée, une coloration mentale rouge vif, une passion pour les joies de l'alcool et du sexe, un ami fou, une vie irrésolue, deux rêves récurrents, trois bides, quatre (grands) idéaux, vingt-quatre ans, trois cent soixante-quatorze disques et de nombreux conflits avec Dieu. Est-ce qu'il te reste assez de choses pour supporter le poids de la vie ? Bien sûr. Il est urgent de déménager.* »

Rossenotti s'enfonce dans la bestialisation, mais il a encore assez de lucidité et d'humour pour se regarder s'enfoncer. Dans la fascination, le dégoût, le désespoir de soi. La vie le dépasse, l'indifférence l'entraîne, l'alcool et l'ectasy facilitent la fusion, mais il n'est pas dupe. Même pas dupe des leurreurs qu'il se fabrique : l'amitié, la politique existentielle du pire, la recherche du sens de la vie. Rien qui justifie le plat ennui de ces soirées de discothèques enfilées comme les grains d'un chapelet, de ces corps qu'on étirent dans la torpeur du bourbon, de ces errances automobiles, de ces conversations où chacun ne parle qu'avec soi-même, et pour énoncer des truismes de bandes dessinées.

C'est pourtant encore aux mots que Rossenotti se raccroche. C'est à eux qu'il demande de remplir le vide. Il n'y parvient pas : il est trop dans la fête pour ne pas jouer aussi avec les mots. Il cherche des formules qui sonnent bien, comme des slogans publicitaires, des rapprochements amusants, des paradoxes qui scintillent. Des bribes, des morceaux, des éclats : tout le contraire en somme de la littérature comme exercice de vérité.

Le tour de force d'Enrico Remmert est précisément d'avoir fait une œuvre littéraire en paraissant assembler des morceaux de non-littérature. Prises en elles-mêmes, aucune des histoires qu'il nous raconte n'offre d'intérêt. Les dialogues, nombreux, comme enregistrés au magnétophone ont cette fausse profondeur des confidences éthyliques, lesquelles ressemblent à s'y



méprendre aux répliques du théâtre de boulevard : « *– Ella, à ton avis, pourquoi avons-nous besoin d'une femme, vu que la plupart du temps nous sommes si bien en tête-à-tête avec nous-mêmes ? Il te balance alors une de ces phrases qui suscitent ta jalousie : – Pour la même raison que nous avons besoin d'un ami. Puisque personne d'entre nous ne sait où il va, nous éprouvons un immense besoin d'avoir un compagnon de route.* » Narrateur mis à part, les caractères des personnages ne sont pas plus passionnants que les propos qu'ils échangent. Ne les distinguent que la dope de prédilection, l'aptitude à conduire en état d'ivresse et le développement inégal de l'appétit sexuel et des ressources financières.

Pour faire un bon livre d'un si mauvais scénario, il faut être écrivain. C'est-à-dire savoir faire un livre et savoir ce que veut dire la littérature. La première condition désigne les artisans et la seconde les artistes. Artisan doué, Enrico Remmert l'est, sans doute aucun. Il travaille, nous dit sa notice biographique, au service marketing d'une entreprise de produits cosmétiques. D'où, sans doute, son sens de la formule vendeuse et du slogan accrocheur. Mais avant de se lancer dans son premier livre, il a pris des leçons à l'école d'écriture turinoise d'Allesandro Baricco et de Dario Voltolini. Soit qu'il ait été naturellement doué, soit qu'il ait été l'élève studieux de ces experts en orfèvrerie littéraire façon Renaissance, Remmert a soigné sa copie. Son récit d'un permanent échec est une jolie réussite. Du rythme, du panache, de l'humour, quelques notes graves de la main gauche, un jeu savant de distance et de proximité, une manière séduisante d'embarquer le lecteur dans des mieux où il n'a pas envie de se promener.

Mais l'artisan est si habile qu'on doute parfois de l'existence de l'artiste. A la fin de certains chapitres particulièrement bien menés, on s'attend à voir Remmert s'avancer sur le devant du théâtre pour cueillir les applaudissements. Lui-même semble conscient du reproche qu'on peut lui faire d'avoir inventé un nouveau jeu, un peu plus élégant que les autres, au vain usage des drogués de la fête.

Il s'en justifie, in extremis, dans la dernière page de son livre : « *Depuis longtemps, tu observes les autres pour tenter de comprendre, à travers eux, le dessin dans son ensemble : tu es le fil d'une trame que tu ne peux voir puisque tu en fais partie, tu regardes donc les fils qui l'entourent en essayant de tirer de cet examen des indications sur le dessin de la trame complète. (...) C'est un peu pour cette raison que nous lisons des livres et que nous nous passionnons pour des histoires qui nous sont si étrangères. Car nous y cherchons une explication de notre vie, une phrase lumineuse, une goutte de vérité qui se dissoudra dans nos veines, coulera en nous et nous transformera.* » Mais il y a peu de chance de rencontrer la vérité – même sous forme de gouttes à vendre dans les pharmacies-librairies – dans des livres qui transforment le concret en images.

(1) *Après l'Histoire*. Recueil de chroniques parues en 1998 dans la *Revue des deux mondes*. Les Belles Lettres, 280 p., 120 F (18,29 €).



● LES DÉSARROIS DE NED ALLEN, de Douglas Kennedy

Signe des temps ? La scène du roman noir s'enrichit aujourd'hui d'un nouveau héros : le cadre supérieur au chômage. Donald Westlake, à sa manière féroce et jubilatoire, tranchait il y a quelques mois dans le vif du sujet. Impeccablement affûté, *Le Couperet* (Prix du roman noir du festival de Cognac, Rivages-Thriller, 1998) racontait la trajectoire meurtrière d'un cadre de l'industrie du papier, flinguant méthodiquement ses concurrents à l'emploi au nom d'une logique de guerre économique incontournable : chacun pour soi et que le plus fort gagne ! Une logique que ne nierait pas le héros du troisième roman de Douglas Kennedy, *Les Désarrois de Ned Allen*. Bête de vente et rat des villes, celui-ci est un modèle de réussite. La trentaine agressive. Un job de battant. Un appart à Manhattan, La Mecque des yuppies triomphants. La jeunesse, le fric et la frime. Plus dure sera la chute : le groupe auquel il appartient est racheté. Chômage. Cabinet d'outplacement. La vie en rose vire au roman noir quand, après avoir accepté les propositions de brasseurs d'affaires pas très claires, l'ex-golden boy se retrouve accusé de meurtre...

Douglas Kennedy n'est pas moins féroce que Westlake dans sa critique radicale d'une société vouée au rendement et au profit, sans pitié pour ceux qu'elle exclut, ni pour les autres d'ailleurs, qu'elle tient par le fric et la crainte permanente de ne plus en être. Emporté par une intrigue remarquablement ficelée, le lecteur s'amuse à ce portrait à la David Lodge du petit monde des yuppies, de ses modes et de ses codes, de son strass et de ses stress. Frémit à cette peinture au vitriol du parcours du combattant quotidien auquel se soumettent les héros, bons soldats de l'entreprise moderne et performante. S'angoisse au démontage implacable de l'extrême violence d'un système broyeur de vies. Comme dans son précédent roman, *L'Homme qui voulait vivre sa vie*, Douglas Kennedy réussit à faire passer ses lecteurs par toutes les couleurs de l'émotion. Roman de meurs, impeccable thriller, comédie noire, conte moral, *Les Désarrois de Ned Allen* est aussi drôle que terrifiant (traduit de l'anglais, Etats-Unis, par Bernard Cohen, Belfond, 380 p., 120 F [18,29 €]).

● LE POINT LIMITE, de John Wessel

L'histoire est aussi tordue que les personnages qu'elle met en scène. Maniaques sexuels, sadiques, déglingués de toutes sortes. Aussi sulfureuse que les thèmes qu'elle agite. Sexe, voyeurisme, inceste, violence. Aussi riche enfin que sa structure, complexe et alambiquée, et que ses personnages aux multiples visages. Ce n'est pas un hasard si le héros est un chirurgien esthétique de renommée... Tout commence lorsque sa femme engage un détective privé pour constituer un dossier accablant sur quelques-unes de ses petites manies, défonces sado-maso en particulier, afin de tirer le meilleur parti du divorce qu'elle a l'intention de demander. Cassé par une vieille histoire qui lui fit autrefois perdre sa licence officielle, le privé pense en avoir vu d'autres. Il n'est pas au bout de ses surprises. Et le lecteur avec lui, ballotté par un récit dont la vérité échappe sans cesse. Ecrit par un ancien libraire et critique, John Wessel, *Le Point limite* est un premier roman prometteur (traduit de l'anglais, Etats-Unis, par Jean Esch, Rivages/Thriller, 340 p., 135 F).

● NEIGE NOIRE, de Christian Rolland

L'écriture est rapide, hachée, incisive. L'histoire de plus en plus délirante. Christian Rolland surfe avec talent sur les codes et les clichés du roman noir, entraîne irrésistiblement ses lecteurs dans les entrailles d'une ville côtière du Nord, dans le décor saisissant d'un dédale de galeries naturelles et de tunnels de métro en construction. Une semaine avant l'an 2000, un cadavre est retrouvé à l'entrée d'un égout, les yeux arrachés. Une jeune femme, tout juste sortie de l'école de police, s'enfoncé dans le ventre de la cité et découvre un monde hallucinant. Un trafic de déchets nucléaires. Des travailleurs-esclaves venus de l'est de l'Europe. Un ancien mercenaire régnant sur une armée de SDF qu'il tente d'organiser. Christian Rolland multiplie les clins d'œil à *Moby Dick*. La cité a pour nom Melville. Le mercenaire s'appelle Jaunas. Et s'en prend à la « Bête » qui gronde au fond du tunnel. Le polar se métamorphose alors en conte apocalyptique. Dans une vision noirce d'une réalité, hélas, largement à l'œuvre (Denoël, 270 p., 119 F [18,14 €]).

La leçon de Lapouge

Un livre d'impressions, de souvenirs de voyages au cours desquels la réalité révèle les mille histoires venues de la mémoire de l'auteur

BESOIN DE MIRAGES
de Gilles Lapouge.
Seuil, 256 p. 110 F (16,76 €)

Le petit Lapouge a à peine dix ans lorsqu'il découvre le Sahara dans la voiture paternelle, assis à l'arrière sur un strapontin, le dos tourné au sens de la marche. Ce premier voyage d'importance va le marquer toute sa vie : désormais, il verra le monde en verlan et ses déplacements seront rétro-spectifs. Son art de voyager sera fait de curiosités, d'éparpillements et de reconcentration. Il sera un globe-trotter traversier et un fabricant de mirages, qui – selon lui – révèlent le réel. Il deviendra une sorte de cosmographe distraité à la recherche d'un monde enchanté. Son grand souci sera, non pas le « satori » ou « l'illumination », mais le ravissement. S'il fallait lui trouver des devanciers, il faudrait citer Saint-Brendan, qui guide sa barque grâce aux mirages annonçant l'Amérique, William Beckford, le voyageur anglais du XVIII^e siècle, rêveur éveillé, maître de la digression et du hors-sujet et, de manière plus secrète, Jorge Luis Borges.

BRACONNIER DU SAVOIR

Voyage et introspection font bon ménage chez Lapouge. Le Sahara, l'Amazonie, l'Inde, l'Islande, Tahiti sont moins vus comme des espaces géographiques que comme des éléments, des petits cosmos. Libre-rêveur et révolté docile, Lapouge cache son érudition sous le manteau de l'innocence et il braconne sur toutes les terres du savoir, la géographie, la géologie, la philosophie, l'histoire. C'est un voyageur à l'ancienne, un généraliste, plus paysagiste et animalier qu'ethnologue. Tout ce qu'il voit le renvoie à son enfance (qui, remarquons-le, tel un clair-obscur ou un fondu enchaîné, se



FRANCESCA NOCVELLI

Cabeço, à l'embouchure du fleuve Sao Francisco, au Brésil

situe entre Basses-Alpes et Haute-Provence). *Besoin de mirages* est, de ce fait, plus proche de *La Flamme d'une chandelle* de Gaston Bachelard que de Marco Polo ou que d'Elisée Reclus. Buzzati, Kadaré, Ernst Jünger, Michaux lui servent de table d'orientation. Il glane les images comme autrefois, sans impératif catégorique, sans ordre ni classement, il collectionnait les timbres...

Le songe n'implique ni le flou ni l'inexactitude. Paradoxalement, insoucieux des généralités, Gilles Lapouge explore le détail. Les oiseaux le fascinent. Le nomadisme des noix de coco l'exalte. La neige le galvanise. Voilà pourquoi ses voyages – au Brésil et en Islande,

surtout – se lisent comme des tableaux miniaturistes. Voilà pourquoi il apparie l'Inde (Goa) au Brésil : il y découvre la même matière. Ces raccourcis, qui font que l'on n'est jamais là où on se trouve, rappellent le précepte de Nicolas Bouvier : « *L'étranger, c'est pas un pays. Il faut y être pour en faire un pays.* »

Difficile de faire l'inventaire des différents voyages de Gilles Lapouge. Les déplacements se superposent aux digressions. Comme toujours chez cet écrivain, que ce soit dans ses essais ou dans ses romans, les idées se croisent et se chevauchent. La pensée ricoche. Les effacements succèdent aux effacements et, à moins d'inventer

un mot qui les qualifierait précisément, ses textes ressemblent à des exercices de mémoire. Ils sont palimpsestes. Le beau portrait d'une amoureuse poitrinaire précède des spéculations de géologie à ciel ouvert. Des souvenirs de jeunesse surgissent au milieu d'un atoll. Un vol de pétrels ou l'éruption d'un volcan éveille une rêverie sur les origines. Lapouge, ivre de mirages, cultivait la nostalgie et l'utopie, s'écrit plus qu'il ne décrit. D'ailleurs, il ne s'en cache pas et biseaute ses reportages avec la minutie d'un diamantaire : « *Je confonds légèrement le dehors des choses et le dedans de ma tête* », avoue-t-il, mi-sérieux mi-espiègle.

DÉDALE DE SOUVENIRS

Besoin de mirages tient par la grâce du style. Lapouge passe de la leçon de choses au fantôme sans effort ni artifices. Il raconte mille histoires au fil d'une songerie que l'on devine solitaire et amusée. Le lecteur le suit dans le dédale de ses souvenirs avec la gourmandise de celui qui mange un panier de cerises en choisissant, à chaque fois, la plus belle.

Lapouge procède par scènes et par tableaux. Il peint ses impressions les plus fugitives et, de l'Amazonie, si difficile à cerner, si retorse à fixer, il rapporte des visions d'une rare finesse : « *Sur la berge, des femmes faisaient la lessive. On aurait cru qu'elles lavaient la brume. Elles tapaient sur un linge invisible avec de gros battoirs mais ça ne faisait pas de bruit. Elles auraient aimé en faire car elles cognaient très fort mais il ne restait plus un seul bruit dans le coin, le brouillard avait tout gobé.* » Ce livre est truffé de ce genre de trouvailles. Je n'en dirai pas plus. Elles finiraient par provoquer la jalousie des écrivains chevronnés. Et chacun devrait méditer la leçon de Lapouge : il n'est de bon voyageur que celui qui a une vie intérieure.

Jacques Meunier

Labro au féminin

Une saison dans la vie d'une jeune fille racontée par la plume indulgente d'un homme mûr

MANUELLA
de Philippe Labro.
Gallimard, 240 p., 95 F (14,48 €).

Un livre qui commence par le réveil d'une jeune fille, un matin de début d'été, dans une pièce emplies de tubéreuses, devrait séduire tous les amoureux de cette fleur au parfum de « *poivre et de miel* » qui « *monte à la tête, tenace mais pas écœurant, attachant et différent* ». Elle est assez délicieuse cette Manuella, avec ses dix-sept ans et sa famille bourgeoise qui lui a fait une vie toute douce. Elle a peur de rater son bac. C'est justement le jour des résultats et les tubéreuses sont là pour embaumer le réveil, le rendre un peu moins effrayant. Bien sûr, elle est reçue au bac, et même avec mention « assez bien ».

PRESQUE DÉSUËTE

Philippe Labro n'a certainement pas envie de faire le roman d'un échec. Il veut suivre Manuella, qui ne s'aime pas parce qu'elle est un peu trop plantureuse, dans les premiers mois de sa vie après « *la barrière indispensable à franchir – pour aller où ?* ».

Manuella – Manu pour les intimes – se préoccupe de sa virginité, ou plutôt du moment où elle va la perdre. A dix-sept ans, elle a le sentiment d'être presque désuète, car elle a décidé d'attendre « *un peu d'amour* » pour faire l'amour. Labro la décrit avec délicatesse, pendant les traditionnelles vacances en Corse, avec la famille ou plutôt la tribu – une bande d'amis pour lesquels son père, architecte, a construit des maisons presque semblables, sur « *le domaine* », un endroit auquel Manuella est attachée, bien qu'elle le nomme « *Fric Land, Bourge Land, Pognon Land* » et critique « *les bateaux, les jeeps, les grosses maisons, les spaghettinades, la bronzette et les nanas qui se bourrent le soir, les mecs du show-biz* ».

qui se mélangent avec les mecs de l'architecture (...).

Philippe Labro connaît bien ce monde, sur lequel il garde un œil amusé, mais pas dépourvu d'une certaine indulgence. Pourquoi pas ? On prendrait plaisir à cette histoire estivale, à cette fin d'adolescence dans une atmosphère à la Sagan, si Philippe Labro n'était malencontreusement tombé dans deux pièges. Le premier est une certaine naïveté sentimentale, qu'on avait déjà vue à l'œuvre dans *Quinze ans* (1), où il parlait de sa propre adolescence. Le second est d'avoir voulu écrire ce récit « au féminin », à la première personne. Autant Labro portant un regard d'adulte bienveillant – et sans doute un peu trop attendri – sur son héroïne pourrait être touchant, autant sa Manuella joue faux. Elle prend d'emblée la peine d'expliquer qu'elle ne veut pas écrire un langage faussement branché, mais tenter d'être « *impeccable* » : « *Sans comédie, sans trop d'argot bidon, sans trop de verlan, sans mode et sans complexe, mais avec de la gaieté et de la vérité* (...). *Ce serait bien* ».

Malheureusement, cette précaution ne suffit pas à faire fonctionner le récit. On bute sans cesse sur des fausses notes, comme si Labro lisait avec attention sa partition, sans entendre qu'il a mal placé, au départ, ses doigts sur le clavier du piano. Quelle idée de se raconter en jeune fille, diront certains. On peut au contraire penser que ce pari était excitant pour Philippe Labro, après deux livres où il évoquait la maladie qui l'avait mené tout près de la mort et la manière dont il avait trouvé un goût nouveau à la vie (2). Ce jeu périlleux n'a pas tourné à son avantage. On espère qu'il reviendra sagement vers le masculin. C'est plus sûr.

Josyane Savigneau

(1) Gallimard, repris en poche en « Folio », n° 2677.

(2) *La Traversée et Rendez-vous au Colorado*, Gallimard.

Mélancolie perverse

La subtile cruauté d'Elizabeth Taylor nous entraîne dans un port, si anglais, où les gens se croisent, s'observent et ne s'aiment pas

VUE SUR LE PORT
(A View of the Harbour)
d'Elizabeth Taylor.
Traduit de l'anglais
par Geneviève Doze,
Rivages, 336 p., 129 F (19,77 €).

Elle écrit qu'elle doit toujours se voir comparée à d'autres femmes ? Parlant d'Elizabeth Taylor, les critiques semblent faire profession de rapprocher son nom d'autres, plus célèbres. Celui d'une fameuse actrice de cinéma, son homonyme, celui de quelques romancières anglaises et non des moindres, de Jane Austen à Muriel Spark et Barbara Pym. Est-ce le fait que son écriture ait été taxée de *féminine*, avec ce que cela portait de condescendance ? La discrétion d'une vie passée à concilier son activité littéraire et l'éducation de ses deux enfants, dans un village du Buckinghamshire ? Ou encore – c'est le plus probable –, le caractère si délicieusement anglais de ses livres, qui l'inscrivent dans une lignée plus que dans l'éclat d'une œuvre singulière ?

Auteur d'une quinzaine d'ouvrages, romans et recueils de nouvelles, Elizabeth Taylor ne fut pas, de son vivant, reconnue à la mesure de son talent. Elle-même imaginait d'ailleurs que ses fictions finiraient par couler dans cet oubli dont l'ombre commençait si visiblement à s'allonger sur son existence. Vingt-cinq ans après sa mort, son nom n'a cependant pas disparu, et c'est heureux. Car la subtile cruauté de son travail, la perversité qui émane de son monde parfaitement civilisé, l'intensité de ses atmosphères, méritent d'être connues. Toutes qualités qui se manifestent dans *Vue sur le port*, l'un de ses premiers romans, paru en Angleterre en 1947.

Dans ce livre, composé autour d'un port et de ses ruelles avoisinantes comme autour d'une scène de théâtre, l'auteur semble avoir

inscrit deux niveaux de lecture qui s'accordent parfaitement l'un avec l'autre. L'histoire, d'une part, et une réflexion sur le métier de romancier, cette pratique nourrie de la vie des personnages et pourtant coupée d'elle. Commençons donc par l'histoire, ou plutôt les histoires, succession de vies enchevêtrées dont seul l'entrecroisement fait une intrigue. Il n'y a pas de force extérieure, dans ce roman profondément agnostique, pas de *Deus ex machina* : tout provient de l'intérieur des personnages eux-mêmes.

YEUX SCRUTATEURS

Dans un petit port du sud de l'Angleterre, les habitants s'épient, s'aiment ou se détestent, se rencontrent au pub, se racontent des histoires – à tous les sens du terme. Il y a Beth, l'écrivain qui « *bricole des mots* », convaincue de ne pas être une grande romancière. La plupart des romans d'Elizabeth Taylor contiennent un personnage de femme écrivain, parfois l'héroïne, comme c'est le cas dans *Angel* (1). Accessoirement, Beth est l'épouse de Robert, le médecin du village. Lequel s'aperçoit, la cinquantaine venue, qu'il est amoureux fou de la meilleure amie de sa femme. Et réciproquement, mais cet amour se trouve contrarié dès son début par le regard de Prudence, la fille de Beth et Robert. Et par d'autres yeux scrutateurs, comme ceux de Mrs. Bracey, qui passe son temps à observer ses voisins.

On s'observe beaucoup, dans *Vue sur le port*. On s'accompagne aussi, les uns chez les autres, pour faire un bout de chemin ou sur la route du cimetière, au dernier jour. Et cependant, on est seul, cruellement, d'une solitude qui ne transige avec aucun lien de famille, ne s'adoucit d'aucun amour. Là réside la profonde mélancolie de ce roman crépusculaire bien qu'à maints égards désopilant – en particulier dans sa critique des

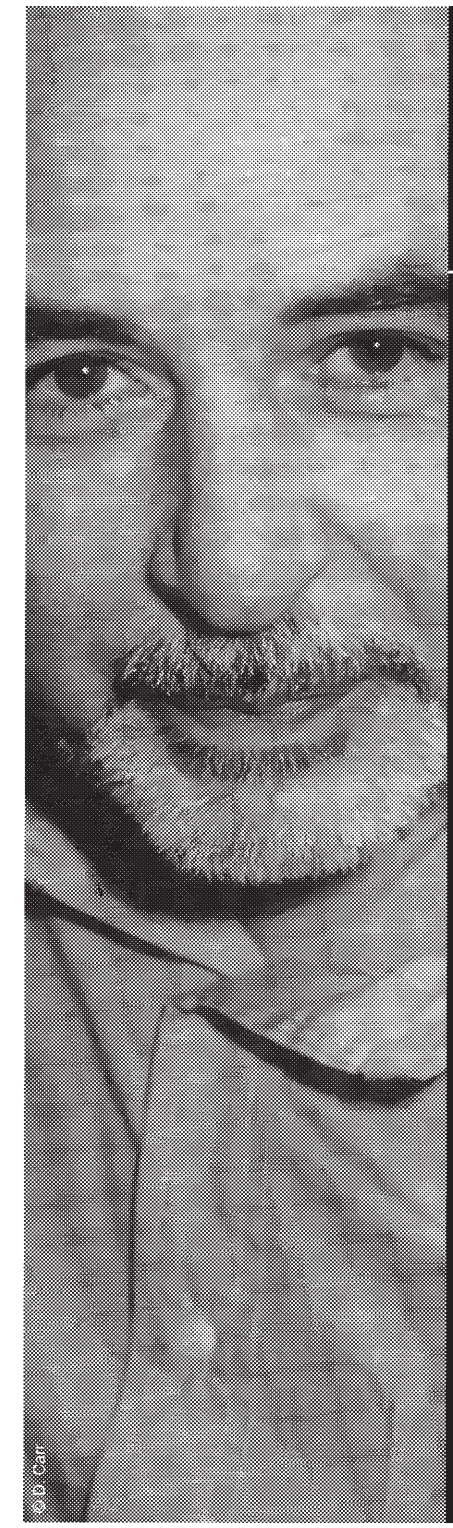
conventions sociales –, baigné de lumières bleues, grises ou violettes, dans un paysage « *incolore et venté* ». Un environnement peuplé de personnages vieillissants et d'adolescents tristes, où le plâtre des murs a une fâcheuse tendance à piquer du nez.

La vie continue, pourtant, à l'image du phare qui ne cesse d'éclairer la côte : par intermittence, mais sans états d'âme. Et le personnage qui maintient cette continuité est celui de l'écrivain, cette Beth que l'on accuse de froid et d'indifférence pour la vie réelle. A peu près recluse dans une maison dont elle ne prend aucun soin, accordant juste ce qu'il faut d'attention à ses enfants et à son mari, Beth écrit à perdre haleine, parvenant à ce qu'elle appelle elle-même « *l'engloutissement drogué dans un autre monde* ». Myope, à la fois physiquement et intellectuellement, Beth ne voit pas l'idylle qui réunit son mari et son amie. Son activité littéraire est dénigrée, autant par elle-même que par son entourage. Pourtant, c'est à elle que l'auteur confie le meilleur rôle, celui de la vie, de l'espérance et de la perspicacité sociale.

Autour de ce profil d'écrivain, l'auteur a disséminé des aspects du travail de romancier sous forme de traits de caractère, chez différents personnages. La plupart d'entre eux exaltent la réalité, qui les trahit en retour. La figure de Mrs. Bracey, notamment, est significative. Double improductif et coléreux de Beth, Mrs. Bracey est une vieille dame paralytique dont l'imagination supplée à ce qu'elle ne peut voir de ses propres yeux. Lorsqu'un changement de place lui permet enfin de regarder dehors – « *Voilà mon livre !* » –, elle ne tarde pas à mourir, comme si seule l'imagination, donc la fiction, la maintenait en vie sans qu'elle le sache.

Raphaëlle Réroille

(1) Rivages poche n° 41



Tahar Ben Jelloun

L'AUBERGE DES PAUVRES

Un roman baroque, élégiaque et fulminant.
Catherine Argand, Lire

Un régal. Jean-Noël Pancrazi, Le Monde

A sa manière, toute orientale, Tahar Ben Jelloun excelle à raconter des histoires légendaires.
Alexandra Lemasson, L'Express


Un très beau roman. Roland Brival, Elle

Tahar Ben Jelloun livre ici un roman baroque décliné comme une fable, servi par une langue tissée d'images fortes.
Solenn de Royer, La Croix

Une éblouissante virtuosité.
J.-J. Brochier, Magazine Littéraire

Écriture somptueuse, délire de l'imaginaire, L'Auberge des Pauvres a un ton fellinien pour dépeindre les naufragés de l'amour.
Marie-Louise Roubaud, La Dépêche du Midi

C'est du grand art, un roman féerique.
François Busnel, Dernières Nouvelles d'Alsace



Question de genres

La nature morte, l'autoportrait : peut-on écrire l'histoire de la peinture à travers les siècles par genres séparés ?

Deux ouvrages très différents invitent à s'interroger sur la validité et les limites de cette méthode

NATURES MORTES

de Sybille Ebert-Schiffner.
Traduit de l'allemand
par Denis-Armand Canal.
Ed. Citadelles & Mazenod,
420 p., 342 ill., 880 F
(121,95 €) jusqu'au 30 juin,
1 100 F (167,69 €) ensuite.

L'AUTO PORTRAIT AU XX^e SIÈCLE

de Joëlle Moulin.
Ed. Adam Biro,
144 p., 90 ill.,
295 F (44,97 €) jusqu'au 30 juin,
350 F (53,35 €) ensuite.

Paysage, nature morte, allégorie, portrait, peinture d'histoire, nu : rien de plus clair. La peinture, des siècles durant, a pratiqué différents types de sujets. Elle a eu ses spécialistes, très nombreux, virtuoses reconnus dans un exercice ou un autre, ceux qui « faisaient » admirablement les chevaux ou les chiens, ceux qui savaient capturer l'expression d'un visage – et encore tous ceux qui ont excellé dans les tulipes, les verres, les chevelures, les cieus, les anges, les batailles, les grands arbres ou les états de poissonnier. La liste est infinie, par définition.

BRILLANTE DISTRIBUTION

Ainsi, depuis la fin du Moyen Age, se sont créés les genres picturaux, ceux des hiérarchies ont prétendu ordonner du plus élevé au plus trivial. Ainsi est née, beaucoup plus tard, au XX^e siècle, l'habitude d'écrire l'histoire de la peinture selon pareille subdivision. Ainsi se prolonge-t-elle aujourd'hui, comme s'il allait de soi de procéder de la sorte. Sans hésiter, Sybille Ebert-Schiffner, directrice des Musées de Dresde, peut

donc écrire une histoire de la nature morte de Pompéi au pop-art.

Elle obtient un inventaire qui s'étire le long de vingt siècles, les uns très garnis, d'autres très vides. Son ouvrage en impose par son ampleur, l'abondance des noms propres qu'il cite, la qualité des illustrations, le brillant d'une distribution où personne ne manque, de Bruegel à Monet, de Zurbaran à Picasso, de Chardin à Van Gogh. Les images sont très belles, d'autant plus belles que les natures mortes où l'illusionnisme est poussé jusqu'au trompe-l'œil ne perdent rien à la reproduction photographique. Il se pourrait même qu'elle en améliore certaines, en accentuant la précision des formes, en accentuant les contrastes de lumière et de couleur. Dans chaque planche, les objets semblent doués d'une présence particulièrement intense, presque irréfutable, alors qu'il ne s'agit que de copies d'imitations.

Un texte court entre ces images, présentations des peintres et des toiles, rappels elliptiques de notions et d'éléments contextuels. L'auteur, soignant les transitions ainsi qu'on l'exigeait jadis des lycéens, glisse d'un Toscan à un Rhénan, d'un Flamand à un Sévillan, d'un Bostonien à un Parisien. Les difficultés de l'exercice sont innombrables, à commencer par la définition de la nature morte. La représentation minutieuse d'une fleur ou d'un coquillage à des fins scientifiques en fait-elle partie ? *La Touffe d'herbe* de Dürer en relève-t-elle ? Affirmation discutable. Autre difficulté : les spécialistes de tel sous-genre – le bouquet décoratif, le gibier mort – côtoient les maîtres qui n'ont accordé à la nature morte que peu de leur temps – Velazquez par exemple, qui, certes, faisait admirablement les



Kasimir Malévitch, « Autoportrait », 1933, Saint-Petersbourg, Musée russe

œufs au plat en peinture, mais n'abusait pas de ce talent mineur. La production de tableaux en séries, codification d'un type à des fins essentiellement commerciales, se distingue de l'expérimentation occasionnelle qui ne se comprend que dans le mouvement général d'une œuvre plus vaste.

De la fabrication en séries, qui finit dans l'académisme le plus ennuyeux, l'analyse ne peut être seulement artistique. L'économie, les stéréotypes nationaux, l'enseignement religieux, les considérations politiques parfois interviennent

dans ce système qui importe autant par ces toiles secondaires que par les chefs-d'œuvre qu'il a pu susciter. Or ces derniers seuls ont droit de cité dans le livre, au nom d'une conception anthropologique. Quant aux tentatives singulières, elles relèvent à peine de l'histoire du genre. Si elles lui empruntent des motifs, c'est pour les transformer. Si elles en connaissent l'histoire, c'est pour s'éloigner d'elle. Dès lors, le propos se déchire. A partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, il perd tout espoir de cohérence – il en irait de même

d'une histoire du nu ou du paysage.

Soucieux d'aller au terme de son entreprise, l'auteur n'en poursuit pas moins son parcours. L'ordre chronologique, auquel elle se tenait jusque-là comme à un fil rassurant, subit des atteintes étranges. Pour des raisons qui tiennent peu aux œuvres, la nature morte allemande paraît d'autant de conséquence que ce qu'en font Courbet et Manet – tous deux fort maltraités. Le cubisme expédié en vitesse, le ready-made ignoré, le pop art et le Nouveau Réalisme réduits à peu de chose, l'art d'aujourd'hui ignoré : il eût été prudent de réduire le champ temporel, tant il est clair qu'une telle manière d'écrire l'histoire sur de trop longues durées finit par détruire son objet. La synthèse de vingt siècles en quatre cents pages suppose trop de raccourcis et de simplifications pour se défendre encore.

RÉSULTAT CONVAINCANT

Une conception inverse anime *L'Autoportrait au XX^e siècle*, autre analyse d'un genre, analyse d'autant plus délicate que la peinture n'est pas le seul moyen de l'autoportrait au temps de la photographie, du cinéma et de la vidéo. Ici, le contexte historique et technique est sans cesse rappelé, comme le sont les données biographiques nécessaires. Deux dangers menaçaient l'auteur : l'éparpillement en une multitude de cas, tous particuliers, les regroupements de force par mouvements et styles. Autrement dit : la dissémination ou la simplification. Elle les évite de la meilleure manière : en produisant au fil de l'étude les concepts nécessaires, en associant l'esthétique au physiologique, à l'historique ou au psychologique sans qu'un prin-

cipe unique de lecture l'emporte. Le résultat est convaincant et le balancement entre pictorialité et introspection très maîtrisé.

A ces mérites s'ajoute le plaisir que donne l'illusion d'une proximité plus étroite de Matisse, Beckmann, Munch, Picasso, Bacon, Basquiat ou tel de nos contemporains. Sans prétendre à l'exhaustivité, Joëlle Moulin s'efforce en effet de ne négliger aucune œuvre importante, jusque parmi les plus récentes, quand bien même, le plus souvent, les autoportraits ne sont, chez la plupart, que rares, dispersés à des moments de leur carrière, dans les premières années et vers les dernières le plus souvent.

Ainsi se construisent beaucoup plus que des représentations des artistes par eux-mêmes : ils se définissent, ils prennent position face au présent et au passé. Chirico se déclare peintre à la manière antique et, par tableau interposé, donne à entendre quelle réprobation suscitent en lui les avant-gardes. Hélon visite l'histoire de son art et, après des tours et des détours, se représente en vieillard presque aveugle, la visière de Chardin au front. Est-il alors si loin de Bonnard quand ce dernier peint son reflet dans une glace, reflet trouble d'un visage maigre et d'un regard qui se voile ? Beckmann joue à l'infini des poses, des déguisements, des allusions cryptées et son œuvre apparaît, ainsi considérée, comme une autobiographie visuelle sans cesse recommencée – ce en quoi il soutient en effet la comparaison avec Picasso, qu'il appelle de ses vœux. L'ouvrage suggère de tels rapprochements, qui lancent la réflexion – ou la songerie – dans des directions inattendues.

Philippe Dagen

Morceaux de l'infini

L'art, la géographie et l'astronomie auraient-ils des liens ? Esquisse d'une réponse

COSMOS

Du romantisme à l'avant-garde, 1801-2001

de la direction de Jean Clair
et de Pierre Théberge.
Gallimard, 416 p.,
400 ill., 350 F
(53,35 €) jusqu'au 30 juin,
420 F (64,02 €) ensuite.

Quelles connivences lient les arts à la découverte et à l'exploration d'espaces sans cesse plus vastes et plus lointains ? L'histoire des arts entretient-elle quelques rapports avec les développements de la géographie et de l'astronomie, avec les voyages de ceux qui vont jusqu'au pôle ou jusqu'à la Lune ? Sur ce thème, une exposition se tient à Montréal cet été et à Barcelone à l'automne. *Cosmos* en est le catalogue, au titre légèrement pompeux. Il examine

quelques aspects de la question d'une façon curieusement éparpillée et incomplète.

Après une introduction qui suggère que la quête scientifique ne saurait être pure de toute inquiétude métaphysique, viennent des exposés d'iconographie comparée. Ils réunissent des représentations picturales, graphiques et photographiques des montagnes américaines – Andes et Rocheuses –, des pôles, de la Lune. Les deux derniers tentent un inventaire des artistes et des œuvres qui, dans les avant-gardes du XX^e siècle, rêvent aux infinis spatiaux, à la circulation des planètes, aux trajectoires interstellaires.

CITATION ABUSIVE

Cette méthode suscite des collections d'images très variées, les unes célèbres, d'autres plus rares. Les panoramas de Thomas Moran, les études d'icebergs aquarellées par John Ross et celles, à l'huile, de Frédéric Edwin Church ont pour elles le charme de la bizarrerie. Les Balla, les Russolo, les Surville, les Kupka, les Klein sont ici judicieusement mentionnés.

Mais le principe du tout-thématique a ses effets pervers. Il pousse à des rapprochements factices, il tient pour négligeable la qualité des œuvres. Qu'un Max Ernst, en 1942, se nomme *La Planète affolée* n'autorise en rien à verser la toile au chapitre des cosmogonies au mépris de l'allusion historique évidente : citation abusive. Que des œuvres de Vita Celmins figurent un ciel étoilé ne rend pas leur présence si nécessaire qu'il en faille une demi-douzaine : citation inutile de représentations trop littérales. Et pourquoi négliger des artistes – Alain Jacquet par exemple – dont la présence aurait été plus légitime que celle du solennel Parmiggiani ou celle de Tansey, dont les peintures ne sont qu'amusantes ? A partir de ces premiers éléments, en introduisant d'autres notions – océans, déserts, volcans, monde souterrain par exemple –, il reste à accomplir un projet qui n'est ici qu'amorcé.

Ph. D.

RENÉ LETOURNEUR

de Pierre Restany.
Photographies
de Jean Letourneur.
Ed. Cercle d'art, 224 p.,
390 F (59,46 €).

PIERRE RESTANY, L'ALCHIMISTE DE L'ART

d'Henry Périer.
Ed. Cercle d'art, 470 p.,
149 F (22,71 €).

ARMAN

de Bernard Lamarche-Vadel.
Ed. de la Différence,
(2^e édition revue et augmentée)
420 p., 600 F (91,47 €).

Il est bien difficile d'écrire du sculpteur René Letourneur (1898-1990) qu'il est illustre. Le dictionnaire Bénézit, la bible francophone des biographies artistiques, ne lui consacre que onze petites lignes. Même les pétainistes qui, en 1940, noyèrent dans le Tarn, à Albi, un buste de Jaurès, préférèrent, semble-t-il, l'œuvre de Denis Puech (1854-1942), de l'Institut, et ancien directeur de l'Académie de France à Rome, à la version réalisée en 1939 par Letourneur pour la même ville. René Letourneur faisait partie de la très nombreuse et très honorable cohorte d'artistes figuratifs balayés des encyclopédies par les avant-gardes. Or, pour n'être pas illustre, il n'est plus inconnu. Les éditions Cercle d'art lui consacrent une jolie monographie, soigneusement illustrée des photographies de son fils Jean.

Plus surprenant est le choix de l'auteur du texte : Pierre Restany, précisément un de ceux par qui les avant-gardes arrivent. Il est le fondateur, l'inventeur du nouveau réalisme, il a accompagné l'aventure d'Yves Klein, de César, et d'autres. A New York, il a assisté à l'émergence du pop art. Sa passion pour « l'autre face de l'art », comme il titrait ses articles dans la revue *Domus* en 1978, en fait un précurseur des tendances les plus actuelles de l'art contemporain, avec « le refus de l'orthodoxie des méthodes, des techniques et des matériaux, le re-

Pierre Restany et le tournant de Letourneur

Un sculpteur figuratif raconté par le fondateur du nouveau réalisme qui en fait un avatar d'Yves Klein

cours sans complexe aux nouvelles technologies et au mass media, l'éclatement de tous les langages établis et leur restauration en percutantes formules de synthèse. » Pour Andy Warhol, qui s'y connaissait, Restany était « un mythe ». Son verbe, sa verve, l'ont fait craindre par quelques générations d'artistes, dont beaucoup lui en veulent encore. Et nombre de ses confrères jalourent le destin exceptionnel de Restany, tel qu'il est raconté par Henry Périer, son biographe. Il faudrait tout dire : petit-fils d'une demi-mondaine, fils d'un directeur de la Compagnie marocaine, Pierre Restany est, après-guerre, un jeune militant gaulliste, rédacteur au ministère des transports.

MOURIR À L'INSTITUT

Amoureux de l'Italie, aussi : c'est là, à Pise, qu'il découvre l'histoire de l'art. Membre des cabinets successifs de Jacques Chaban-Delmas le jour, Restany déambule désormais sur les trottoirs de Saint-Germain, la nuit, hantant les galeries et commençant sa carrière de critique.

Ainsi Arman, dont les éditions de la Différence rééditent l'imposante monographie que lui a consacrée Bernard Lamarche-Vadel. Sans index, malheureusement : on y trouverait sans doute le nom de Restany partout. C'est lui qui, d'après Henry Périer, aurait aidé Arman à développer l'idée des « Poubelles ». Les premiers essais, des détritiques dans des petites boîtes, étaient trop élégants. Restany le convainc de voir plus grand. « Il bricole », écrit Henry Périer, *une cage en verre d'environ soixante-dix centimètres de haut et la remplit avec le sac de l'aspirateur, des boîtes de camembert, et tout ce qu'il peut trouver comme déchets...* Le critique, enthousiaste, assure à l'artiste qu'il a réussi : « A l'opposé de l'attitude représentative traditionnelle de l'artiste, tu définis ainsi un art de présentation basé sur la quantité. [...] Ton acte concrétise l'affirmation de la volonté directement appropriative du réel. » Les deux compères iront jusqu'à en bourrer l'espace de la galerie d'Iris Clert, en 1960. Trois mille personnes

reçoivent, en guise d'invitation, une boîte à sardines remplie d'ordures. Elle annonce l'exposition « Le Plein », qui, rue des Beaux-Arts, fait scandale.

Alors, comment passe-t-on d'Arman à Letourneur ? Restany s'en explique : « A première vue, par ses options, ses références, sa conception globale de l'art, René Letourneur peut aisément apparaître comme l'archétype de l'académisme bourgeois des années 30, le dernier des Mohicans d'une sculpture qui s'est affirmée pendant l'Occupation sous le signe de la tradition française et dont les ultimes tenants n'en finissent pas de mourir à l'Institut. » On reconnaît là la griffe du critique redouté. Qui sait retomber sur ses pattes, pour justifier ce nouvel engagement : « A l'orée du III^e millénaire, je me sens confronté à une vision du monde, à un système de pensée, à une équation de sensibilité qui témoignent d'une vertu fascinante : l'enracinement dans un anachronisme aussi nécessaire que suffisant. »

TRADITION DIONYSIAQUE

Souvenir de son ami Paolo Valloz, tour à tour peintre figuratif, puis abstrait, et figuratif de nouveau, qui lui fit découvrir les charmes surannés des pompiers, Bouguereau et Meissonnier ? Complicité envers les nombreuses frasques, voulues ou subies, d'un sculpteur inspiré, écrit-il, par la « tradition dionysiaque » ? Sympathie de Restany, pour Letourneur, auteur du monument érigé à Quito et dédié à un autre libérateur, Simon Bolívar ; Letourneur qui, héros de la première guerre mondiale, ne s'est certes pas déshonoré durant la seconde ? Reconnaissance de ce que Letourneur n'a pas hurlé avec les loups en 1960, lorsque César exposa ses premières compressions d'automobile ? « La forme même, écrit Pierre Restany, des Compressions, le parallélépipède rectangle, constituait pour [Letourneur] un incontournable rappel à l'ordre de l'immanence de la matière. » César, sculpteur classique, puisque, pour Letourneur, « la statue ronde-bosse, pour devenir monumentale, doit se

rappeler la forme primitive du parallélépipède... » Ô, pirouettes restanyennes...

Mais la plus belle est à venir, et lui seul pouvait la réussir : passons sur la comparaison entre les soucis architecturaux de René Letourneur, et ceux qui agitent Ricardo Bofill ou Dani Karavan... Glissons sur ses considérations sur le génie, perçu comme une névrose, hommage, finement repéré par Restany, à son ami le plus proche, le sculpteur Jacques Zwohada. Mais il n'y a que Restany, et personne d'autre, qui puisse écrire, à propos de l'œuvre ultime, qu'il ne peut s'empêcher de « penser aux anthropométries d'Yves Klein et à la sublimante portée du message vitaliste qu'il transmet à travers la peau de ses "pinces vivantes" : les empreintes bleu I. K. B. sont la trace tangible de l'énergie cosmique immatérielle qui anime notre sensibilité ». Et d'ajouter : « Il suffit d'imaginer la projection des empreintes de Klein sur les parties correspondantes de l'anatomie des figures de marbre de Letourneur pour trouver la source de la zone de sensibilité immatérielle qui en émane. » Personne. Sauf à être ridicule. Ou à se brûler les yeux au marbre, pour n'y voir plus que du bleu. Mais après tout, comme le conclut Pierre Restany, qui reprend en finale le mot de Marcel Duchamp, « ce sont les regardeurs qui font l'art » : voilà les auteurs de compte-rendu bien attrapés.

Harry Bellet

L'HOMME À L'ENVERS

« Ce parti pris de l'humour sur la bêtise. Un bonheur de lecture. Tout simplement. »

M. Abescat, *Le Monde*

FORMULES revue des littératures à contraintes

Número 3 : SPECIAL PROSES
A. Bello, R. Detambel, J. Ricardou,
A. Volodine et 7 auteurs de l'OULIPO
272 pages.

Distribution en librairie
Les Belles Lettres
Envois aux particuliers
120 FF port compris
à l'ordre de REFLET
79, rue Manin, 75019 Paris

David Bailey, artiste « cool »

Photographe star parmi les stars, celui qui inspira Antonioni a saisi les visages des célébrités ou les corps des mannequins. Son style ? Aucun, si ce n'est celui de son époque, les années 60

DAVID BAILEY
de Martin Harrison.
Traduit de l'anglais
par Jean-Luc Muller,
Editions de La Martinière,
278 p.,
314 photos, 395 F (60,21 €).

David Bailey ? La cause était entendue : un photographe plus célèbre pour son image, pour avoir incarné le Londres insolent des années 60 – le « swinging London » – que pour son style photographique. Sa belle gueule, son franc-parler, sa façon de porter des habits noirs, de bouger son corps, de fréquenter les caves de jazz cool, ont campé un rebelle qui a inspiré Antonioni pour son film *Blow Up*. Le parcours est dans le ton : né à Londres, dans le quartier ouvrier de East-End, sans carnet d'adresse, il a imposé son insolence de cockney dans les magazines des années 60, *Vogue* en tête.

Ce n'est pas tout. Sa liaison avec le mannequin Jean Shrimpton, modèle quasi-exclusif de ses débuts, aussi aérienne et insouciant que ces années 60, son mariage avec Catherine Deneuve, sa fréquentation des Beatles, ses virées nocturnes avec son ami Mick Jagger (Rolling Stones), en ont fait le photographe star parmi les stars, dont la chronique était affichée en bonne place dans les magazines. Bref, David Bailey, soixante et un ans, toujours actif, est un des quatre ou cinq photographes les plus célèbres dans le monde, de la trempe d'un Richard Avedon ou d'un Irving Penn, connu pour ses portraits et ses reportages de mode.

Il a rarement été question d'esthétique dans les évocations de Bailey. Lui-même entretenait sa réputation. « *Je suis un photographe dépourvu de style* », a-t-il dit comme pour stopper toute discussion. Un gros livre, publié à l'occasion d'une exposition rétrospective à la Barbican Art Gallery de Londres (jusqu'au 27 juin) ose l'analyse. Elle est due à Martin Harrison, critique d'art, auteur par ailleurs de *Apparances* (Chêne, 1991), première histoire mondiale de la photo de mode.



Jeanne Moreau, mars 1964

Cette monographie imposante est sous-titrée *Volume 1*. Elle s'arrête à la fin des années 60 et couvre la première période de Bailey. On y retrouve ses images connues. Pour les portraits, Catherine Deneuve ou Jeanne Moreau à la cigarette, Catherine Doriéac, David Hockney, Peter Sellers, Michael Caine, Fellini, les Who, Mick Jagger, Sharon Tate et Roman Polanski, Jane Birkin, ou les frères Kray (des truands). Pour la mode, tous les mannequins virevoltant dans l'atelier.

A ces icônes, Martin Harrison a ajouté des documents inédits pro-

venant des archives personnelles du photographe. Dans son texte, il a surtout essayé de dégager Bailey du « *photographe cockney* ». L'œuvre de Bailey est d'abord étroitement associée à la presse dans une époque où, en Europe, l'art photographique n'existait pas. Deux voies étaient possibles : le photojournalisme ou la mode. Engagé par *Vogue* en 1960, il choisit, d'abord, de marier les deux genres pour casser les conventions de l'élégance, en faisant descendre le mannequin dans la rue. Déjà, il ne fait que décliner, avec talent il est vrai, un procédé in-

venté en France à la fin des années 50 par les photographes Frank Horvat, Jeanloup Sieff et William Klein.

Bailey est marqué par les agrandissements granuleux de ce dernier qui publie son révolutionnaire *New York* (Seuil, 1956). Il adhère à la spontanéité des films de la nouvelle vague, notamment ceux de Godard, et au détournement des emblèmes de la société de consommation par Warhol et les artistes pop. En même temps, se posant un problème éthique, Bailey n'oublie pas le contexte commercial qui le fait vivre. Il le dit dans un entretien au photographe Ralph Gibson : « *Un photographe de mode sert avant tout à faire vendre des robes ; s'il ne le fait pas, il trompe le client et il se ment à lui-même.* »

TRÈS GROS PLAN

Partant de ce constat, il définit au milieu des années 60, et quoi qu'il en pense, un style qui a fait sa marque : des portraits précis, en très gros plan, à l'étroit dans le cadre, sur fond blanc ou neutre, dont celui de Warhol est l'emblème (1965) ; des photos de mode au cadre pareillement dépouillé, dans lequel les mannequins bougent, swingent, semblent se libérer de ce carcan – il serait ainsi le premier, rappelle Martin Harrison, à photographier un mannequin acroupi, en 1960.

Son livre *Box of pin-ups* (1965) illustre ce style mais, là encore, il est difficile de dissocier les images de Bailey de celles de Richard Avedon (*Harpers' Bazaar*) et d'Irving Penn (*Vogue*). Finalement le talent de Bailey est de vivre son époque, de s'en imbiber et de la restituer avec un indéniable savoir-faire. Je n'ai pas de style « *mais mes modèles en ont un* », ajoutait-il. Bailey le restitue parce qu'il partage leur vie. Son reportage sur le quartier de l'East-End est également remarquable notamment parce qu'il y est né. Tout cela ressemble à un projet, confirmé par Bailey dans le *Sunday Mirror*, en 1967 : « *Laisser une trace, un document. C'est ce que je peux souhaiter de mieux en matière de photographie.* »

Michel Guerrin

PORTES D'AFRIQUE

par Rahim Danto Barry.
Norma éditions (86, rue Castagnary, 75015 Paris),
192 p., 200 ill., 295 F
(44,9 €), jusqu'au 30 juin,
345 F (52,5 €) ensuite.

Rahim Danto Barry est architecte. Il a participé à l'élaboration du pavillon de la France à Séville, du Stade de France à Saint-Denis et du Parlement européen à Strasbourg. « *Déraciné* », « *africain de la diaspora* », il est né au Togo mais vit en France, où il exerce son métier. Ce qui l'a conduit, en retour, à sillonner l'Afrique d'ouest en est, de Dakar à Zanzibar. Rahim Danto Barry a ramené de ces voyages un beau livre sur l'architecture africaine, un art traditionnel largement méconnu, parfaitement adapté à ses fonctions et à son environnement mais aujourd'hui menacé et dont il dresse une typologie sensible.

L'auteur articule son parcours autour de la porte d'entrée, « *la bouche de la maison* ». Elle peut être légère, voire symbolique, fibres tressées ou lattes de rotin. Elle peut être plus rigide, parfois monumentale, en bois plus ou moins dur, décorée, sculptée, clouée. Les Peuls, ces « *bergers du soleil* », nomades ou semi-nomades, que l'on rencontre de la Guinée au Cameroun, tout le long de la savane sahélienne, sont passés maîtres dans l'art d'élaborer des structures légères, démontables, plus complexes qu'il n'y paraît, et parfaitement élégantes. Dans les petits Etats du Grassland, au Cameroun, « *chaque royaume est une petite ville fortifiée avec sa porte monumentale, son palais, et ses immenses habitations surmontées d'imposants toits pyramidaux aux rives arrondies* ». Ici, les portes des habitations destinées aux rois et aux notables bamum ou bamileké sont sculptées de motifs complexes, comme les piliers extérieurs qui soutiennent les toits des bâtiments de réception. Les guerres qui ont suivi l'indépendance du pays, dans les années 60, ont été fatales à ces constructions. Aux confins du désert, en Mauritanie, les murs sont constitués de moellons noyés dans la terre argileuse. L'encadrement des portes

est décoré, à la chaux, de grands motifs. Dans la vallée du Niger, les villes massives se succèdent, avec leurs édifices de terre et leurs rues étroites. Le long des falaises de Bandiagara, les minuscules maisons des villages dogons se pressent les unes contre les autres, avec les toits pointus de leurs greniers et leurs portes aux vantaux sculptés. La monumentalité des façades et des portes peintes des palais haoussas (Nigeria) participent à une mise en scène colorée, plus spectaculaire. Le périple de Rahim Danto Barry se clôt sur l'évocation de deux villes, Zanzibar à l'est et Gorée à l'ouest, où les influences des mondes arabe et européen se font nettement sentir : pendant des siècles, elles servaient de bases au trafic des esclaves.

Maintes fois photographiée, cette architecture survit difficilement. Si à Djenné, au Mali, les édifices de la vieille ville peu à peu restaurés arrivent même à intégrer au passage quelques éléments de confort, presque partout ailleurs le poids du mode de vie occidental et la pression démographique amènent les habitants à détruire et à remplacer les constructions anciennes par des édifices de parpaing et de tôle ondulée, « *répétées plus résistantes et modernes, mais surtout synonymes de réussites sociales* ». L'auteur note que, « *rarement adaptées aux besoins locaux et au climat et à l'environnement, ces innovations connaissent malheureusement une vogue irrésistible* ».

Emmanuel de Roux

★ Signalons également *L'Architecture dogon, constructions en terre au Mali*, dirigé par Wolfgang Lauber. La richesse et la complexité de la mythologie dogon ont été étudiées par des ethnologues français, à commencer par Marcel Griaule. La statuaire dogon a fait l'objet d'analyses, notamment celles d'Hélène Leloup et de Kate Ezra. Il manquait un ouvrage d'ensemble. L'architecte Wolfgang Lauber, qui enseigne à Constance, en Allemagne, a réuni les compétences d'une dizaine d'intervenants allemands, français ou maliens, ethnologue, historien d'art, archéologue et architectes, pour disséquer ces « *villages dogons qui comptent parmi les réussites architecturales les plus extraordinaires d'Afrique* ». Une réussite (éd. Adam Biro, 176 p., 340 F [51,83 €]).

Les lumières et les ombres

LE VÉCU ET L'IMAGINAIRE Chroniques d'un homme d'images
d'Henri Alekan.
Source La Sirène
(62 bis, rue des Peupliers,
92100 Boulogne,
distribution Hachette
Livre-CDL), 136 p., 249 F.

Le technicien de la lumière, Henri Alekan, a éclairé les films de certains des plus grands créateurs de cinéma, des studios du muet de Joinville-le-Pont aux rues de Berlin revisitées par Wim Wenders. Sur la philosophie et la magie de son art d'orchestrer « *les lumières et les ombres* », il avait jadis publié un ouvrage majeur (1).

Ni autobiographie ni ouvrage théorique, cette cascade de souvenirs révisé ici des moments qui ont traversé sa vie, des rencontres qui ont marqué sa carrière. Initié par des chefs opérateurs réputés (Eugen Shuften, Christian Matras), Henri Alekan assiste Jean Cocteau pour les trébuchements audacieux de *La Belle et la Bête* (2), participe avec René Clément à l'aventure de *La Bataille du rail*, épaula le pointilleux Julien Duviévir, illumine les visages de Vivien Leigh, Anouk Aimée, Gérard Philipe. Il est enrôlé par Joseph Losey, Raoul Ruiz, Alain Robbe-Grillet ou Armand Gatti, voyage de Chine au Japon en passant par Cuba, sort les paysages du cirage, dépanne des hollywoodiens, filme Dali et Carolyn Carlson, photographie Mitterrand... Il innove, fait des miracles avec ses projecteurs, sa science du filtre et de la lampe torche, son œil de peintre. A la frontière du réalisme et de l'irréel.

Jean-Luc Douin

(1) Editions du collectionneur, 1984.
(2) Film au tournage duquel il a également consacré un ouvrage, Editions du collectionneur, 1992.

La beauté des anges

LES ANGES ET LEUR IMAGE AU MOYEN AGE
Texte d'Yves Cattin,
iconographie choisie
et commentée
par Philippe Faure.
Ed. Zodiaque, « Visages
du Moyen Age », 177 illustr.,
304 p., 290 F (44,21 €).

On peut en sourire, en rêver, le chérif gardien personnel ou le retrouver dans toute déchéance passé au service du mal... mais si l'ange est encore présent dans l'imaginaire de l'homme contemporain, il ne porte plus guère ce message qui définissait son statut exceptionnel. Loin de se laisser réduire à une image multiple de Dieu, il est, au Moyen Age, l'icône double de l'homme et de la divinité. Héritier de l'Egyptien Thot et du Grec Hermès Trismégiste, l'ange médiéval est d'abord chrétien. C'est dire qu'il est autant le messager de Dieu que le message lui-même, « *lieu-tenant d'une absence* » qui devient primordiale dès lors que l'Incarnation annule la distance entre Dieu et sa créature. Message d'amour et de justice, la parole de l'ange parle de l'homme autant qu'elle lui parle : langue qui ouvre à la promesse et à la contemplation, elle est aussi éloge du silence et du secret.

Si la grammaire de cette langue n'est plus guère accessible, cet album remarquablement pensé – l'analyse d'Yves Cattin est complétée par les commentaires érudits de Philippe Faure sur les visages des séraphins – donne à voir la force d'une image acceptée par ceux-là mêmes qui récusaient la représentation divine. Notons que la rudesse virile de l'ange barbu de Saint-Michel de Cuxa superpose les images du pèlerin et du Christ, cheminement vers un même Salut.

Ph.-J. C.

Livraisons

● LA SPLENDEUR DES ROLIN, Un mécénat privé à la cour de Bourgogne, ouvrage collectif

Le chancelier Rolin est passé à la postérité grâce à Jan Van Eyck, qui l'a peint les mains jointes devant la Vierge. Avocat, homme de confiance de Philippe le Bon, Nicolas Rolin (1376-1462) et son fils Jean (1408-1483), qui fut évêque d'Autun, furent des mécènes très actifs, passant notamment commande à Rogier Van der Weyden et au Maître de Moulins. Un ouvrage fort documenté et savant (éd. Picard, 344 p., 284 ill., 250 F [38,11 €] jusqu'au 30 juin, 300 F [45,73 €] ensuite).

● VINCENZO FOPPA, LA CHAPELLE PORTINARI, sous la direction de Laura Mattioli Rossi

Parce qu'il était milanais, Foppa demeure infiniment moins illustre que ses contemporains toscans du Quattrocento. Autre infortune : le seul de ses cycles à fresque qui subsiste aujourd'hui, la chapelle Portinari dans l'église Sant'Eustorgio de Milan, avait été gâché par des badigeonnages et des restaurations importunes. En 1989, une campagne de nettoyage a commencé, dont on jugera du résultat grâce aux illustrations abondantes de ce livre, qui replace l'œuvre dans son contexte lombard (Actes Sud / Motta, traduit de l'italien par Anne Guglielmetti et François-Xavier Bernard, 288 p., 270 ill., 450 F [68,60 €] jusqu'au 30 juin, 498 F [75,91 €] ensuite).

● L'ART NOUVEAU RETROUVÉ, de Michel Draguet

Bien que le titre laisse croire l'inverse, il ne s'agit pas là d'une synthèse générale sur l'art nouveau, mais de l'analyse d'une collection particulière consacrée à cette esthétique. Richesse des matériaux, virtuosité technique, allégories : on peut aimer cet art ou le juger déplorablement factice (Skira / Seuil, 316 p., 285 ill., 495 F [75,46 €] jusqu'au 30 juin, 550 F [83,84 €] ensuite).

● BERTRAND LAVIER, de Catherine Francblin

Peintre qui ne croit certes pas à la peinture, assembleur d'objets qui ne se veut surtout pas sculpteur, Bertrand Lavier prend ses matériaux dans la vie quotidienne et les manipule dans la tradition du ready-made duchampien, avec faux-semblants, trompe-l'œil, détournements, parodies de pastiches et pastiches de parodies. Catherine Francblin parcourt méthodiquement ce labyrinthe de miroirs sans s'y perdre (Flammarion, 192 p., 200 F [30,48 €]).

Ph. D.

● YIDDISHLAND, de Gérard Silvain et Henri Minczeles

Pourquoi ne se lasse-t-on jamais de regarder les images de ce monde proche et disparu ? Quelle est cette nostalgie que l'on se surprend à éprouver, non du tout d'une vie heureusement parfaite, mais d'une vie vraie et pleine, rassemblée autour de son foyer, de son sens et de ses valeurs ? Le Yiddishland, qui est un pays autant qu'une langue, un usage de vivre ensemble autant qu'une culture et une religion, a été enseveli sous les cendres de la Shoah. Est-ce cette mort violente et systématique imposée à la plus grande échelle aux hommes, à leur langue, culture, usages, qui rend poignantes ces photographies et cartes postales – la plupart d'avant 1918 – qui forment un admirable mémorial ? (Ed. Hazan, 588 p., 250 F [38,11 €]).

P. K.

● L'ART ÉQUESTRE : LE CADRE NOIR DE SAUMUR, Patrice Franchet d'Esperey

Ecrit par le responsable de l'enseignement de l'histoire de l'équitation à l'Ecole nationale d'équitation, auquel le célèbre Cadre noir a été intégré (*Le Monde* du 29 avril), cet album est illustré de photographies d'Alain Laurioux, mêlant prises de vues classiques des « *sauts d'école* » et angles plus intimistes (éd. Arthaud, 192 p. 260 F [39,63 €]).

J.-L. A.

La bouche des maisons

L'architecture africaine est aujourd'hui menacée. Rahim Danto Barry en dresse une typologie sensible

PORTES D'AFRIQUE

par Rahim Danto Barry.
Norma éditions (86, rue Castagnary, 75015 Paris),
192 p., 200 ill., 295 F
(44,9 €), jusqu'au 30 juin,
345 F (52,5 €) ensuite.

Rahim Danto Barry est architecte. Il a participé à l'élaboration du pavillon de la France à Séville, du Stade de France à Saint-Denis et du Parlement européen à Strasbourg. « *Déraciné* », « *africain de la diaspora* », il est né au Togo mais vit en France, où il exerce son métier. Ce qui l'a conduit, en retour, à sillonner l'Afrique d'ouest en est, de Dakar à Zanzibar. Rahim Danto Barry a ramené de ces voyages un beau livre sur l'architecture africaine, un art traditionnel largement méconnu, parfaitement adapté à ses fonctions et à son environnement mais aujourd'hui menacé et dont il dresse une typologie sensible.

L'auteur articule son parcours autour de la porte d'entrée, « *la bouche de la maison* ». Elle peut être légère, voire symbolique, fibres tressées ou lattes de rotin. Elle peut être plus rigide, parfois monumentale, en bois plus ou moins dur, décorée, sculptée, clouée. Les Peuls, ces « *bergers du soleil* », nomades ou semi-nomades, que l'on rencontre de la Guinée au Cameroun, tout le long de la savane sahélienne, sont passés maîtres dans l'art d'élaborer des structures légères, démontables, plus complexes qu'il n'y paraît, et parfaitement élégantes. Dans les petits Etats du Grassland, au Cameroun, « *chaque royaume est une petite ville fortifiée avec sa porte monumentale, son palais, et ses immenses habitations surmontées d'imposants toits pyramidaux aux rives arrondies* ». Ici, les portes des habitations destinées aux rois et aux notables bamum ou bamileké sont sculptées de motifs complexes, comme les piliers extérieurs qui soutiennent les toits des bâtiments de réception. Les guerres qui ont suivi l'indépendance du pays, dans les années 60, ont été fatales à ces constructions. Aux confins du désert, en Mauritanie, les murs sont constitués de moellons noyés dans la terre argileuse. L'encadrement des portes


est décoré, à la chaux, de grands motifs. Dans la vallée du Niger, les villes massives se succèdent, avec leurs édifices de terre et leurs rues étroites. Le long des falaises de Bandiagara, les minuscules maisons des villages dogons se pressent les unes contre les autres, avec les toits pointus de leurs greniers et leurs portes aux vantaux sculptés. La monumentalité des façades et des portes peintes des palais haoussas (Nigeria) participent à une mise en scène colorée, plus spectaculaire. Le périple de Rahim Danto Barry se clôt sur l'évocation de deux villes, Zanzibar à l'est et Gorée à l'ouest, où les influences des mondes arabe et européen se font nettement sentir : pendant des siècles, elles servaient de bases au trafic des esclaves.

Maintes fois photographiée, cette architecture survit difficilement. Si à Djenné, au Mali, les édifices de la vieille ville peu à peu restaurés arrivent même à intégrer au passage quelques éléments de confort, presque partout ailleurs le poids du mode de vie occidental et la pression démographique amènent les habitants à détruire et à remplacer les constructions anciennes par des édifices de parpaing et de tôle ondulée, « *répétées plus résistantes et modernes, mais surtout synonymes de réussites sociales* ». L'auteur note que, « *rarement adaptées aux besoins locaux et au climat et à l'environnement, ces innovations connaissent malheureusement une vogue irrésistible* ».

Emmanuel de Roux

★ Signalons également *L'Architecture dogon, constructions en terre au Mali*, dirigé par Wolfgang Lauber. La richesse et la complexité de la mythologie dogon ont été étudiées par des ethnologues français, à commencer par Marcel Griaule. La statuaire dogon a fait l'objet d'analyses, notamment celles d'Hélène Leloup et de Kate Ezra. Il manquait un ouvrage d'ensemble. L'architecte Wolfgang Lauber, qui enseigne à Constance, en Allemagne, a réuni les compétences d'une dizaine d'intervenants allemands, français ou maliens, ethnologue, historien d'art, archéologue et architectes, pour disséquer ces « *villages dogons qui comptent parmi les réussites architecturales les plus extraordinaires d'Afrique* ». Une réussite (éd. Adam Biro, 176 p., 340 F [51,83 €]).

NICOLAS MICHEL



UN REVENANT

roman

VI / LE MONDE / VENDREDI 14 MAI 1999

ECONOMIE

● *par Philippe Simonnot*

La ruse du capital

DE LA DOMINATION LE CAPITAL, LA TRANSPARENCE ET LES AFFAIRES de Michel Surya. Ed. Farrago (26, rue Chalmel, 37000 Tours, diff. Les Belles Lettres), 128 p., 98 F (14,94 €).

Apparemment, les affaires qui ont défrayé la chronique ont mis à nu l'emprise que le capital exerce sur les corps et sur les cœurs. On a pu croire que leur dénonciation était un signe de bonne santé. Nos démocraties seraient sorties de l'épreuve plus morales, modernisées. En fait, il n'en est rien. Michel Surya déchire le voile de nos illusions dans un étrange livret, constitué de courts paragraphes numérotés, de « *variations brèves et désordonnées* », comme il les qualifie – oui, une sorte de bréviaire de la domination écrit d'une plume acérée qui griffe encore la page, qui sans doute a beaucoup raturé.

Les fameuses opérations « mains propres » seraient la dernière ruse du capital, à en croire notre auteur, car « *ceux qui accusent certaines pratiques du pouvoir (ses malversations, ses prévarications) travaillent en fait à innocenter le pouvoir* ». Il en allait de même de certaines dénonciations du colonialisme, qui ne cherchaient pas à dire qu'il n'y avait de colonialisme qu'excessif. On peut se demander encore si elles ne voulaient pas dire le contraire, à savoir que le colonialisme est excellent dès lors qu'on le débarrasse des excès qui le dénonçaient.

Ainsi, prétendre que le capital se serait laissé corrompre, c'est dire en réalité qu'il peut ne pas l'être. Et c'est à cette seconde affirmation dissimulée dans la première qu'il chercherait à nous amener. Or l'affairisme n'est pas un défaut du capital qu'il suffirait de corriger pour l'innocenter. Surya : « *L'affairisme n'est pas l'excès du capital mais le capital même* .» Son tour de force serait d'avoir convaincu qu'il n'est responsable d'aucune des conséquences que son iniquité a instaurées.

Le fascisme n'est pas loin, en tant qu'aboutissement, d'un cauchemar. Car il apparaîtra que mieux valait que la démocratie ne fût pas irréprochable, qu'un monde auquel il n'est plus possible de rien reprocher est un monde fasciste

La gauche, « *la dernière à avoir tenté d'exister : en 1981* », aura eu cette importance imprévue pour notre auteur : s'être elle-même rangée au nombre des moyens dont la domination sait qu'elle dispose pour conspirer à la disparition définitive de toute politique. Voilà au moins quelque chose que pourrait retenir l'Histoire de l'échec mitterrandien !

Ce qui alourdit encore notre abêtissement, c'est que la disparition du politique a obligé la domination à chercher de nouveaux alliés, nommément la presse et la justice. Sœurs ici jumelées avec impertinence et pertinence, elles ont immédiatement consenti à cette alliance « *comme si celle-ci témoignait après coup pour leur indépendance passée* ». C'est la justice qui a été la plus empressée. N'a-t-elle pas toujours été du côté du pouvoir ? A quelques années, à quelques mois d'intervalle, les mêmes magistrats, se souvient Surya, ont requis contre les « crimes » de la Résistance et ceux de la collaboration. La presse a suivi « *avec guère moins de candeur* ».

« *Financiers, juges et journalistes, ne craint pas d'écrire notre auteur, sont les premiers intéressés à une disparition [du pouvoir] qui n'a pas de précédent* ». Derniers entrés dans la ronde, « *les journalistes considéreront très bientôt, prévoit Surya, pouvoir rendre eux-mêmes la justice, sans plus avoir recours aux juges (alors que les juges en sont encore à considérer qu'il leur serait impossible de rendre la justice sans l'aide des journalistes)* ».

Le fascisme n'est pas loin, en tant qu'aboutissement de ce cauchemar. Car il apparaîtra que mieux valait que la démocratie ne fût pas irréprochable, qu'un monde auquel il n'est plus possible de rien reprocher est un monde fasciste. « *Un monde demain absolument arbitraire (fasciste) ? »,* interroge notre auteur. Et de répondre : « *Celui que juges et journalistes régiraient sans partage* ».

On suivrait volontiers Michel Surya dans sa démarche s'il avait mieux précisé ce qu'il appelle domination et pouvoir, notamment quand il traite de la corruption, centrale pour son propos. Dans la corruption comme en amour il faut être au moins deux, ici le corrompeur et le corrompu. Dire que le capital s'est laissé corrompre n'a pas beaucoup de sens si on ne nous indique pas par qui ? Serait-ce par l'Etat, dont le nom même n'apparaît qu'une seule fois ? A partir des trop fameuses affaires, on avait cru comprendre au contraire que c'était plutôt du côté de l'Etat qu'il fallait chercher des corrompus, et du côté de l'entreprise – autre grande absente du livre – que se trouvaient les corrupteurs, ce qui n'est pas un subterfuge pour innocenter ni l'un ni l'autre. La question qui se pose alors est de savoir pourquoi la corruption serait nécessaire au fonctionnement du système, si elle l'a toujours été, ou s'il s'agit d'un phénomène daté historiquement.

Même question pour tout ce qui concerne la transparence dont l'émergence dans le vocabulaire médiatique inquiète avec raison Michel Surya. « *La domination attend de tous la transparence, et tous l'attendent de la domination. Comme si les affaires n'avaient été révélées que pour que ce mot surgît on ne sait de quelle nuit politique ?* », remarque-t-il. Certes, par le truchement des juges et des journalistes, nous demandons aux princes qui nous gouvernent qu'ils soient désormais transparents, y compris parfois jusque dans leur vie privée. Pour Surya, cette exigence est vaine car elle dissimule en fait la turpitude des dominants et la souffrance de ceux qui les subissent. Mais c'est encore là que l'Etat manque à son tableau. Car qui a réclamé le premier la transparence, qui en a le plus besoin pour assurer ses propres revenus ? C'est bien l'Etat et son fisc, et non le capital. Pour ne rien dire des informations que réclament enquêteurs et contrôleurs de l'Etat-providence aux plus simples citoyens.

Passage en revues

LIGNES
Dans le dernier cahier de la revue *Lignes* dont il est le directeur, Michel Surya opère un rapprochement entre le « procès » intenté contre Kafka en 1946 par l'hebdomadaire *Action*, proche du Parti communiste – l'enquête, qui tourna court, s'intitulait : « Faut-il brûler Kafka ? » –, et les procès de Moscou, assortis de sentences bien réelles, ceux-là. Dans le même numéro, outre des contributions de Jean-Luc Nancy sur le différend Bataille-Sartre et un article d'Alain Brossat sur Noam Chomsky, plusieurs intellectuels s'interrogent sur la « disparition de la gauche ». (Ed. Hazan ; n° 37, mai, 100 F [15,24 €].)

c h r o n i q u e s

INTERNATIONAL

● *par Daniel Vernet*

LE PRISONNIER 55 jours avec Aldo Moro d'Anna Laura Braghetti et Paola Tavella. Traduit de l'italien par Josette Monfort. Denoël, 202 p., 130 F (19,81 €).

Cinquante-cinq jours – 16 mars-9 mai 1978 – pendant lesquels Aldo Moro, président de la Démocratie chrétienne italienne, enlevé près de son domicile, a été incarcéré dans une « prison du peuple » avant d'être abattu dans le coffre d'une voiture retrouvée quelques heures plus tard, à Rome, à mi-chemin entre des sièges de la DC et du Parti communiste italien. Cette « prison du peuple » était en fait une cellule aménagée derrière une bibliothèque tournante dans un appartement bourgeois de la capitale italienne. Les géoliers étaient quatre membres des Brigades rouges, trois hommes et une jeune femme. C'est elle, Camilla dans la clandestinité, Laura pour l'état civil, qui raconte aujourd'hui, avec l'aide d'une journaliste. Arrêtée en 1980, elle a rompu en 1987 avec les Brigades rouges et, condamnée à la réclusion à perpétuité, elle bénéficie d'une régime de semi-liberté.

Laura est la petite-bourgeoise du groupe. Elle a acheté l'appartement-prison, elle a transporté l'otage dans le coffre de son Ami 8, elle continue à travailler dans une compagnie d'assurances pendant que ses compagnons montent la garde, elle fait les courses discrètement pour cinq personnes, alors que pour tout le monde elle est censée vivre seulement avec son mari. A Pâques, elle redevient la gentille Lauretta qui partage les traditionnels chocolats avec ses santes.

Le coup a été bien monté, la planque bien choisie. Les brigadistes n'avaient pas l'intention

POLITIQUE

● *par Thierry Bréhier*

DANS LES BOTTES DU GÉNÉRAL Journal de l'Élysée III, 1969-1971 de Jacques Foccart. Fayard/Jeune Afrique, 791 p., 195 F (29,72 €).

Ne gardez jamais vos agendas ! Même si vous croyez les expurger de tout ce qui pourrait vous compromettre, la seule énumération de vos rendez-vous, du nom de vos convives, est cruellement révélatrice. Il en est ainsi, en tout cas, des notes que Jacques Foccart, secrétaire général à la présidence de la République pour les affaires africaines et malgaches sous Charles de Gaulle et Georges Pompidou, dictaient régulièrement et qui sont publiées, petit à petit, sous la forme d'un long éphéméride. Le volume qui vient de paraître, le troisième, commence au lendemain de la démission du fondateur de la V^e République pour s'achever en août 1971. La volonté non dissimulée de l'auteur est de démontrer que le successeur a chaussé « *les bottes du Général* ». Mais le résultat est la description d'un monde épouvantable, d'un milieu insupportable, de pratiques scandaleuses.

Que d'infamies ont été commises en se prévalant de l'autorité de l'homme qui avait sauvé l'honneur de la France en juin 40. Y compris d'ordre privé. Consciemment ou inconsciemment, Jacques Foccart révèle les tentations népotistes de Michel Debré, confirme les suppliques financières de Philippe de Gaulle pour tenter de détourner le refus de son père de recevoir le moindre argent de l'Etat, raconte que lui-même, simple haut fonctionnaire, utilisait les Mys-

ÉCOLOGIE

● *par Hervé Kempf*

REMARQUES SUR L'AGRICULTURE GÉNÉTIQUE MODIFIÉE ET LA DÉGRADATION DES ESPÈCES Collectif anonyme. Editions de l'Encyclopédie des nuisances (74, rue de Ménilmontant, 75020 Paris), 112 p., 70 F (10,67 €).

Depuis que l'écologie accède à un début de légitimité politique, son alacrité tend à se dissoudre dans un consensus mou, qui la transforme en une sorte d'annexe du Parti socialiste. En somme, la question écologique ne serait qu'une affaire d'équilibre, de mesure, et il suffirait d'organiser le « débat » pour que chacun, gentils petits écologistes et vilains industriels en cours de rédemption, apporte sa pierre corrigeant les excès d'un développement indispensable. C'est *Oui-Oui et le vilain pollueur* : au début tout va mal, le sage Potiron intervient, et on finit par s'arranger.

Eh bien non. Il y a encore des têtes de mule qui assument une écologie radicale, n'hésitent pas à louer la « *subversion anti-industrielle* », à qualifier de « *superstition dominante* » le scientisme, à affirmer que « *c'est une guerre contre la vie que mène depuis deux siècles l'industrie* ». Il ne suffit cependant pas de revitaliser l'imprécation pour bâtir un discours ; et c'est bien pour la cohérence de leur propos que les auteurs anonymes de *Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée et la dégradation des espèces* retiennent l'attention.

D'entrée de jeu, ils lient dans une même problématique organismes génétiquement manipulés (OGM) et génétique humaine, illus-

Mémoire des années de plomb

de liquider Aldo Moro. Leur objectif tel qu'il apparaît dans les souvenirs de Laura était double : d'une part, dénoncer le règne sans partage de la Démocratie chrétienne depuis 1947 et briser le « *compromis historique* » entre la DC et le PCI dont Aldo Moro était le principal artisan ; d'autre part, l'échanger contre treize camarades emprisonnés. Mais une fois la sentence prononcée par « l'exécutif » des Brigades rouges, ils n'hésitèrent pas à l'exécuter, même si Mario, le chef du commando, « *répugnait de devoir abattre un homme avec lequel il avait passé tout ce temps* ».

Mario avait mené l'interminable interrogatoire d'Aldo Moro, car les brigadistes voulaient qu'il dénonce lui-même les méthodes de la DC, qu'il explique le fonctionnement de « *l'Etat impérialiste des monopoles* » et qu'il pousse ses amis politiques à négocier avec ses ravisseurs. Du livre d'Anna Laura Braghetti, il ressort clairement que les Brigades rouges se trouvaient dans une relation de miroir avec l'Etat ; elles ne pouvaient, écrit-elle, « *détourner les yeux de la scène hypnotique qu'offrait le gouvernement* ». Elles avaient besoin d'une reconnaissance de l'Etat en tant que porte-parole de la classe ouvrière, à la place du Parti communiste et des syndicats considérés comme des traîtres. Plus les jours passaient, plus elles paraissaient disposées à relâcher leur prisonnier, même « *à un contre un* » avec un brigadiste détenu, à condition que l'Etat les acceptent comme interlocuteur.

Ce que les ravisseurs n'avaient pas prévu, c'est que le gouvernement de Giulio Andreotti, soutenu par les communistes pour la première fois depuis 1947, se montrerait inflexible, prêt à sacrifier la vie d'Aldo Moro malgré les lettres pathétiques ou indignées que le président de la DC envoyait du fond de sa cellule à ses amis. « *Pour Moro, le pire moment de ses cinquante-*

Les aveux de Jacques Foccart

tère 20 officiels pour se rendre dans sa propriété du Midi, décrit un Georges Pompidou refusant de danser avec une Africaine et la femme du président de la République estimant que les épouses européennes des chefs d'Etat de Mauritanie et du Sénégal « *n'étaient pas à leur place* ».

Turpitudes publiques surtout. Pour qui en doutait encore, ces carnets de l'homme qui avait aidé Charles de Gaulle à décoloniser l'Afrique confirment qu'il a aussi inventé le néocolonialisme. Dans les récits de ses voyages, la misère n'apparaît jamais. Le décorum des réceptions officielles – à condition qu'il y soit traité avec tous les égards qu'il estime lui être dus –, le bel ordonnancement des défilés des jeunesses des partis uniques suffisent à son bonheur. L'essentiel est dans les petits ou gros cadeaux aux dirigeants de ces pays « indépendants » qui assurent leur fidélité à l'ancienne puissance coloniale et leur bon accueil à toutes ces entreprises françaises qui en tirent leur richesse et avec les patrons desquelles Jacques Foccart déjeune une fois par mois.

Voilà pour les activités officielles du secrétaire général à la présidence de la République. Mais ce militant est aussi le patron du SAC, le service d'ordre des partis gaullistes à la sulfureuse réputation. Il assure qu'il ne regroupe que des braves gens dévoués, indispensables si le pouvoir devait traverser d'autres coups de torchon comme le putsch des généraux ou mai 68. Pourquoi alors les autres dirigeants gaullistes en ont-ils « *honte* », comme il l'avoue ? Pourquoi Georges Pompidou lui demande à plusieurs reprise de « *l'épurer* »? Pourquoi la tentative de Charles Pasqua d'en prendre le contrôle devient-elle une

cinq jours de détention » fut, selon Anna Laura Braghetti, la déclaration, le 22 avril, du pape Paul VI, priant « *à genoux les hommes des Brigades rouges* » de le libérer « *sans conditions* ». Moro comprit ce jour-là qu'il n'y aurait pas de marchandage, en dépit des efforts de sa famille et d'une dernière tentative des socialistes de Bettino Craxi. En dépit aussi, de ses immenses talents de négociateur que la détention n'avait pas émoussés : « *Moro, le plus efficace neutralisateur de toute opposition que l'Italie ait jamais connu, l'homme qui avait été capable d'abord d'enlacer dans une étreinte mortelle le Parti socialiste, puis d'attirer dans l'orbite démocrate-chrétienne le Parti communiste, se proposait de mâcher et de digérer jusqu'aux Brigades rouges* ». Anna Laura Braghetti ne le dit pas, mais on ne peut s'empêcher de penser que pour cette aisance dialectique aussi, qui fascinait ses interlocuteurs, Moro était condamné à mort.

Laura a compris des années plus tard que son engagement dans la lutte armée ne menait à rien. Elle l'a découvert en parlant avec la famille d'un professeur qu'elle avait abattu sur les marches de l'université. Parfois pendant la séquestration d'Aldo Moro, l'envie l'avait prise de tout laisser tomber, de ne pas rentrer à l'appartement clandestin après son travail et de se réinstaller dans la maison léguée par ses parents. Elle n'en fit rien. Pourquoi ? « *Je me suis souvent posé cette question, écrit-elle, sans jamais trouver la réponse. Ou plutôt, je ne peux pas me satisfaire de la réponse que je me fis cette nuit-là* (la veille de l'assassinat d'Aldo Moro). *Simplement j'y croyais* .» Elle y croyait aussi, parce que Mario, comme d'autres chefs brigadistes, « *était rigide et absolutiste, exempt de doutes et de questionnements, et pour moi tout cela avait alors, malheureusement, valeur de vertu* ».

affaire d'Etat ? Pourquoi Jacques Foccart a-t-il systématiquement un rendez-vous hebdomadaire avec le ministre de l'intérieur ? Il ne supporte pourtant pas les soupçons qui pèsent sur lui. Il n'a pas admis qu'Alain Poher, président de la République par intérim, le prive de ses fonctions officielles en faisant le symbole de l'infiltration de l'Etat par un réseau partisan. Mais ses agendas révèlent que le commandant militaire du Palais de l'Élysée venait rendre des comptes à un homme sans responsabilité étatique pendant la campagne électorale opposant Alain Poher à Georges Pompidou et qu'il avait régulièrement au téléphone, au même moment, les préfets pour être informé de l'évolution de l'opinion. « *L'Etat RPR* » ne date pas d'aujourd'hui.

Les mauvaises habitudes sont ancestrales. Aux yeux de Jacques Foccart, les adversaires politiques sont forcément des ennemis de la vraie France. Déjà les centristes sont du nombre et qualifiés tout bonnement d'*« ordures »*. Les « gaullistes » qui osent contester la candidature de Georges Pompidou ne sont guère mieux traités. Il se vante d'avoir fait « *baissér la tête* » à Louis Joxe, qui était déjà à côté du général à Alger. Il parle de Christian Fouchet, qui a occupé de nombreux postes ministériels, comme de quelqu'un de « *sinon déséquilibré, du moins pas très solide* ». Il accuse Rogey Frey, le ministre de l'intérieur de la lutte contre l'OAS, de virer au radicalisme... Chez ces gens-là, on se déchire depuis toujours ! Le gaullisme raconté par Jacques Foccart n'est pas un conte pour enfants. C'est une histoire terriblement, tristement révélatrice. Une histoire qui n'est pas achevée.

OGM, une critique sans nature

trée par le clonage. Pour eux, la même entreprise est à l'œuvre dans l'agriculture et la santé, visant à « *détruire la notion même d'espèce en tant qu'unité distincte* », la biotechnologie opérant l'artificialisation totale de la biosphère et l'aliénation de l'individu dans l'anonymat génétique. Avant même l'industrie, ce sont « *ces techniciens salariés qui posent aux savants* » que les auteurs incriminent, décrivant finement comment la science se voit déviée de son esprit fondateur en confondant expérience et réalité. « *La première des conditions nécessaires à la connaissance scientifique, c'était une séparation étanche avec le milieu artificiel de l'observation et de l'expérimentation, d'une part, et la confusion du monde, d'autre part* .» Or, non seulement cette séparation n'est plus respectée, mais le monde a été totalement pénétré par les objets de l'expérimentation, produits chimiques d'abord (près de 100 millions de tonnes depuis cinquante ans), OGM maintenant. Ainsi disparaît le « *milieu naturel* » à l'aune duquel l'observation peut comparer l'objet étudié. Et avec la manipulation génétique saute la « *dernière limite qui retenait encore la rationalité partielle de la science mécaniste de verser dans une mégalomanie active* ». Avec les OGM, la planète entière devient champ global d'expérimentation, la Terre instrument sous contrôle.

Ce qui est en cause dans l'agrogénétique n'est donc pas un simple problème de santé publique ou de dégradation environnementale : mais bien un projet global concernant l'ensemble de la société et prolongeant, en les faisant passer à un degré supérieur, l'industrialisation de l'agriculture et la diffusion massive de produits chimiques dans l'environne-

ment. Projet véritablement « *totalitaire* », puisque son ambition est « *de parvenir à un contrôle total des conditions de la vie* ». Mais destiné à « *l'effondrement* », puisque « *cette démesure étend à tout, avec le contrôle, le dérèglement, avec la manipulation, l'imprévu, et avec la rationalisation, le chaos* ».

S'ensuit de cette analyse, poursuivent nos Encyclopédistes des nuisances, qu'il s'alièment aux meilleures sources de la science-fiction (Dick, Pohl, Brunner), que les écologistes doivent, pour agir avec cohérence, globaliser leur critique à la mesure de ce à quoi ils font face : associer dans la même rébellion OGM et mode de vie industriel, OGM et techniques procréatiques, qui dissolvent la singularité, ici des espèces, là des individus.

Cependant, le discours achoppe sur son issue, qui ne propose comme solution au conflit si brillamment décrit qu'un assez plat « *cultiver son jardin* » individualiste. Cette impuissance tient en fait au noeud théorique que ne savent dénouer nos auteurs : ils se réfèrent constamment à la « *Nature* » – « *ce qui est incréeé par l'homme* » –, mais reconnaissent à regret son caractère improbable puisque « *la réalité de l'artificialisation est celle de notre vie quotidienne* », tandis que même la nature humaine « *est minée depuis longtemps* » par les toxiques chimiques. On ne saurait leur reprocher cet échec : c'est toute l'écologie qui bute sur la contradiction entre nature idéale, référent immaculé, et nature réelle, puissamment humanisée. Le programme de Félix Guattari dans *Les Trois Écologies* reste plus que jamais valable : « *Il nous faut apprendre à penser "transversement" les interactions entre écosystèmes, mécanosphère et univers de référence sociaux et individuels* ».

**PHILOSOPHER
À DIX-HUIT ANS
Faut-il réformer
l'enseignement
de la philosophie ?**

de Luc Ferry et Alain Renaut, avec la collaboration de Pierre-Henri Tavoillot, Grasset, 316 p., 119 F (18,14 €). (En librairie le 18 mai.)

**HISTOIRES DE DINOSAURE
Faire de la philosophie,
1965-1997**
de Pierre Macherey.
PUF, « Pratiques Théoriques », 328 p., 149 F (22,71 €).

LE SENS DE LA PHILOSOPHIE
de Marcel Conche.
Ed. Encre Marine
(Fougères, 44220 La Versanne), 68 p., 60 F (9,14 €).

Réformer notre enseignement philosophique, est-ce vraiment urgent ? Sa crise n'est-elle pas permanente, ancienne, constitutive ? D'ailleurs, être inachevée et interminable, n'est-ce pas le propre de la philosophie ?

Ce qu'il y a de bien avec le Dictionnaire des Idées reçues, c'est qu'il demeure à jamais inachevé. Flaubert a rassemblé les premiers matériaux. On peut en ajouter indéfiniment. Ainsi, à l'entrée « Philosophie (Enseignement de la) », serait inscrit : « Menacé, risque de disparaître prochainement », ou bien : « En crise, exige une réforme », ou encore : « En classe terminale, singularité de notre système éducatif (se reporter à "exception française") ». De génération en génération, mêmes hantises et mêmes poncifs. Certes, l'enseignement de la philosophie « à la française » présente quelques particularités incontestables. De manière non moins évidente, des difficultés spécifiques lui incombent en fonction des périodes historiques et des changements sociaux. Le pouvoir songea plus d'une fois à restreindre cette liberté critique qui embarrassait. Ces réalités ne doivent cependant pas masquer le caractère répétitif, et largement incantatoire, des commentaires suscités par la situation de la philosophie dans nos lycées. Tout se passe comme si la discipline se trouvait toujours plus ou moins contrainte de se dire exposée à un danger imminent, tenue de se défendre, requise de souli-

gner son caractère à la fois exceptionnel et intangible. Sans doute cette terreur de disparaître a-t-elle un ancrage historique : le ministre Fortoul, en 1852, raya d'une trait de plume l'existence de la classe de philosophie, que Victor Cousin venait de faire exister en 1844. Mal vu des pouvoirs à poigne, l'enseignement philosophique s'est fabriqué une image de lui-même idéalisée : bastion imprenable de la liberté de l'esprit, éveil souverain de la raison, avènement de la réflexion adulte. La peur de disparaître alliée à la conviction d'incarner la démocratie la plus fondamentale produit des conséquences caricaturales : réformer quoi que ce soit risque d'être considéré comme un crime contre l'humanité ! Malgré tout, il y a un bon siècle et demi que cet enseignement perdure. Il se développe régulièrement, marque de son empreinte une part de notre vie culturelle. Et ses responsables continuent d'appeler leurs collègues à se garder de quelque catastrophe imminente. Si l'on en croit Luc Ferry et Alain Renaut, il existerait bel et bien, aujourd'hui, une « crise profonde, multiforme » de l'enseignement philosophique. Eclairer « l'indispensable débat qui devra avoir lieu dans

La philo fout le camp ?



les mois qui viennent » leur paraît s'imposer. Que se passe-t-il donc ? La philosophie a beau occuper dans l'imaginaire du public un rôle nouveau, les notes demeurent faibles, au baccalauréat comme à l'agrégation. On dit aux élèves de terminales qu'ils doivent penser par eux-mêmes, et finalement leurs résultats sont lamentables. Au lieu de fortifier leur indépendance d'esprit, les potaches finissent par inventer, à force de prudence cauteleuse, ces terribles conclusions chèvre-chou qui veulent n'irriter personne et mécontentent tout le monde. Les candidats auraient donc le sentiment que dominant, dans la notation des dissertations, l'arbitraire et l'imprévisible. D'où leur frustration, leur désappointement, leur impression d'avoir été plus ou moins dupés. Ferry et Renaut insistent sur le fait qu'avec une moyenne aux environs de 7 sur 20 la philosophie se trouve loin derrière les autres disciplines du baccalauréat.

Mais pour quel motif ? Et quel serait le remède ? Ces questions suscitent des réponses fort divergentes. Très grossièrement, deux principales. L'une considère que la philosophie tient bon et que seule la société fout le camp. Les correcteurs maintiennent le cap, tandis que l'époque sombre dans la médiocrité médiatique et le renoncement aux exigences minimales de la raison. L'autre voit dans l'insuffisance générale des notes en philosophie – au baccalauréat comme à l'agrégation – l'indice d'une indispensable réforme des programmes et des modalités d'enseignement. Oserai-je dire que ni l'une ni l'autre ne me paraissent convaincantes ? Le diagnostic de Ferry et Renaut – repris en quelques pages d'introduction seulement, puisque le livre est essentiellement constitué de documents et d'articles réédités – paraît artificiel. Si les notes sont faibles, pourquoi ne pas les remonter, tout simplement, ce qui

rendrait confiance aux candidats ? « Nous le disons avec la plus grande netteté : une telle opération (...) constituerait à nos yeux un scandale. » Ah bon ! Voilà une conséquence qui m'échappe totalement. Elle ne m'a d'ailleurs jamais effleuré au temps où il me fut donné de corriger 15 000 copies, en m'appliquant, comme tant d'autres professeurs, à mettre des notes raisonnables, c'est-à-dire comparables à celles de toute autre matière d'examen. Chacun, décidément, voit des scandales où il peut. Plus intéressant est le livre de Pierre Macherey. Elève d'Althusser, spécialiste de la théorie littéraire, lecteur méticuleux de l'*Ethique* de Spinoza, à laquelle il a consacré cinq volumes ces dernières années, ce philosophe regroupe ici une douzaine d'études et chroniques échelonnées sur une trentaine d'années. L'originalité du livre est de commenter rétrospectivement le parcours, au fil de pages imprimées en italique à la suite des textes repris – exercice périlleux et rarement tenté. Résultat : un esprit vif se pense sur son passé, et c'est passionnant. De cet ensemble, on ne retiendra ici qu'un élément mineur : l'analyse critique de « l'acte de philosopher », conçu comme geste universel et abstrait, coupé de ses conditions effectives de réalisation (la classe, les horaires, les règles de la rhétorique). « Est attristante la pensée de tous ces gens qui, naïvement, croient que philosopher, c'est se placer directement au point de vue de l'universel, alors que c'est finalement tout le contraire » – c'est-à-dire travailler la singularité, les conditions particulières à partir desquelles on parle, pour les réfléchir et si possible les modifier. Bien qu'orientée différemment, une réflexion sur la singularité a toujours accompagné les méditations de Marcel Conche, qui est à sa façon un Socrate de notre temps. Les deux textes simples et beaux reproduits sous le titre *Le sens de la philosophie* donnent une réponse inattendue à la question : pourquoi cet exercice déjà si ancien peut-il paraître perpétuellement en crise, continuellement en train d'échouer ? Ce n'est pas seulement affaire d'institution et d'idéologie corporatiste. C'est par nature que « la philo fout le camp », si l'on ose dire. Elle cherche la vérité et celle-ci indéfiniment s'esquive et s'échappe. Aussi l'essence même de cette recherche consiste-t-elle à décevoir, à se trouver toujours à la fois en fuite et en quête. L'ancien Socrate le savait évidemment, à qui Platon fait dire, dans *Euthydème* : « Comme des enfants à la poursuite des alouettes, nous nous imaginons près de saisir chaque science l'une après l'autre, mais à chaque fois elle se dérobait. »

★ A signaler également une série d'entretiens de Sébastien Charles avec André Comte-Sponville, Marcel Conche, Luc Ferry, Gilles Lipovetsky, Michel Onfray, Clément Rosset, publiée sous le titre *Une fin de siècle philosophique* par les éditions québécoises Liber (255 p., 150 F [22,86 €], Diffusion de l'Édition québécoise, 30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris).

L'écheveau palestinien

Deux ouvrages qui retracent les deux siècles d'histoire de la Terre sainte pour comprendre les enjeux d'aujourd'hui

LA QUESTION DE PALESTINE
Tome 1 : 1799-1922, l'invention de la Terre sainte
de Henry Laurens.
Fayard, 720 p., 198 F (30,18 €).

LE RETOUR DES EXILÉS
La lutte pour la Palestine de 1869 à 1997
Présentation, commentaire et préface de Henry Laurens.
Robert Laffont, « Bouquins », 1 320 p., 189 F (28,81 €).

La « question de Palestine », comme le conflit des Balkans, plonge ses racines loin dans l'Histoire. Faut-il un retour au passé, on ne peut donc comprendre, dans leur complexité, les affrontements israélo-arabes d'aujourd'hui. Nul n'est mieux à même de guider cette démarche qu'Henry Laurens, arabisant, professeur à Langues'O et auteur d'une dizaine d'ouvrages de référence sur l'histoire du Levant. Dans le premier tome, à la fois érudit et limpide, de son nouveau livre, il nous invite à un périple passionnant à travers ce long siècle où se noue peu à peu l'écheveau des drames futurs. Ce voyage s'ouvre sur l'arrivée des troupes de Bonaparte en Palestine (1799) et s'achève par la mise en place du mandat britannique (1922). Dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), Chateaubriand fait de la Palestine une description superbe et presque hallucinée : « Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entrouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel. » Précurseur génial, l'écrivain annonce, à sa manière, ce qu'Henry Laurens tient pour un moment décisif dans l'histoire de la Palestine : l'« invention » par l'Occident de la « Terre sainte ». A la faveur de l'occupation

égyptienne (1833-1841), la Palestine s'ouvre à l'Europe. Ce petit canton de l'Empire ottoman resurgit soudain au centre de l'imaginaire occidental. Une lecture moderne de la Bible transforme le texte sacré en une œuvre « historique » dont l'étude critique exige une présence permanente sur le terrain. D'anciennes luttes entre communautés religieuses se réveillent. L'Église catholique ressuscite le Patriarcat latin. Une minuscule contrée devient l'enjeu d'une rivalité acharnée entre les puissances chrétiennes, qui s'attise autour des Lieux saints de Jérusalem. **LA TERRE DES ANCÊTRES** L'appellation même de Palestine, demeurée familière aux seuls lettrés, redevient d'un usage courant parmi la population arabe. La revendication autonomiste arabe, favorisée par la modernisation ottomane et encouragée par l'Angleterre, apparaît dans les années 1880, modifiant peu à peu le « grand jeu » d'influences et de clientèles que l'Occident mène au Levant. C'est l'époque où l'émancipation-intégration des juifs, en marche en Europe de l'Ouest, se heurte en Pologne et en Russie à la montée de l'antisémitisme. Henry Laurens voit, dans ce phénomène nouveau, qu'il distingue nettement du vieil antijudaïsme chrétien, « la dénonciation paradoxale et fantasmagorique du seul corps ancien qui aurait survécu aux naufrages des anciens régimes tout en étant le symbole suprême de la modernité libérale ou socialiste : le judaïsme ». A l'antisémitisme, Théodore Herzl et ses disciples opposent le nationalisme identitaire, seule solution, à leurs yeux, de la « question juive ». « Le sionisme, souligne l'auteur, est un volontarisme absolu qui se présente comme la seule vraie forme de judaïsme définie par une hébraïsation de la langue et des comportements, d'où le retour inévitable à la terre des an-

cêtres. » Cette quête des origines s'accomplit lors des grandes vagues d'immigration successives qui, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, transforment la petite communauté ancestrale en un véritable « foyer juif » – le *Yichouv* – sans cesse plus vigoureux. Les sionistes ont, à leur façon, réinventé, eux aussi, leur « Terre sainte », même si l'on imaginait mal les juifs persécutés fonder un Etat ailleurs. Dès lors, le drame est en germe. Car, contrairement à la célèbre formule lancée en 1853 par un leader protestant anglais, Shaftesbury, et redécouverte plus tard par les premiers sionistes, la Palestine n'est pas « une terre sans peuple » ayant besoin « d'un peuple sans terre ». Dès 1909, lors de la révolution jeune-turque, les Arabes palestiniens prennent conscience de la menace sioniste. Ils ne cesseront ensuite de s'y opposer. De la « première aliya » (immigration) à l'« impossible conciliation » judéo-arabe, au lendemain de la première guerre mondiale, Henry Laurens raconte – et analyse – cette irrésistible montée des périls en Palestine. Son livre nous entraîne dans un va-et-vient très éclairant entre l'évolution des esprits en Occident – notamment parmi la diaspora juive – et la transformation politique, diplomatique, économique, administrative, juridique, démographique et sociale de la Palestine. Dans un autre gros ouvrage, qu'il préface, *Le Retour des exilés*, l'auteur a établi une précieuse anthologie des textes de référence sur les principaux événements ayant marqué la Palestine depuis 1869. On comprend mieux comment la Palestine, sainte pour les religions, l'est devenue aussi, au début du siècle, pour deux peuples qui ont choisi le même lieu, le mur des Lamentations et l'esplanade des Mosquées, pour symbole d'un affrontement qui dure encore. Jean-Pierre Langellier

Le pays où les chiens retrouvent leur maître après la mort.

PAUL AUSTER
TOMBOUCTOU

en librairie le 3 mai

**PAUL AUSTER
TOMBOUCTOU**

ACTES SUD

Disponibles dans la collection "Thesaurus" (vol. 2). Trilogie new-yorkaise, L'Art de la faim et autres textes.

L'EDITION FRANÇAISE

● Crise aux PUF. Robert Hue, secrétaire national du PCF, a écrit lundi 10 mai à Catherine Trautmann, ministre de la culture, pour lui demander que « l'Etat intervienne » afin de trouver « une autre solution » à la crise des Presses universitaires de France (PUF) qui ont annoncé un plan de restructuration (Le Monde du 12 mai). « Il me semble que les difficultés de ce groupe (...) méritent d'être examinées dans une autre perspective que celle qui conduirait à une mise en cause de cette entreprise. » Robert Hue indique trouver « pleinement légitime » l'inquiétude des salariés. Il relève que « le plan envisagé par le directeur actuel, s'inscrivant dans une pure logique financière, porte contradiction au statut de société coopérative des PUF, qui prévoit qu'elles sont au service de l'intérêt public et de l'Université française ».

● Lancement d'un bulletin de liaison sur l'édition de création. L'association Hélikon, fondée au début de l'année par une quinzaine de professionnels - éditeurs, libraires, bibliothécaires - et qui comprend déjà deux cents adhérents, a pour objectif de soutenir l'édition de création dans tous les domaines et de mieux faire circuler l'information sur le travail des petites maisons. Le premier numéro d'un bulletin trimestriel Les Cris de l'hélikon, dirigé par François Boddaert, animateur des éditions Obsidiane, vient de paraître. Le numéro suivant sera disponible fin juin dans les librairies et les bibliothèques au prix de 20 F, 3,04 € (abonnement, 3 rue de Ravignan 75018 Paris ou par fax au 01-42-64-33-05, à deux tarifs : 400 F (60,97 €) pour les professionnels, comprenant le droit à faire passer des informations ; 100 F (15,24 €) pour le public). Une réunion prévue à la fin du mois d'août rassemblera les partenaires de l'association.

● Exposition sur l'abbé Grégoire. Incarnation des idéaux généreux de 1789, l'abbé Grégoire, qui fut surnommé « l'ami des hommes de toutes les couleurs » pour son combat contre le statut de l'esclave est célébré par une exposition à Blois depuis le 9 mai jusqu'au 7 juillet dans la bibliothèque qui porte son nom. Evêque constitutionnel de Blois et champion de l'égalité, le « curé-député » a illustré une « politique culturelle et éducative qui émancipe » en défendant la création des bibliothèques municipales et des musées. (Une présentation de l'exposition est disponible sur Internet, adresse http://www.ville-blois.fr)

● Prix littéraires. Les Grands Prix des lectrices de « Elle » ont été attribués à Nancy Huston pour L'Empreinte de l'ange (Actes Sud), et à notre collaborateur Laurent Greilsamer pour sa biographie de Nicolas de Staël, Le Prince foudroyé (Fayard). ● Le prix France Télévision de l'essai a été décerné à Michel Baridon pour son livre Les Jardins, paru aux éditions Robert Laffont.

PRÉCISION

L'écrivain portugais Urbano Tavares Rodrigues n'a pas été emprisonné entre 1963 et 1968, comme nous l'avions écrit dans « Le Monde des livres » du 26 mars, mais en 1963 et 1968. Deux incarcérations de six et neuf mois, selon Joaquim Vital, l'éditeur français de Tavares Rodrigues.

Le message de Marguerite Yourcenar, enjeu sans frontière

Le domaine de sa famille accueille une résidence européenne, les publications internationales se multiplient, un colloque italien interroge les engagements de l'essayiste : la première Immortelle échappe toujours aux enfermements de la convention

Dimanche 9 mai, le parc du Mont-Noir accueillait la première édition d'une fête de la littérature européenne, « Par monts et par mots », où fut proclamée la liste des douze auteurs lauréats d'une résidence d'écriture à la Villa Mont-Noir pour la saison 1999-2000. A moins d'un kilomètre de la frontière franco-belge, l'ancienne propriété des Cleenewerck de Crayencour, qui abrite désormais le parc départemental Marguerite-Yourcenar, entend ainsi souligner la vanité des démarcations et la nécessaire porosité des lignes de partage que l'auteur de Feux et d'Archives du Nord a sans cesse illustrées. Si les pensionnaires n'ont pas à revendiquer la moindre filiation, ni même la plus mince connivence avec l'œuvre de celle qui fut la première « Immortelle », il est intéressant de relever que ce troisième cru est majoritairement féminin (on y retrouve tant Sylvie Germain que Marilynne Desbrières ou Sylvie Doizelet), mais plus ouvert encore qu'à l'ordinaire : l'indienne Esther David, l'Antillaise Gisèle Pineau comme le Franco-Algérien Anouar Benmalek représentent ainsi pour la première fois l'incursion de trois autres continents dans le palmarès résolument européen de la Villa.

Ces passerelles culturelles marquent en fait la plus authentique fidélité à l'esprit cosmopolite de Yourcenar, si bien perçu à l'étranger que c'est hors de France que s'inventent les rendez-vous les

plus passionnants autour de l'auteur de L'Œuvre au noir. Certes, il est des réflexions universitaires qui intègrent Yourcenar au panthéon du siècle, mais toujours pour la croiser avec des créateurs choisis en dehors des critères nationaux : après Pierre Brunel qui publia chez Corti Transparences du roman. Le romancier et ses doubles au XX^e siècle, où elle côtoyait Calvino, Cendrars, Cortazar, Echenoz, Joyce, Kundera, Proust, Torga et Mann, voici que Robert Smadja la rapproche dans Corps et roman (éd. Champion, 304 p., 310 F [47,25 €]) de Thomas Mann encore, de Balzac et de Dylan Thomas. Certes, l'université de Tours a organisé trois colloques consacrés à l'écrivain (1985, 1988 et 1997) et accueille la Société internationale d'études yourcenariennes, principal relais d'information entre les chercheurs : la livraison 1998 de son bulletin propose un entretien inédit de l'auteur donné à Bruges, en juin 1971, dont la bande originale s'est perdue mais dont la fiabilité de la transcription semble plausible - on s'étonnera juste de son édition, qui corrige une citation qui n'est ouvertement qu'une approximation et ne relève pas des bévues grossières, Hadrien vivant au VIII^e siècle de l'ère romaine ! (n° 19, 192 p., SIEY, 7, rue Couchot, 72200 La Flèche).

Mais c'est hors de nos frontières que l'engagement pour l'œuvre est le plus net. En Europe essentiellement malgré l'apport capital des universitaires qui travaillent aux

Etats-Unis sur les fonds d'archives déposés à la bibliothèque Houghton, à Harvard. L'Espagne où se tint le premier rendez-vous international yourcenarien (Valence, 1984). La Belgique ensuite, qui abrite le Centre international de documentation Marguerite-Yourcenar (CIDMY), éditeur d'un bulletin dont la dernière livraison est consacrée à « Marguerite Yourcenar et l'Amérique », et où on relèvera un bon article de Georgia Shurr sur le « drame noir » (n° 10, 136 p., 65, rue des Tanneurs, B-1000 Bruxelles). La directrice du CIDMY, Michèle Goslar, vient du reste de publier une nouvelle biographie de l'écrivain. Après Josyane Savigneau (Gallimard, 1990) et Michèle Sarde (Lafont, 1995), ce troisième regard entend retrouver dans l'œuvre les indices précis d'une autobiographie jamais entreprise. Le parti pris, surprenant, donne des résultats inattendus s'il ne convainc pas toujours (« Yourcenar ». Qu'il eût été fade d'être heureux, éd. Racine (44, rue de l'Aurore, B-1000 Bruxelles), 408 p., 175 F [26,67 €]).

Mais c'est d'Italie que nous viennent les publications les plus fournies et souvent les plus intéressantes : l'excellent travail de Carmine Biondi, Marguerite Yourcenar ou la Quête du perfectionnement (éd. Libreria Goliarica, 216 p., 36 000 L [18,59 €]), ce troisième regard entend retrouver dans l'œuvre les indices précis d'une autobiographie jamais entreprise. Le parti pris, surprenant, donne des résultats inattendus s'il ne convainc pas toujours (« Yourcenar ». Qu'il eût été fade d'être heureux, éd. Racine (44, rue de l'Aurore, B-1000 Bruxelles), 408 p., 175 F [26,67 €]).

Bénéfice d'un inventaire

Ce n'est pas tant aux impatients soucieux de percer les secrets personnels de Marguerite Yourcenar que sont destinés les documents regroupés dans cette livraison des Cahiers de la NRF. Comme son titre l'indique, ce recueil suppose un premier corpus, rassemblé du vivant de l'auteur et scellé par ses soins pour encore près de soixante ans (la disposition légale qui protège la propriété littéraire a été récemment portée de 50 à 70 ans, ce qui réserve aux chercheurs de 2057 la découverte de ces Sources, regroupées dans un gros carnet déposé dès 1979 à la banque Bar Harbor Banking and Trust, et qui contiendrait un long fragment du seul journal que Marguerite Yourcenar ait jamais tenu, durant les années 30). L'écrivain convenait que ce texte promis au mieux à une publication posthume « pourrait avoir un certain intérêt biographique et psychologique sur une période de [s]a vie mentionnée jusqu'ici presque uniquement dans certaines de [s]es préfaces ».

Est-ce à titre de dédommagement ironique qu'elle a laissé les chercheurs s'aventurer dans l'atelier de sa création, laboratoire désordonné où les notes de lecture, les pensées jetées à la diable, les fragments d'un journal de bord sans principe ni méthode comme les matériaux les plus divers (photos, généalogies, citations et thèmes astrologiques) sont autant de strates quasi géologiques d'une œuvre dont le plan n'obéit pas à la science des documentalistes ?

Le lecteur épris de la facture si personnelle de Yourcenar sera déconcerté : cette « macédoine » - le mot est d'elle, commentant le chantier chaotique de ses projets en suspens en 1973 - n'intéressera que le spécialiste et

n'intègre en aucun cas l'œuvre littéraire de l'écrivain. Pourtant les éclats qui s'y rencontrent, le goût des listes qui enregistrent pêle-mêle les traducteurs successifs d'un auteur aimé, les fleurs du jardin de Petite Plaisance au fil des saisons, les anniversaires des personnes chères ou les livres lus une saison avec le lieu de la rencontre, donnent à découvrir l'envers de l'invention romanesque. Eloge du fragment, de la perle oubliée ou ternie dans le désordre de règle dans ce coin secret de la matrice yourcenarienne. Editer un tel ensemble, capital pour le chercheur qui ne fera pas lui-même le voyage à Harvard, tient de la prouesse ; et Elyane Dezon-Jones s'en est acquittée de façon quasi exemplaire. On ne saurait lui imputer les rubriques retenues, si poreuses que nombre de pièces pourraient s'inscrire dans d'autres cadres que celui qui leur est assigné ; tout au plus regrettera-t-on l'absence d'équivalences claires des nombres anglicismes rencontrés ou la correction des scories orthographiques toujours possibles pour un matériau brut concédé plutôt que destiné à la publication. Mais les lecteurs éblouis de Feux ne feront pas l'économie des brèves « méditations dans un jardin » où « l'arbre prie la lumière divine », « certains oiseaux sont des flammes » dans ce monde où « la terre, comme l'eau, gravite vers les bas ».

Ph.-J. C.

SOURCES II

de Marguerite Yourcenar. Texte établi et annoté par Elyane Dezon-Jones et présenté par Michèle Sarde. Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 368 p., 150 F (22,86 €).

AGENDA

● LES 18, 20 ET 23 MAI. ROY. A Paris, hommage à Claude Roy dont les textes seront lus par

Suzanne Flon et Claude Afaure (le 18 à 21 h, le 20 à 19 h, le 23 à 15 h à la Maison de la poésie, 157, rue Saint-Martin, 75003 Paris).

● LE 20 MAI. LYDIE DATTAS. A Paris, les éditions Arfuyen et la librairie des éditions du Cerf proposent une lecture-rencontre avec Lydie Dattas présentée par Jean-Pierre Lemaire (à 19 h, librairie des éditions du Cerf, 29, bd La Tour-Maubourg, 75007 Paris).

● LE 20 MAI. XXI^e SIÈCLE. A Paris, l'Unesco organise un débat sur le thème : « Quel avenir pour la littérature ? » en présence de Philippe Sollers, Ramakanta Rath et Vassilis Vassilikos (à 18 h 30, Maison de l'Unesco, 125, av. de Suffren, 75007 Paris).

● LE 20 MAI. POLAR. A Paris, le Dahlia noir organise (en présence de l'auteur) une lecture-mise en musique de L'Homme à l'envers, de Fred Vargas (éd. Viviane Hamy) (à 21 h 30, 41, rue des Tournelles, 75003 Paris).

● DU 20 AU 22 MAI. TEMPS DES ŒUVRES, à Saint-Denis (Université Paris-VIII) et Paris (Maison du Japon). Colloque sur le rôle des œuvres artistiques, « Entre mémoire et préfiguration », avec la participation, notamment, de Pierre Bayard, Roger Chartier, Bruno Clément,

Michel Deguy... (Rens. tél. : 01-49-40-68-16 et 01-44-37-95-00.)

● LE 26 MAI. ENGAGEMENTS. A Paris, la Bibliothèque nationale de France organise une conférence autour du thème « Le temps des engagements ». L'intervention de Bertrand Poirot-Delpech sera suivie d'une table ronde avec Dan Franck, Jean-François Revel et Danièle Sallenave (BNF, 11, quai François-Mauriac, 75013 ; tél. : 01-53-79-59-59).

● DU 27 AU 29 MAI. HYVERNAUD. A Reims - faculté des lettres et IUFM - se tiendra un colloque international sur Georges Hyvernaud. Une exposition et deux lectures auront lieu en large du colloque (rens. : Yves Ménager, tél. 03-26-05-30-33).

VOUS CHERCHEZ UN LIVRE ÉPUISE ?

Une seule adresse

LE TOUR DU MONDE et son réseau de 250 correspondants 9, rue de la Pompe, 75116 PARIS Tél. : 01.42.88.73.59 Fax : 01.42.88.40.57

A L'ETRANGER

● ROYAUME-UNI : la littérature s'en va en club

Irvine Welsh fait partie d'un groupe d'écrivains qui vont aller faire des lectures dans des boîtes de nuit à Londres, Leeds, Manchester et Birmingham, pour trouver de nouveaux lecteurs et sortir du « Cocktail Circuit ». Selon l'auteur de Trainspotting, il s'agit, pour des auteurs, en général mal reçus par la critique littéraire, de rencontrer le public pour lequel ils écrivent. Un public qui leur ressemble, et qui n'a rien à voir avec le monde traditionnel des lettres britanniques. Ce projet est subventionné par le Arts Council.

● ESPAGNE : prix Biblioteca Breve à Jorge Volpi

Jorge Volpi, né en 1968 à Mexico, a obtenu le prix Biblioteca Breve pour son roman En busca de Klingsor (Seix Barral). Ce prix, qui n'avait pas été attribué depuis 1972, vient d'être relancé par Seix Barral dont le directeur éditorial, Basilio Baltasar, faisait partie du jury aux côtés de Guillermo Cabrera Infante, Luis Goytisolo, Pere Gimferrer et Susana Fortes.

● BELGIQUE : les dix ans du CETL

Le Centre européen de traduction littéraire (CETL) vient de fêter ses dix ans en présence de l'écrivain Hugo Claus, du professeur Jean Weissgerber, et des traducteurs Jacques De Decker et Alain Van Crugten. Le Centre est un organisme de formation postuniversitaire axé sur la pratique du métier de traducteur littéraire. Les ateliers et les séminaires animés par des professionnels sont complétés par des ateliers de simulation à l'écriture et des cours théoriques. La formation dure deux années. (CETL, ISTI, 34, rue Joseph-Hazard, 1180 Bruxelles.)

Advertisement for Ian McEwan's novel 'Delire d'amour'. It features a black and white portrait of Ian McEwan wearing glasses. The text reads: 'IAN McEWAN', 'DÉLIRE D'AMOUR', 'roman', 'traduit de l'anglais par Suzanne Mayoux', 'DU MONDE ENTIER', and 'GALLIMARD'. At the bottom, it says 'Ph. J. Henon ©' and 'Gallimard - 75220 Paris - 758 Rts Paris B'.

Advertisement for 'Le Monde DOSSIERS DOCUMENTS littéraires'. It features the title 'Victor Hugo La légende d'un siècle' and a quote: '« C'est ici le lieu de rappeler que les grands maîtres, poètes ou peintres, Hugo ou Delacroix, sont toujours en avance de plusieurs années sur leurs timides admirateurs. Le public est, relativement au génie, une horloge qui retarde. » (Charles Baudelaire.)'. Below this, it says 'Les écrivains engagés du XIX^e siècle' and lists 'De Charles Fourier à Eugène Sue, de Jules Vallès à Emile Zola, comment des intellectuels se sont battus pour la justice, l'égalité et la liberté : une leçon de civisme pour aujourd'hui.' At the bottom, it says 'UNE PUBLICATION DU MONDE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX'.